

A N T I C I P A T I O N

SERGE BRUSSOLO

PROMENADE DU BISTOURI

LES BRIGADES DU CHAOS - 2



SERGE BRUSSOLO

PROMENADE DU BISTOURI

Les Brigades du Chaos – 2



FLEUVE NOIR

PROLOGUE

Mathias Faning travaille à la morgue de Los Angeles, au service nécro-vidéo. Toute sa science consiste à extraire de la mémoire résiduelle des morts les dernières images enregistrées par leur conscience au moment du meurtre, et à en tirer le portrait de leur assassin. Sa femme, adepte du RubOut, une drogue qui efface les souvenirs, ne lui adresse presque plus la parole et s'efforce d'atteindre l'amnésie totale pour refaire sa vie.

Koban Ullreider, lui, n'a jamais faim, jamais froid, et ne dort pas davantage. C'est un psychopathe rapatrié des colonies martiennes, et dont le système nerveux n'enregistre aucune information tactile. Endoctriné par son père, un ancien prédicateur de la colonie martienne, il exerce le « métier » de psycho-killer, et éventre les femmes pour leur greffer des organes de son invention. Son but : les transformer en anges de l'Apocalypse et utiliser cette brigade du chaos pour faire pleuvoir sur la nouvelle Babylone le châtiment annoncé de toute éternité par les Écritures. Il a introduit frauduleusement sur Terre les débris d'une muraille martienne dont les émanations sont connues pour engendrer des crises de dépression suicidaire. Ayant entreposé les pierres prohibées dans un entrepôt du ghetto, il provoque une épidémie de neurasthénie et de suicides dans les pâtés de maisons des alentours. Il semblerait que les pierres rouges agissent sur lui comme une sorte de message hypnotique le poussant à réaliser des choses qu'il ne comprend pas.

Sarah, elle, travaille à l'institut médico-légal comme simple femme de ménage. C'est une artiste qu'un accident a réduite au chômage. Elle est fascinée par le clône d'identification, cette baudruche inventée par le professeur Mikofsky, et qui permet à partir d'une simple cellule ou d'une goutte de sang prélevée sur

un assassin en fuite d'obtenir un portrait en trois dimensions de celui-ci.

À l'instant où commence le roman, Sarah, qui s'est rendue chez Laura, une amie, découvre que celle-ci, à la faveur d'une visite nocturne de Koban Ullreider, a été transformée en Ange de l'Apocalypse par ce dernier. Hélas, la greffe n'a pas pris comme l'espérait le dément, et la jeune femme s'est changée en monstre.

CHAPITRE I

Elle rentra chez elle à pied, en état second. Sa peau et ses vêtements empestaient la fumée, la viande grillée. Dès qu'elle eut refermé la porte de son appartement, elle alluma les lampes, dans toutes les pièces, et se dépouilla de ses habits. La suie avait laissé de grandes macules sur son visage et ses mains. Elle se glissa dans la douche et laissa couler l'eau dans l'espoir de se débarrasser de l'odeur de l'incendie. Elle tremblait et ses dents claquaient. Quand l'eau du ballon commença à refroidir, elle sortit de la cabine et s'enveloppa dans un vieux peignoir de boxeur acheté dans une brocante de Greenwich Village, lors d'une excursion au Musée d'Art Moderne de New York, peu de temps avant qu'on ne le ferme, faute de visiteurs.

De retour dans le salon, elle se confectionna un cocktail à base de rhum cubain et de citron avec des fonds de bouteilles. Ses dents s'entrechoquèrent sur le bord du verre. Qu'allait-il se passer maintenant ?

Le chirurgien de la nuit allait-il continuer sa mise en scène, recrutant à leur insu les acteurs de la pièce qu'il comptait monter ? La Bible... ou plutôt l'Apocalypse de Saint Jean, un grand spectacle aux effets spéciaux criants de vérité ! Qu'allait donc bricoler ce dingue ?

Créerait-il de ses mains les sept anges des Écritures chargés de punir les hommes et de répandre le chaos sur la terre ? Cela faisait penser à ces filins tonitruants et un peu ridicules de la fin du XX^e siècle, où des planètes se télescopaient dans une surenchère de vacarme et d'explosions en 3D. On les exhumait de temps à autre, dans un Last Picture Show sur MTV ou CNN, à titre de curiosité et de témoignage sur la naïveté des créateurs du passé. Car, contrairement à tout ce qu'avaient prévu les auteurs de science-fiction, la société du futur n'avait pas évolué dans le sens de ce modernisme outrancier imaginé par les décorateurs de l'époque, bien au contraire. Au fur et à mesure

que la percée technologique dépassait l'entendement du quidam moyen, on s'était frileusement retranché dans un culte jaloux du passé, ressuscitant l'architecture des années 50, et ceci jusque dans les objets les plus courants, la mode vestimentaire ou les carrosseries de voitures. Plus le temps passait, plus les limites de l'univers connu reculaient, plus les Terriens s'installaient dans une mode à rebours. Dans vingt ans, prévoyaient les magazines féminins, on ressusciterait les saloons de la Ruée vers l'or, et les femmes réapprendraient les joies du corset et des bottines lacées. La tendance générale était à la dévaluation d'une technologie effrayante à laquelle personne ne comprenait plus rien et qui n'avait apporté que le malheur. Le retour aux vraies valeurs prônait le culte des choses simples, la philosophie de la root beer et des pancakes au sirop d'érable.

Sarah se versa une autre rasade de rhum. L'alcool endormait sa peur. Elle se demanda soudain s'il ne serait pas plus sage d'oublier les événements des dernières vingt-quatre heures. C'était facile : il lui suffisait d'avaler trois comprimés de RubOut, et les images d'épouvante s'effaceraient automatiquement de son cerveau. Cette amnésie thérapeutique était couramment prescrite par les médecins en cas de traumatismes importants. On faisait avaler du RubOut aux femmes violées, aux rescapés des catastrophes ferroviaires, aux survivants des prises d'otages ou des fusillades de supermarchés. De cette manière, le cerveau gommait toutes les images liées à ces expériences effrayantes, vous permettant de reprendre une vie normale dépourvue de séquelles.

Sarah se leva pour aller fouiller dans un tiroir. Comme tout le monde, elle gardait en réserve un tube de « Rub » en prévoyance d'un viol ou d'une agression. Le tube était presque plein. Il ne manquait que trois comprimés, et, bien entendu, elle ne se rappelait absolument plus en quelle occasion elle les avait avalés. Elle fit tomber quelques cachets sur la table. Elle avait envie d'oublier, de s'extirper du crâne l'image de Laura dardant vers elle une langue cornée de grand lézard du Jurassique. Laura s'embrasant spontanément...

Si elle commençait à ressasser cet épisode, elle allait devenir folle ! Elle rassembla les comprimés entre le pouce et l'index.

Trois fois huit : vingt-quatre... Une fois les cachets dissous dans son estomac, vingt-quatre heures de son passé disparaîtraient à jamais sous le coup de gomme chimique. Elle hésita. Était-il prudent d'oublier l'homme en treillis ? Une fois le RubOut avalé, elle croiserait le chirurgien de la nuit sans le reconnaître, au même titre que n'importe quel inconnu, alors que lui saurait qui elle était. Dans ces conditions oublier, n'équivalait-il pas à se mettre en position d'infériorité, à s'exposer ingénument au danger ?

La poussière des cachets avait laissé une trace blanche sur ses lèvres. Elle songea aux crânes géants flottants dans le cosmos. Un cimetière, avait dit la voix. Pourrait-elle vivre avec cette connaissance ? Pendant le trajet de retour, elle n'avait cessé de regarder le ciel pour tenter d'apercevoir, derrière le voile de nuages, les cerveaux des titans en suspension dans l'obscurité de l'univers. Elle avait beau se répéter qu'il s'agissait d'un rêve hallucinatoire, rien n'y faisait.

Elle posa les trois comprimés sur sa langue et les fit passer avec un peu de rhum. Voilà, c'était fait. Dans quelques minutes, elle allait s'endormir. Quand elle rouvrirait les yeux, l'horreur serait effacée. Elle n'aurait plus peur... du moins pas plus que d'habitude.

Elle s'étendit sur le lit, les bras le long du corps. L'effet du RubOut était toujours très rapide. Il ne fallait surtout pas résister à l'assoupissement. La somnolence l'envahit. Elle se laissa aller en songeant qu'on n'avait rien inventé d'aussi formidable depuis l'avènement du Coca light.

Elle dormit trois heures. Une par comprimé, c'était le tarif à payer pour un bon effacement. Elle se réveilla par paliers successifs, comme si elle remontait des grands fonds après une pêche au coelacanthé. La tête lui tournait un peu et elle souffrait d'une vague nausée. Elle s'assit... D'où elle se tenait elle distinguait le tube de RubOut ouvert sur la table basse, le verre vide, et...

Et elle se souvenait de tout. Elle eut un spasme de désarroi. Rien n'était parti. Les images se tenaient toujours là, incrustées dans sa mémoire, indélébiles. Le médicament n'avait eu aucune prise sur elles, pourquoi ?

« C'est la poussière rouge, songea-t-elle. La poussière rouge qu'il t'a fait avaler... Elle est en toi. Elle est plus forte que les drogues des pharmacies. Tu ne pourras plus jamais te débarrasser de ce que tu as vécu. Il avait prévu ta tentative... »

Elle se drapa dans le peignoir d'éponge râpé. Elle était prise au piège, marquée. Elle aurait beau avaler le RubOut à pleines poignées, jamais elle n'effacerait de son esprit le visage de Laura tirant cette horrible langue. Elle était condamnée à se rappeler.

Elle se mit à faire les cent pas dans l'appartement mal aéré. Très vite, elle fut couverte de sueur. Elle essayait d'imaginer la stratégie du géant chauve, de cet homme dont elle aurait été incapable de dessiner les traits tant ils lui apparaissaient brouillés. C'était un comble pour une artiste comme elle, pourtant prompte à restituer les ressemblances en cinq coups de crayon.

Allait-il vraiment mettre Los Angeles à feu et à sang pour reconstituer, grandeur nature, ce poème fou et terrifiant que constituait l'Apocalypse de Saint Jean ? Elle en avait la conviction absurde. Personne n'avait jamais pu savoir exactement ce que signifiait ce texte. Les érudits, depuis des siècles, en tiraient les interprétations les plus variées. Les sceptiques, eux, prétendaient qu'il s'agissait simplement du sténogramme d'une crise de démence religieuse comme n'importe quel catholique aurait pu en produire après une ingestion massive d'acide lysergique. Le texte lui-même débordait de scènes atroces, de tueries, de catastrophes en tout genre. Sarah l'avait lu pendant son adolescence, sans rien y comprendre, fascinée par la beauté de la langue et le déluge de visions habitant chaque verset. C'était une zone de la Bible, où les prédicateurs se hasardaient rarement, et qui les remplissait de malaise. Rien à voir avec les Évangiles.

L'homme au treillis allait-il user de sa science pour ravager la ville ? Et pourquoi ?

Elle se laissa choir sur le lit, la tête sciée par une migraine due aux trois cachets de RubOut. Elle s'endormit ainsi, à plat ventre, l'esprit plein d'images confuses.

La sonnette de la porte d'entrée la fit sursauter. Il était six heures. Elle avait dormi tout l'après-midi. Elle se recroquevilla

sur sa couche. Qui sonnait ? LUI ? Comment l'avait-il retrouvée ?

— Police ! grogna une voix derrière le battant. Ouvrez, je sais que vous êtes là.

Elle reconnut le timbre de Billy Shonacker, et sa peur changea de forme.

Elle alla ouvrir. L'ancien basketteur se tenait sur le palier, sa tête frôlant le plafond surbaissé. Il avait empaqueté son corps dégingandé dans un costume en Nylon infroissable de chez Sears, une petite horreur qui changeait de couleur selon les conditions météorologiques, tel un baromètre. Hélas, comme il faisait toujours beau en Californie, Shonacker en était réduit à s'afficher en bleu pâle d'un bout de l'année à l'autre, et son beau complet « variable » ne devenait gris ou rose que lorsqu'il prenait l'avion pour accompagner un prisonnier pour procédure d'extradition.

— Salut ma poule, dit-il en dévoilant ses dents de cheval. J'ai quelques questions à te poser, tu ferais bien de me laisser me faufiler dans ta petite tanière.

Bizarrement, Sarah eut la sensation qu'il accordait un double sens à ces derniers mots. Elle réalisa qu'elle était toujours en peignoir, et que le vêtement bâillait sur sa poitrine, ses cuisses. Elle se rajusta. Le flic avait passé la tête dans l'encadrement de la porte et reniflait.

— T'as pas aéré depuis longtemps, remarqua-t-il. Ça sent la femme. C'est pas désagréable... J'aime assez le côté « dortoir de jeunes filles », ça me rappelle quand je faisais le mur du collège de Sweet Daffodild... Une pension pour pucelles de la haute, à Rancho Aislado.

Sarah se demanda pourquoi elle n'avait pas la force de lui expédier une bourrade en pleine poitrine, de ses deux mains jointes ? Il serait parti en arrière, aurait dévalé l'escalier, se brisant la nuque dès le tournant du huitième étage.

— Laura Donnelly, dit Shonacker en forçant le passage. Tu connais ? Mais oui, ne fais pas semblant de chercher. Vous étiez copines à l'époque où vous faisiez du barbouillage de façades. Mauvaise nouvelle ma chérie : elle vient de brûler dans son bungalow. En ce moment elle est allongée sur la table de notre

vieux pote Faning. Elle a l'air de revenir d'un méchoui qu'aurait mal tourné.

— Laura... balbutia Sarah. Je ne comprends pas, qu'est-ce que vous faites ici ?

Elle n'était guère convaincante, elle le sentait. Elle n'avait jamais été bonne comédienne, même dans les représentations de collège, on l'avait toujours sifflée.

— Arrête le baratin, trancha Shonacker. Me sors pas ta petite voix pointue de souris de dessin animé. Je sais que tu étais là-bas. Quelqu'un t'a vue sortir de la maison en flammes. Tu avais l'air drôlement pressée de ficher le camp.

— Vous dites n'importe quoi, protesta la jeune femme.

Elle revit la scène : sa fuite dans l'allée, la chose qu'était devenue Laura crépitant comme une torche imbibée de pétrole... Elle se rappelait avoir interpellé plusieurs personnes sans parvenir à les sortir de leur apathie. Elle doutait que ces pauvres bougres aient pu fournir un portrait-robot satisfaisant.

— Écoute, fit Shonacker avec lassitude. Je n'ai pas envie de perdre mon temps. Je suis fatigué, il fait trente-trois degrés à l'ombre depuis ce matin, je pue des pieds et j'ai le caleçon qui me rentre dans la raie, alors j'aimerais rentrer chez moi au plus vite, m'allonger dans ma baignoire, un scotch bien tassé à portée de la main, et oublier toutes ces conneries. Déballe ce que tu as à dire ou je t'embarque comme suspect numéro un.

— Vous vous trompez, lança Sarah, je n'ai pas vu Laura depuis plus d'un mois.

— Arrête ! grogna Shonacker. On a une image de toi, très nette. On a fait sonder le chien des voisins par ton copain Faning. Il a sorti de la mémoire du cabot une séquence de toute beauté où l'on te voit sortir de la maison en courant pendant que la fumée s'échappe de la porte ouverte.

— Le chien ? souffla la jeune femme. Vous avez réquisitionné cette pauvre bête ?

— Ouais, ricana le flic. On a le droit de sonder un animal sans avoir à exhiber de commission rogatoire. Le cabot t'a vue. Le film était super net. Notre petit copain Faning est devenu tout pâle en te reconnaissant.

Sarah haussa les épaules.

— Vous ne m'impressionnez pas, siffla-t-elle en se raidissant. Le témoignage d'un chien n'est pas légalement recevable. Vous ne vous rappelez pas l'affaire Gruber/Stonefish ? Orange County, mars 2018 ? Elle fait pourtant jurisprudence. Il a été établi que le caniche nain avait fourni une image déformée de l'assassin, parce qu'il avait tendance à confondre les visages de toutes les personnes ayant la même couleur de cheveux. Vous ne pourrez rien prouver en exhibant la mémo-vidéo d'un quelconque cabot.

— Futée, hein ? maugréa Shonacker. Tu as de la chance qu'on ne puisse rien tirer de la cervelle de ta copine Laura. D'ailleurs c'est pour ça que tu l'as fait cramer, hein ? Pour qu'on ne puisse pas la sonder. Y'a rien à tirer d'une cervelle carbonisée, tu sais sans doute ça depuis longtemps ? Tu m'as l'air de lire d'un peu trop près les publications du service de police scientifique pour une honnête fille.

Il s'était mis à fouiner dans l'appartement, ouvrant des tiroirs au hasard, plongeant ses grosses mains dans les commodes pour y froisser la lingerie.

— Putain, qu'il fait chaud ici, soupira-t-il au bout d'un moment. Comment tu peux vivre dans un appartement sans fenêtres ? On a l'impression d'être dans un bordel mexicain. Ça t'excite la pénombre ? C'est vrai que la chaleur moite ça porte à la peau... Tiens, moi, depuis que je suis entré, j'ai une trique pas possible.

Il avait changé de ton, sa voix se rapprochait désormais du murmure. Il s'avança vers Sarah dans la semi-obscurité. La jeune femme s'aperçut qu'elle transpirait. L'atmosphère s'était épaissie en l'espace d'une minute. Elle réalisa que la vue des mains du flic chiffonnant ses petites culottes l'avait curieusement amollie. Elle maudit sa trop longue abstinence. Elle avait horreur d'être moitié nue devant ce type immense dont la tête frôlait le plafond, et pourtant quelque chose la poussait à capituler.

— T'as quel âge ? chuchota Shonacker. Vingt-sept, vingt-huit ? T'es comme moi, presque une vieille. Tu fais encore ça à l'ancienne, hein ? La vieille méthode... Tu veux pas qu'on

essaye ? Hé, entre vieux ? À la rétro... C'est pas les gamins de maintenant qui t'en feront tâter.

Il faisait allusion aux adolescents qui, à force de s'isoler dans les espaces virtuels de leur ordinateur, ne se satisfaisaient plus sexuellement qu'au moyen de logiciels de stimulation érogène. Cet auto-érotisme était d'ailleurs fortement encouragé par les instituteurs, les profs et les parents, car les électrodes et les vibreurs de caoutchouc ne transmettaient, à leur grand soulagement, aucune maladie. Peu de jeunes faisaient encore réellement l'amour, sinon pour procréer. Dans un magazine féminin, une adolescente avait récemment avoué que le port obligatoire du préservatif dans les rapports in vivo l'avait amenée très tôt à percevoir le pénis sous l'aspect d'un objet plastifié totalement artificiel, et qu'elle ne faisait aucune différence entre un sexe d'homme et l'olisbos électronique de son micro-ordinateur. « Au moins, ajoutait-elle, le logiciel me fait exactement ce que j'ai envie qu'il me fasse. Et puis il est capable de rester en érection aussi longtemps que c'est nécessaire, lui ! Je ne peux pas en dire autant des garçons que je connais ! »

Seuls les adultes se retrouvaient encore au lit pour se satisfaire selon l'ancienne méthode, « comme des bêtes » disaient les teenagers. Sarah était déjà trop vieille lorsque s'était implantée cette mode étrange. À vingt-six ans, elle avait sans détour qu'elle ne comprenait plus rien au monde des adolescents. Ceux-ci, d'ailleurs, agrandissant volontairement le fossé des générations, ne se parlaient plus qu'au moyen du Teen-speakee, une langue de leur invention, codée à l'extrême, qui sonnait aux oreilles de leurs parents comme un idiome extraterrestre.

Shonacker se tenait devant Sarah, les boutons de sa veste frôlant l'éponge du peignoir.

— Tu veux qu'on le fasse ? proposa-t-il dans un souffle. Allez, je le vois bien... t'es en manque, et la baise par ordinateur ça ne te dit pas grand-chose, hein ?

Ses grandes dents humides luisaient dans la pénombre. Sarah le détesta pour son assurance, son odeur de mâle, ses mains énormes...

Et pourtant, elle avait envie de sentir ces paumes épaisses sur son ventre, ses cuisses. Elle eut honte d'elle. Honte d'être à ce point transparente.

Comment pouvait-elle envisager de faire l'amour avec un type aussi méprisable ?

« Fais-le, lui murmura la voix, dans sa tête. L'important c'est de satisfaire ton ventre, après tu n'auras qu'à prendre un RubOut, et tu cesseras de te mépriser. »

Elle n'ignorait pas que beaucoup de prostituées occasionnelles agissaient ainsi. Des femmes mariées qui s'imposaient quelques passes avec les vieillards fortunés des Hills pour se payer une nouvelle voiture, ou une robe de grand couturier. Sitôt l'épreuve terminée, un seul cachet suffisait à les mettre en règle avec leur conscience.

« Fais-le ! répéta la voix. D'ailleurs, comment peux-tu être certaine de ne pas l'avoir déjà fait, hein ? Rappelle-toi qu'il manque plusieurs comprimés dans ton tube. Pourrais-tu jurer que tu n'as jamais racolé de mec, comme ça, pour un coup vite fait ? Peut-être même t'ont-ils prise pour une pute ? »

La main droite de Shonacker s'était posée sur sa poitrine, elle était en train de glisser sous l'éponge pour lui emprisonner le sein. Sarah sentit ses aréoles se friper, et la tête lui tourna. Elle avait oublié que ce pouvait être aussi agréable. Puis elle entendit le flic ricaner doucement, satisfait de l'effet produit, et elle se dégrisa d'un coup.

— Fichez-le camp, siffla-t-elle. Vous n'avez rien à faire ici, ou alors lisez-moi mes droits...

Shonacker enleva sa main et recula.

— T'as tort de le prendre comme ça, grogna-t-il. Je vais aller voir le proc' avec la vidéo, et je reviendrai avec un mandat.

— On n'a jamais arrêté personne sur le simple témoignage d'un chien, riposta la jeune femme. L'avocat le plus minable vous le dira. La mémorisation des images chez les animaux n'obéit pas aux critères humains. Ils se fient davantage à leur odorat qu'à leur vue. Leur mémoire est surtout olfactive. Votre mémo-vidéo ne prouve rien, sinon qu'une femme qui me ressemblait plus ou moins est sortie de la maison de Laura Donnelly, rien de plus.

— Comme tu voudras, gronda Shonacker en se retournant vers la porte. Je vais revenir. En attendant tu peux résilier ton abonnement téléphonique, tu risques de ne pas être beaucoup chez toi dans les prochains mois !

Il sortit et claqua le battant derrière lui. Sarah réprima un frisson. De quoi pouvait-on l'accuser ? D'avoir assassiné Laura ? C'était absurde. Il n'y avait aucun témoin véritable. Seul ce chien, dont elle ne se rappelait même plus la race, avait enregistré son image. La qualité du vidéogramme était-elle réellement aussi accusatrice que le prétendait Shonacker ? Il fallait qu'elle consulte un avocat au plus vite. Elle se précipita vers le meuble où elle entassait les annuaires téléphoniques. Elle ne disposait pas de beaucoup d'argent, mais elle pouvait toujours faire appel au service juridique de la municipalité. Les consultations étaient gratuites pourvu qu'on veuille bien attendre son tour deux ou trois heures dans une salle remplie de Mexicains en situation illégale et de Rapatriés des colonies martiennes dans l'incapacité de comprendre quelque chose aux lois terriennes (ceux qu'on surnommait les Pieds Rouges à cause de la poussière incrustée dans leur chair).

Fébrilement, elle commença à feuilleter les pages jaunes. Un mince film de sueur s'était formé au-dessus de sa lèvre supérieure.

Elle était presque contente d'avoir enfin peur, cela lui ôtait l'envie de faire l'amour.

CHAPITRE II

Faning se sentait nerveux, mal à l'aise. La mallette contenant l'unité de sondage vidéo lui écrasait les cuisses. La machine n'avait de « portable » que le nom, en réalité, elle pesait vingt-trois kilos et nécessitait de bons biceps si l'on désirait la véhiculer depuis l'institut médico-légal jusqu'au lieu de prélèvement.

Shonacker, dans une rage noire, remontait le Saint-Martin freeway les mains crispées sur le volant de la Camaro comme s'il s'apprêtait à le tordre. Il puait la sueur et la bière. Dès qu'une voiture tentait de le dépasser, il écrasait l'avertisseur et se penchait pour hurler des obscénités par la vitre latérale.

— J'ai vu ta copine, Sarah, grogna-t-il soudain. Cette petite pute me l'a jouée façon insolente. Elle s'est retranchée derrière le fait que le témoignage du chien était irrecevable.

— Elle a raison, fit Mathias. N'importe quel avocat te dira qu'il s'agit d'une simple hypothèse de travail. On ne peut pas prendre le souvenir d'un animal au pied de la lettre.

— Merde ! coupa Shonacker. Tu ne vas pas la défendre parce qu'elle te fait du gringue, tout de même ! Tu te l'envoies ? Ce serait mauvais pour toi si on devait l'inculper. Prends tes distances, mec. Et ne te raconte pas d'histoires : c'est bien elle qui figure sur les souvenirs du cabot, y'a pas à tortiller.

Mathias se trémoussa sur son siège, faisant crisser le revêtement. Il conservait un mauvais souvenir de l'opération effectuée la veille, quand on lui avait ordonné d'enfoncer une sonde dans la cervelle du chien ligoté sur la table du laboratoire. La bête tremblait du museau à la queue en poussant des jappements plaintifs. Il l'avait aspergée d'anesthésique, mais elle n'avait cessé de se plaindre pendant toute l'intervention. Faning avait dissimulé son trouble du mieux possible afin de ne pas passer pour une lavette aux yeux des flics qui l'entouraient. Il était dangereux de sonder un être vivant, même avec un

capteur aussi mince qu'une aiguille d'acupuncture. Extraire des souvenirs par ce moyen entraînait toujours, à plus ou moins brève échéance, des troubles de la personnalité. C'était un peu comme si l'on perçait un trou dans la coque d'un vaisseau spatial. La dépressurisation agrandissait l'orifice initial qui prenait, peu à peu, les dimensions d'une véritable déchirure psychologique. Le caractère du patient s'en trouvait bouleversé. Il était possible d'injecter des souvenirs additifs à un être vivant, mais beaucoup plus aléatoire de lui en prélever. Chaque fois qu'on avait pris ce risque, on avait déclenché une catastrophe. Les singes apprivoisés avaient étranglé leurs congénères, les chiens avaient dévoré leurs compagnons de jeu... Parfois, au lieu d'une explosion de violence, on générât une totale apathie, une catatonie qui transformait le sujet en légume. Une ordonnance du Congrès avait interdit qu'on sonde les êtres humains vivants contre leur volonté. Toutefois, à condition qu'ils se portent volontaires et signent une décharge, on pouvait recueillir leur témoignage. Cette dernière clause donnait lieu à de nombreuses polémiques car certains États l'avaient accompagnée d'une loi autorisant la réquisition des témoins récalcitrants lorsque la sécurité du gouvernement était menacée.

Mathias ne savait pas ce qu'il adviendrait du chien sondé, Bobby... La vieille dame qui l'accompagnait avait précisé qu'il s'appelait Bobby. Fanning l'avait plantée dans la salle d'attente, tremblante, la laisse de l'animal dans une main, un gobelet de café dans l'autre.

— Il n'aura pas mal au moins ? avait-elle gémi au moment où le chariot disparaissait derrière les portes battantes.

— Non, avait-il eu envie de répondre. Seulement il est possible que dans trois jours vous le retrouviez en train de se manger les pattes de devant. Ne vous inquiétez pas, c'est normal, ça fait partie des effets secondaires.

La Camaro s'engagea sur le parking du Cedar-Sinai Hospital.

— Tu as vu l'image, comme moi, répéta Shonacker. C'était bien Sarah, non ?

Mathias haussa les épaules. C'était Sarah, oui, mais repensée par l'esprit d'un chien. Sur l'écran du monitor, les cheveux de la jeune femme étaient devenus du poil, son visage une sorte de

museau plat. Bobby l'avait interprétée en fonction de ses critères personnels. Il avait fait d'elle une élégante jeune chienne dressée sur ses pattes postérieures. En fait, Sarah avait l'air de porter un déguisement d'Halloween qui laissait seulement deviner sa véritable physionomie. Aucun juge n'accepterait de prendre cette image au sérieux. De plus, les animaux pensaient par stéréotypes. De même que les Blancs ont tendance à penser que les Noirs ou les Asiatiques se ressemblent tous, les chiens, eux, avaient la conviction que l'aspect des humains était interchangeable. Hommes et femmes leur apparaissaient pareillement grands, et seul le son de leur voix différait à « l'enregistrement ». Mais là encore les choses n'étaient pas simples, car la mémoire des bêtes n'enrangeait que les rares mots ayant pour elles une signification précise – les ordres, de préférence. Tous les autres vocables se stockaient sous la forme d'un bourdonnement inutilisable.

En fait, songeait Mathias, Sarah ne risquait pas grand-chose en tenant tête à Shonacker.

— Et puis il y a l'autre type, marmonna l'ancien basketteur. Tu l'as vu comme moi, non ? Elle l'a bien fait entrer ?

— Shonacker faisait allusion à une autre séquence de l'enregistrement mémoriel. Au cours de la nuit, Bobby avait assisté à l'arrivée d'un homme de très haute taille auquel Sarah avait ouvert la porte. Les images étaient floues, contaminées par l'inquiétude qu'elles avaient fait naître chez le chien. Le stress généré par cette intrusion nocturne avait affublé l'homme d'une face hideuse de bouledogue au corps couvert de poil kaki. Selon Mathias, il n'y avait rien d'utilisable dans cette séquence, mais Shonacker s'obstinait à croire le contraire.

Elle a fait entrer le type, radotait-il. Un grand mec habillé en vert, comme le « cow-boy », le mec qui marque les femmes au fer rouge ! Le pelage kaki, c'est sans doute un treillis, une combinaison de sauts. La peur du chien est intéressante, parce qu'elle prouve que l'homme dégageait une odeur de prédateur. Les cabots sont très forts pour deviner ça. Il venait là pour tuer, et Bobby l'a senti. C'est pour ça qu'il a paniqué et a filé se planquer dans sa niche.

Mathias préféra ne pas répondre. Ils descendirent du véhicule. Shonacker accrocha sa plaque du LAPD au revers de sa veste pour qu'on ne s'avise pas de lui barrer le chemin. La sueur avait taché son pantalon à la hauteur des fesses. Le costume barométrique, croyant détecter une perturbation pluvieuse, était en train de changer de couleur à cet endroit. Il virait au gris, l'effet avait quelque chose de grotesque.

Les deux hommes pénétrèrent dans l'hôpital. Shonacker avançant avec un dandinement d'ours décidé à renverser un arbre.

— Je veux voir les filles qui ont été marquées ! lança-t-il à une infirmière. Je suis là pour recueillir leur témoignage.

« Témoignage » était un doux euphémisme puisqu'en réalité, Shonacker désirait que Faning pompe dans la mémoire des malheureuses tout ce qui avait un rapport avec l'agression dont elles avaient été victimes. Pour ce faire, il avait obtenu l'appui d'un juge paranoïaque. Il n'avait eu aucun mal à persuader ce réactionnaire notoire que le cow-boy était en réalité un dangereux terroriste descendu des colonies martiennes pour fomenter une révolte. Les rapatriés avaient mauvaise presse. On les accusait de ne pas s'intégrer à la société terrienne, d'avoir des mœurs bizarres, des croyances obscurantistes.

— S'agit sans aucun doute d'une secte de Pieds Rouges qui complotent contre la sûreté de l'État, avait chuchoté Shonacker au juge Wallace Ucks, un Texan républicain dont plusieurs ancêtres étaient tombés au champ d'honneur lors des grandes Croisades du Viêtnam et de l'Irak, au XX^e siècle.

Son mandat d'exception en poche, Shonacker avait désormais le droit d'exiger que les victimes du cow-boy se soumettent au pompage mémoriel. Mathias, qui remorquait l'unité vidéo portable, n'en était pas fier.

Au troisième étage, ils furent bloqués dès leur sortie de l'ascenseur par une nuée d'avocats en costume Armani, l'attaché-case brandi comme un bouclier. Très vite la discussion dégénéra en un concert de hurlements péremptaires.

— Vous ne franchirez pas le seuil de la chambre de ma cliente, vociférait un jeune homme au bronzage accentué de deux tons sur le front et le nez, selon la mode du moment.

Madame Sternhover ne se pliera pas à vos exigences. Il est hors de question qu'elle se laisse tripoter le cerveau par des apprentis sorciers !

Ses collègues firent chorus, chacun hurlant le nom de sa cliente respective. À les entendre, aucune des femmes marquées au fer rouge n'accepterait de collaborer avec la police.

Je me fiche de savoir si elles en ont envie ou pas ! aboya Shonacker. J'ai un mandat de réquisition signé du juge Ucks. Leur cerveau appartient désormais au gouvernement de Californie. Il s'agit d'une affaire intéressant la sûreté de l'État fédéral. J'ai le droit de pomper leurs souvenirs jusqu'à la surprise-partie où elles ont perdu leur pucelage, et plus loin encore si j'en ai envie ! Et tant pis si elles ont peur qu'on découvre qu'elles trompaient toutes leur mari avec un professeur de tennis !

La barricade d'attachés-cases se fit plus dense. Les avocats se serraient les coudes, obstruant le couloir. Les infirmières et les médecins ajoutaient au tumulte en réclamant le silence.

— Votre mandat ne vaut plus rien ! triompha l'homme de loi qui semblait parler au nom de tous. Ce matin, à sept heures, ma cliente, Madame Sternhover, a absorbé devant huissier une dose de RubOut suffisante pour gommer de sa mémoire tous les souvenirs relatifs à l'agression dont elle a été victime. Votre coup de sonde ne vaudrait pas tripette. Il est médicalement attesté qu'elle souffre désormais d'une amnésie rétrograde volontaire rendant caduques vos entreprises de perquisition mémorielle ! Si vous passez outre, vous vous rendrez coupable d'agression caractérisée sur sa personne, et nous porterons plainte aussitôt !

Ses collègues entamèrent le même récitatif. Toutes les victimes du « Marqueur » avaient, à les en croire, absorbé assez de RubOut pour perdre tout souvenir de l'attaque qui les avait jetées, défigurées, sur un lit d'hôpital.

— Putain de merde ! explosa Shonacker, c'est de l'obstruction ! Vous vous rendez complices d'un criminel, je vous ferai tous traîner devant le grand Jury. Vous perdrez votre licence et vous irez ratisser la bouse de vache dans une ferme-prison !

Sa sortie fut saluée par une salve de rires insultants. Mathias cacha son soulagement. Depuis le matin il était couvert de sueurs froides à la seule idée de planter sa sonde dans le cerveau des jeunes femmes au front brûlé.

— Putain de drogue ! gronda l'ancien basketteur en réintégrant l'ascenseur ! On s'est fait baiser !

— Si elles ont pris du RubOut on n'obtiendra aucune image, assura Faning.

— C'est une trouvaille de ces salopards d'avocats ! ragea Shonacker. Il y a sûrement eu une fuite au bureau du procureur. Un ennemi politique de Ucks, un de ces petits pédés de libéraux qui s'est dépêché de prévenir ses copains. Ça ne se passera pas comme ça !

Shonacker tenta de passer plusieurs coups de fil du bureau de la réception, mais Ucks était au Lac Tahoe, au casino de Pine Cove, pour une histoire de télékinésiste dont les pouvoirs psy influençaient les bandits manchots. Mathias se désintéressa de la question.

CHAPITRE III

Dans les quinze jours qui suivirent, Los Angeles fut le théâtre d'événements grandioses qui défrayèrent la chronique. Aux temps antiques, les sages auraient su y lire de funestes présages et auraient pris des dispositions en conséquence, mais les époques de haute philosophie étaient loin à présent, aussi ne vit-on dans les troubles de l'écosystème urbain que des manifestations chimiques exceptionnelles résultant de l'action conjuguée de la chaleur, du voile de pollution et des bactéries ramenées par les colons martiens, bactéries dont la quarantaine ne parvenait pas à endiguer la prolifération.

Sharon Baker se trouva à l'origine de la première vague de panique. Célibataire, Sharon avait trente ans, elle vivait dans le quartier de Bunker Hill depuis trois ans. Elle était venue à L.A, comme beaucoup d'autres jeunes femmes, avec l'espoir de faire carrière dans le show-business. Entre deux auditions, elle gagnait sa vie en travaillant dans un Radio-Shack où elle était démonstratrice en traitements de texte vocaux japonais. C'était une jolie blonde, très saine, qui semblait sortie d'une publicité pour Coca-Cola. Elle avait beaucoup de succès en tant que démonstratrice mais passait inaperçue dès qu'elle montait sur une scène, sans doute parce qu'elle était semblable à des milliers d'autres filles venues elles aussi chercher la gloire dans les studios californiens. Un directeur de casting, lui avait suggéré que c'était sans doute à cause de son physique trop clean, qui manquait de caractère. Elle avait donc eu recours à la chirurgie esthétique pour se donner une apparence tragique. Toutefois, manquant d'argent, elle s'était rabattue sur une officine pratiquant des greffes à base de protoplasme vétérinaire.

— Ça tiendra bien le temps d'un casting, expliqua-t-elle à une amie. Après, je me ferai poser quelque chose de plus définitif.

On lui remodela le nez et la mâchoire, de manière à lui donner un profil de « grande louve », un emploi dont son visage de collégienne l'avait jusqu'alors tenue écartée.

Un jour qu'il faisait ses courses au Seven-Eleven se dressant à l'intersection de Sunset et Bolton, Koban Ullreider remarqua tout de suite cette jeune femme au physique retouché. Il était capable d'identifier la texture du protoplasme vétérinaire à une distance de cent pieds. Il décida aussitôt de la prendre en filature et de modifier son organisme comme il l'avait fait pour Laura Donnelly. Si Sharon Baker (il avait lu son nom sur le badge de démonstratrice épinglé à sa blouse) n'avait pas généré de processus de rejet lors de l'intervention esthétique, c'est qu'elle présentait un terrain favorable aux greffes protoplasmiques. Il n'en demandait pas davantage.

Pendant trois jours, il l'observa. Elle vivait seule, passait beaucoup de temps dans des clubs de mise en forme et les cours de danse. Quand elle restait chez elle, elle s'allongeait devant la télévision, un casque audio sur les oreilles, pour regarder de vieilles comédies musicales du siècle dernier. Parfois, elle dansait devant l'écran en fredonnant les paroles des chansons. Dans ces conditions, il ne serait pas très difficile de crocheter sa porte et de s'introduire dans l'appartement sans qu'elle se doute de quelque chose.

Koban procéda comme il l'avait fait pour Laura Donnelly, en modifiant toutefois le schéma des organes implantés. Il avait travaillé en prenant pour théorème de base le douzième verset du chapitre vi de l'Apocalypse :

Je regardai quand il ouvrit le sixième sceau ; il y eut un grand tremblement de terre, et le soleil devint noir comme un sac de crin...

À Los Angeles, les tremblements de terre étaient chose commune, mais l'obscurcissement du soleil, lui, frapperait durablement les esprits. Dans la nuit, Koban modifia l'anatomie interne de Sharon Baker, la parasitant au moyen d'organes pétris à base de protoplasme et de poussière rouge. Il œuvra en état second, guidé par une inspiration qui le dominait tout entier et dont il ne cherchait pas à discuter les ordres. Il ne savait pas pourquoi il effectuait tel ou tel raccordement, pas

plus qu'il ne comprenait quelque chose aux glandes et viscères qu'il avait modelés dans le secret de son atelier. Il n'était qu'un instrument, avec à peine plus de cervelle qu'un bistouri. Un bricoleur de génie se fiant à son instinct. Il se retira peu avant l'aube, sans laisser la moindre trace de son passage. Le corps de Sharon Baker était de nouveau lisse, sans une marque, et personne n'aurait pu croire qu'une heure plus tôt, elle gisait sur la moquette, plus béante et éparpillée qu'une victime de Jack l'Éventreur dans une ruelle de Whitechapel.

Koban rentra chez lui et alluma la radio. Si la greffe prenait bien, on ne tarderait pas à en parler aux informations.

Sharon se réveilla plus tard que d'habitude. Elle se sentait fatiguée et lourde, comme si elle avait grossi au cours de la nuit. Elle tâta son ventre qui lui paraissait enflé et se demanda avec angoisse si elle n'était pas enceinte. Elle avait lu dans un magazine féminin que lorsqu'on se retrouvait engrossée par un ex-colon, la gestation s'accomplissait en dehors des normes connues. L'enfant, disait l'auteur de l'article, parvenait beaucoup plus vite à terme. Et la grossesse, ramenée à trois ou quatre mois, pouvait se dérouler sans interruption notable des règles. Dès lors, il était possible de se retrouver enceinte à son insu et d'accoucher par surprise alors qu'on se croyait juste un peu enveloppée. Une telle perspective avait quelque chose d'effarant, et l'article avait suscité un énorme courrier de la part des lectrices inquiètes.

En prenant une douche rapide, Sharon passa en revue les hommes avec qui elle avait fait l'amour ces derniers temps. L'un d'eux était-il un colon ? Un Pied-Rouge ? Généralement, les rapatriés ne se vantaient pas de leur qualité d'ex-voyageurs de l'espace, car la rumeur leur attribuait mille travers assez désagréables. Il y avait eu ce type qui prétendait se nommer Greedy... Elle lui avait trouvé la peau bizarrement teintée. Un peu rouge, bien que sa morphologie ne fût pas celle d'un Indien.

Elle renonça à ses velléités d'enquête. Elle ne gardait d'ailleurs qu'un souvenir assez flou des différents partenaires dont elle avait partagé la couche au hasard d'un motel de fortune. Aujourd'hui on ne pouvait plus se fier à personne, elle comprenait les adolescents qui se contentaient des stimulations

sensorielles de leur micro-ordinateur. Quand elle était encore au lycée, on appelait cela « la computo-branlette », si les choses continuaient de cette manière, elle y viendrait aussi !

Elle avait mal à la tête, et le soleil, irradiant, à travers le brouillard jaune du smog, lui planta deux aiguilles douloureuses au fond des yeux quand elle mit le pied sur le trottoir.

En remontant Sunset, elle eut un premier malaise. Elle avait très chaud. Comme si une fièvre de cheval s'emparait de son organisme. Elle réalisa qu'elle transpirait et que ses cheveux collaient à ses joues. Elle fut sur le point de faire demi-tour, mais c'était impossible. Hilton Peterski, le gérant du Radio-Shack, ne le lui pardonnerait pas. Ce mois-ci, elle avait déjà « négocié » trois après-midi de liberté pour participer à des castings, une nouvelle absence provoquerait une véritable explosion de fureur.

Une fois installée à son stand, elle se sentit réellement mal. D'abord, à travers sa peau, elle vit ses veines se remplir d'un liquide noir, comme si elles charriaient soudain de l'encre. Le dos de ses mains se marbra d'une résille de filaments bleu nuit. Partout où les veinules affleuraient l'épiderme, sa chair parut se couvrir d'hématomes. Puis ses bras enflèrent, au point de prendre l'aspect de deux flotteurs remplis d'hélium. Elle ne pouvait plus les maintenir à la surface du comptoir, ils s'élevaient tout seuls au-dessus de sa tête, tirant sur le reste de son corps comme s'ils voulaient lui faire quitter le sol. C'est ce qui se produisit du reste, au bout de cinq minutes. Avec une incrédulité mêlée d'horreur, Sharon réalisa que ses semelles ne touchaient plus le linoléum de la boutique. Elle flottait. Elle entraînait en lévitation comme l'assistante d'un magicien sur la scène d'un casino de Las Vegas. À ce stade de la métamorphose, elle n'avait plus mal. La frayeur la mit en état de choc, et elle ne se rendit même pas compte qu'elle sortait du magasin pour s'élever le long de la façade. Elle dépassa l'enseigne, frôla l'escalier d'incendie, et se stabilisa à vingt mètres du sol dans la position du Christ en croix.

Son apparition ne causa d'abord qu'une surprise agacée. Depuis le retour des colons martiens, on s'était habitué aux symptômes spectaculaires résultant des mutations génétiques.

Les travailleurs de l'espace avaient, en effet, rapporté de leur périple foule de microbes et d'affections exotiques qui faisaient les choux gras des gazettes scientifiques.

Un attroupement se forma. Des chômeurs maugréants et des retraités qui échangeaient des considérations sans douceur sur « ces gens-là ». Sharon ne les entendit pas. Les bras en croix, elle flottait dans le ciel, s'élevant chaque minute un peu plus entre les buildings. Elle avait les yeux révulsés et la bouche grande ouverte. Son visage exprimait une intense tristesse. Le rassemblement grossit dès que le gérant du Radio-Shack affirma que Sharon Baker était 100 % Terrienne, dès lors les touristes entreprirent de filmer le phénomène. Grâce aux téléobjectifs, on s'aperçut que Sharon pleurait des larmes noires. Des gouttes d'encre perlaient au coin de ses yeux et, au lieu de tomber sur la tête de passants – comme l'auraient fait de banales gouttes de pluie – s'envolaient vers le ciel, défiant par là même les lois de la pesanteur. Un peu plus tard, des stigmates apparurent sur ses paumes et ses pieds, crevant la chair. Un sang noir s'échappait de ces blessures en bulles scintillantes qui grimpaient vers les nuages. Ces myriades de gouttes explosaient au sein de la nappe de brouillard, s'y répandant par capillarité. Très vite, le smog prit l'allure d'un énorme pansement imbibé d'encre de Chine. Le brouillard, s'opacifiant, interceptait la lumière du soleil. Une nuit précoce s'installa sur la ville. On eût dit que quelqu'un venait d'ouvrir un gigantesque parapluie de soie noire au-dessus de Los Angeles. Du sol, il était possible de suivre à l'œil nu l'obscurcissement du brouillard. La brume de pollution changeait de couleur à une vitesse vertigineuse. Contaminées par les larmes ténébreuses de Sharon Baker, toutes les particules en suspension gazeuse, noircissaient.

Au LAPD, Mathias Fanning dut prendre contact avec le Professeur Mikofsky pour obtenir une analyse du phénomène.

— Ça ressemble à de l'encre de poulpe, expliqua le scientifique. Un pigment incroyablement concentré qui se dilue de manière prodigieuse au contact des particules de vapeur d'eau constituant les nuages. Les pieuvres font la même chose dans la mer quand elles se sentent menacées. Faites attention,

la substance semble indélébile. Tous ceux qui s'en feront asperger ne pourront jamais s'en défaire.

Il ne se trompait pas. Les imprudents qui commirent l'erreur d'ouvrir leur fenêtre pour plonger la tête au sein du brouillard se retrouvèrent aveuglés. Les particules se déposèrent sur leur cornée, recouvrant leurs yeux d'un film opaque résistant à l'eau comme au savon. Toutes vitres des bâtiments submergés par le smog devinrent noires ; la pierre des façades connut le même sort. Les oiseaux qui volaient au sein de la masse nuageuse furent eux aussi frappés de cécité. Ils se fracassèrent sur les baies vitrées, et tombèrent dans les rues, le plumage uniformément teint en deuil. Personne n'osait les toucher, et leur chute provoquait des mouvements de panique.

En deux heures, la nuit s'installa. Les hélicoptères et les petits avions qui croisaient dans le ciel durent se poser à l'aveuglette, cockpit et fuselage recouverts d'une pellicule goudronneuse à la noirceur scintillante.

La catastrophe se changeait en une étrange marée noire. Une marée inversée qui prenait pour support les nuages et non l'océan. Le vent remuait le smog, donnant à ses volutes, l'apparence de vagues bitumineuses déferlant au ralenti. On les voyait rouler, heurter le sommet des gratte-ciel comme s'il s'agissait de falaises trouées de fenêtres, pour exploser en une écume mousseuse et noire. La peur s'empara de la foule descendue dans la rue. Cette mer ténébreuse dont les remous cachaient le soleil, éveillait en chacun de vieilles terreurs superstitieuses. Des placards, on avait tiré imperméables, cirés, casquettes et parapluies. On tremblait à l'idée que ces nuages pourraient crever en une pluie indélébile qui changerait les Blancs en nègres !

La nuit s'installant, il avait fallu allumer les réverbères. Les badauds agitaient des lampes tempête ou des torches. Les prédicateurs, grimpés sur des caisses d'oranges, s'en donnaient à cœur joie pour annoncer la fin du monde. Sur le parvis de toutes les églises, on entendait psalmodier le douzième verset du chapitre vi de Saint John The Divine : Je regardai quand il ouvrit le sixième sceau...

Sarah mit longtemps à comprendre ce qui se passait. En l'absence de fenêtres, elle n'avait pu suivre l'obscurcissement du ciel. C'est en allumant la radio, à midi tapante, qu'elle apprit que Los Angeles était plongée dans la nuit depuis trois heures déjà. Sa première pensée fut pour le chirurgien en treillis vert, et elle eut la certitude qu'il avait fait une autre victime. Il continuait sa mise en scène, s'appuyant sur une science qui les dépassait tous et sur le pouvoir de la mystérieuse poussière rouge.

« Mon Dieu, songea-t-elle en se mordant la lèvre. Jusqu'où va-t-il aller ? »

Elle chercha à se rappeler les paroles du livre, l'enchaînement des catastrophes :... et la lune entière devint comme du sang, et les étoiles du ciel tombèrent sur la terre... car le grand jour de sa colère est venu, et qui pourra y survivre ?

Ce n'étaient pas les mots exacts, mais le fond ne changeait pas.

Alors même que la Garde Nationale se répandait au long des rues et invitait la population à rester chez elle, Sarah éprouva le besoin impérieux de sortir. Elle exhuma d'un placard un ciré acheté lors d'une excursion à Nantuckett, l'ancienne ville des chasseurs de baleines, rabattit la capuche sur sa tête, et quitta l'immeuble. Il faisait nuit. Une nuit d'une opacité effrayante, sans lune ni étoile. Des projecteurs militaires avaient été braqués vers ce plafond d'un noir tumultueux, où des flots d'encre, affranchis des lois de l'attraction, roulaient au-dessus des buildings. La jeune femme se sentit gagnée par une curieuse impression de vertige, un peu comme si elle avait contemplé l'océan, la tête en bas, suspendue par les chevilles à une potence fichée au bord d'une falaise. C'était incroyable. Démesuré. Un spectacle d'une beauté qui réduisait à néant la totalité des œuvres d'art engendrées par l'Humanité.

Sarah déambula sans prêter attention aux gens qui fuyaient et la bouscullaient. Sur le parvis d'une église, un prédicateur nu se flagellait jusqu'au sang à l'aide d'un balai fait de tiges de rosier. Des hommes et des femmes couraient, sans but, l'air hagard. Peut-être espéraient-ils quitter la ville ? Un camion de l'Armée remontait Sunset, ses haut-parleurs invitant la

population à garder son calme. Tout à coup, Sarah aperçut la femme qui flottait dans les airs. Stigmatisée, elle laissait s'écouler de ses blessures une hémorragie d'une noirceur extrême dont les filaments rayonnaient autour d'elle et contaminaient le brouillard.

— Faut lui tirer dessus ! hurlaient les badauds qui barraient la route aux gardes nationaux. Bon sang, faut lui expédier un missile dans le ventre ! Qu'est-ce que vous attendez ? Vous avez bien un RPG7 en rab, non ?

— C'est sûrement une saloperie de rapatriée ! vociféra une matrone. Ces gens-là ne sont pas normaux ! Toutes ces années passées dans l'espace, ça leur a détraqué les boyaux. On ne va tout de même pas les laisser polluer la ville ! Dégommez-la et qu'on n'en parle plus !

Sarah ne pouvait détacher les yeux de la malheureuse en lévitation. Quelles transformations fondamentales lui avait donc imposées le chirurgien de la nuit ? Lui avait-il greffé des glandes capables de produire de l'hélium, gonflant ses membres comme des ballons de baudruche ? Les bras, distendus par le gaz, évoquaient des caricatures d'ailes. Ils maintenaient le corps en suspension à vingt mètres du sol.

Dans l'heure qui suivit, des oiseaux continuèrent à tomber. Ils produisaient en touchant l'asphalte un curieux bruit de vitre brisée, et Sarah constata en se penchant sur l'un d'eux, que le vernis noir qui le recouvrait avait pris, en séchant, la consistance du verre.

Les mouettes funèbres semblaient avoir été aspergées de cristal liquide. Prisonnières de cette armure vitrifiée, elles ne pouvaient plus battre des ailes et tombaient du haut des nuages pour se fracasser sur les trottoirs. Sarah s'agenouilla pour ramasser l'un des tessons. C'était bien du verre noir, très coupant et parfaitement opaque. Elle leva les yeux pour examiner les nuages. Le même phénomène de dessiccation était-il en train de se produire là-haut ? En tendant l'oreille, elle crut percevoir un froissement de glace pilée. Le smog se changeait peu à peu en une immense coupole de verre noir recouvrant tout Los Angeles. Le pigment séchait, formant une croûte cristalline. C'était désormais comme un dôme, un dôme

dont la surface devait mesurer plusieurs centaines de kilomètres carrés. Un dôme de verre posé en équilibre au sommet des buildings qui le soutenaient, tels des piliers. Ce couvercle arrêterait la lumière du soleil tant que personne ne s'aviserait de le détruire. Sarah s'ébroua. Pour la première fois depuis qu'elle était sortie de chez elle, elle eut peur. Elle ne pouvait s'ôter de l'esprit, l'image de tout ce verre brisé, tombant dans les rues en averse tranchante. Des milliards de tessons et d'éclats criblait l'asphalte, s'enfonçant tels des poignards dans les épaules et les crânes des promeneurs imprudents. Elle se mit à courir. La catastrophe pouvait se produire d'un instant à l'autre, il suffisait, pour cela, qu'un avion percute le dôme de verre.

Elle rentra chez elle, à bout de souffle. Les voisins discouraient dans le hall. Elle dut raconter ce qu'elle avait vu. La radio informa la population qu'on avait détourné le trafic aérien pour éviter une collision. Il était inutile de chercher à quitter la ville car la coupole de cristal était manifestement posée sur L.A. comme un bol retourné, bloquant toutes les routes. On avait établi des barrages pour empêcher les automobilistes de percuter ce mur noir à pleine vitesse. On craignait qu'une fêlure ne provoque la fragmentation immédiate de toute la concrétion. On demandait aux citadins de ne pas sortir tête nue et de renforcer le toit de leur voiture avec des plaques de tôle ou des matelas. Même chose pour les bungalows équipés de revêtements légers.

— Le métro et les parkings souterrains constituent pour l'instant les meilleurs abris en cas de fragmentation du dôme, expliqua le présentateur. N'hésitez pas à y descendre en bon ordre. La Garde Nationale vous y réceptionnera. Des campements ont d'ores et déjà été dressés.

— Vous au moins vous n'avez pas de fenêtres ! lança une voisine en apostrophant Sarah. Si cette saloperie se casse en mille morceaux, vous serez à l'abri !

Un étrange silence s'installa dans la ville aux rues désertées. L'éclairage public avait le plus grand mal à vaincre les ténèbres artificielles. En dépit du danger de fragmentation, les gens ne pouvaient se résoudre à rentrer chez eux. Ils se pressaient au

seuil des immeubles, des cafés et des magasins, les yeux tournés vers la voûte de verre noir qui répercutait les échos.

— On est sous cloche, murmura le portier en s'approchant de Sarah. Combien de temps avant qu'on ne commence à manquer d'air ? Hein ? Est-ce que quelqu'un y a pensé au moins ?

Sa remarque provoqua un début de panique dans les rangs des locataires.

Si on veut augmenter nos réserves d'oxygène, siffla une retraitée de l'IRS, il faudra tordre le cou à tous les inutiles...

— Les Nègres, ajouta quelqu'un. Les Latinos.

— Et les Pieds-Rouges, conclut une matrone avec conviction. C'est eux qui sont à l'origine de tout ça, vous pouvez en être sûrs.

Sarah fit quelques pas sur le trottoir. Le bruit de ses talons s'envola pour ricocher au long des façades. Il n'y avait plus le moindre signe d'activité. De temps à autre, un oiseau tombait d'une corniche, vitrifié, et s'éparpillait au sol avec un bruit de lustre qui se décroche.

La jeune femme respirait avec difficulté. Était-elle victime de son imagination ou bien manquait-on déjà d'air ? Combien de mètres cubes d'oxygène une ville comme L.A. consommait-elle à l'heure ?

Un crépitement cristallin se fit entendre, arrachant à la foule un gémissement de terreur. Quelque chose crépitait de l'autre côté du dôme.

— La pluie... murmura l'une des locataires.

Il pleuvait à l'extérieur, mais pas une goutte ne tomberait sur les trottoirs. Une odeur de poussière brûlante régnait aux alentours. L'ordre d'arrêter tous les moteurs à combustion circulait de bouche en bouche. La Garde Nationale avait l'ordre d'ouvrir le feu sur les automobilistes surpris en train de rouler.

— Pour l'instant ça va, grogna le portier. Mais quand le soleil va repointer son nez ce sera une autre histoire. On va cuire à l'étouffée. La cloche va concentrer la chaleur. On ne tiendra pas au-delà d'une journée dans de telles conditions.

Il avait raison. La couleur noire du verre allait absorber les rayons solaires au lieu de les réfléchir. La température intérieure du dôme dépasserait vite les limites du supportable.

— Faut qu'ils le cassent ou qu'ils trouvent un moyen de nous faire sortir, affirma le gardien. On ne peut pas rester là. Si c'est vraiment du verre, ils n'ont qu'à découper une ouverture avec un diamant de vitrier !

Sarah décida de réintégrer son logement et de se mettre à l'écoute des nouvelles. Elle respirait mal et le téléviseur dégageait trop de chaleur dans la pièce dépourvue de fenêtres.

— On étudie la possibilité de creuser des tunnels pour procéder à une évacuation massive, expliqua le présentateur de MTV. Les ingénieurs du Génie militaire pensent qu'il serait possible de passer sous la paroi du dôme. Toutefois, une telle évacuation, en raison de la densité de la population, nécessiterait une extrême discipline et une grande patience. Les experts, faute d'information sur la nature de la concrétion, hésitent à y découper des ouvertures au laser. Ils redoutent en effet qu'une agression envers la coupole ne génère aussitôt un réseau de fêlures. À la Défense Civile, on insiste beaucoup sur la nécessité de libérer les rues et de s'éloigner des fenêtres. Quant aux causes du phénomène, elles sont encore mal connues. Il semblerait qu'un agent chimique non répertorié ait provoqué un durcissement de la couche de pollution stagnant au-dessus de la ville. Pour l'instant, le plus grand danger reste une collision éventuelle avec un avion de ligne ou un jet privé n'ayant pas pris en compte les consignes de détournement. Personne ne peut prévoir les conséquences réelles de l'éclatement du dôme. Il s'ensuivra probablement des milliards de dollars de dégât et de nombreuses pertes en vies humaines. Nous le répétons encore une fois : que tous ceux qui ne jouissent pas de la protection d'un toit solide se réfugient dans le métro.

Koban, lui, fut émerveillé par l'ampleur du résultat. Jamais il n'aurait pensé que les petites manipulations auxquelles il s'était livré durant la nuit engendreraient un tel succès. Tremblant de joie, il alla chercher P'pa, dans sa chambre sous les toits, et l'enleva dans ses bras pour l'installer sur la véranda, dans le vieux rocking-chair. Là, silencieux, Koban assis aux pieds du

vieillard, ils contemplèrent la voûte de cristal noir sur laquelle ricochaient les oiseaux aveugles.

L'ancien prédicateur serrait les accoudoirs du siège entre ses mains frissonnantes. Les yeux écarquillés, il essayait désespérément de se gaver de la splendeur de cette nuit de verre posée en équilibre sur le toit des buildings de L.A. Il était fier de son fils, et Koban était heureux.

— Je ne savais pas, se contenta de murmurer le colosse.

— C'est normal, dit le vieux. Tu n'es que le bras armé de la justice des Martiens. Il ne t'appartient pas de comprendre.

Ils restèrent sans rien dire, au bord de la pelouse. P'pa respirait avec difficulté, et Koban devina que l'air se raréfiait. Il ne s'en alarma pas. L'esprit auquel il obéissait avait sans doute prévu quelque chose puisqu'il ne s'agissait que des prémices du Châtiment. Il sentait la peur des hommes tout autour de lui, comme un parfum enivrant. Il aurait voulu leur crier : Après la fin viendra le recommencement. C'est la véritable signification du mot « apocalypse » qui, en grec, veut dire « renaissance ». Réjouissez-vous de la chance qui vous est donnée !

Mais auraient-ils seulement compris ?

Dans les heures qui suivirent, la température grimpa de manière vertigineuse et l'oxygène se raréfia, engendrant des crises cardiaques chez les personnes âgées, les « coronariens », et les malades souffrant d'insuffisance respiratoire. En dépit de l'interdiction de rassemblement, des cohortes de citadins convergeaient vers le périmètre du dôme pour creuser des tunnels et tenter de passer sous de la muraille de verre noir. La Garde Nationale essayait de les refouler, mais ils étaient nombreux et armés. Des fusillades éclatèrent. Un peu partout, les gens creusaient des sapes, des galeries qui s'écroulaient au bout de vingt mètres, les ensevelissant sous des centaines de kilos de terre sèche. Dès qu'un embryon de tunnel était ouvert la foule se battait pour s'y engouffrer, alors même que la galerie n'excédait pas cinq mètres. On s'affrontait à coups de pioches.

Ce qui devait arriver arriva. Un Mack¹ roulant à pleine vitesse força un barrage, écrasant les chicanes sous ses roues jumelées. Il transportait les membres d'une congrégation de Camino Real qui, entassés à l'arrière, chantaient des cantiques à tue-tête. Avant qu'on puisse faire quelque chose pour dévier sa course, il percuta le dôme de plein fouet, là où la paroi de cristal barrait la U.S. 1. Le choc ouvrit une lézarde dans la coupole, et Mathias Faning qui se tenait sur le seuil de l'institut médico-légal put voir la crevasse courir au-dessus des buildings. Il eut l'illusion, de se trouver au cœur d'un œuf qu'on brisait. Au fur et à mesure que le dôme se fendillait, la lumière du soleil s'infiltrait dans l'ouverture, si brillante qu'elle semblait une coulée d'or liquide. Faning eut le réflexe de se jeter en arrière pour chercher un abri dans les couloirs de la morgue. Le crissement du verre en train de se fendiller lui donnait envie de se boucher les oreilles.

Il était recroquevillé au troisième sous-sol quand le dôme explosa, faisant pleuvoir sur Los Angeles une averse de tessons.

De la catastrophe, il ne perçut que le bruit, une avalanche interminable qui évoquait la chute de millions de bouteilles vides tombant du haut des nuages et se brisant sur les arêtes des buildings.

Tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de trouver un abri furent dépecés vifs. Les éclats de verre leur séparèrent la chair des os avec l'efficacité d'un couteau de boucher bien manié. Les ricochets des tessons provoquèrent la lapidation des fenêtres, si bien qu'une bourrasque de verre pilé déferla dans les appartements les plus exposés. En moins d'une minute, les rues se retrouvèrent remplies d'une neige noire qui n'était rien d'autre que de la poussière de verre. L'air en était saturé, et quiconque la respirait se lacérait aussitôt les poumons.

Encore une fois, il fallut exhorter la population à ne pas quitter les maisons tant que des équipes de déblayage revêtues de scaphandres n'auraient pas nettoyé les rues.

1 Énorme camion remorque.

On ne retrouva pas grand-chose de Sharon Baker sinon quelques ossements tailladés. La pluie de verre l'avait hachée vive, détruisant les organes modelés par Koban Ullreider. En fait, les témoignages relatant son étrange ascension se perdirent dans la masse des plaintes et des appels au secours qui suivirent la fragmentation du dôme. Personne au LAPD ne fit la relation entre la métamorphose christique de cette inconnue et le cataclysme.

Mais les choses ne s'arrêtèrent pas là. Une semaine après le drame, Koban récidiva. Le temps lui était compté, il se devait de multiplier les attentats avant qu'on ne retrouve sa trace. Cette fois, il décida de mettre en scène l'action du troisième ange dans le verset 4 du livre xvi : Le troisième versa sa coupe dans les fleuves, dans les sources. Et ils devinrent du sang.

Un beau programme. Il se savait capable de le réaliser car la poussière rouge de Mars lui avait toujours fait penser à du sang séché. Il se rappela la légende que se racontaient les gosses de colons, le soir, à la veillée : « Il y a des centaines de milliers d'années, Mars était peuplé de tribus qui avaient la guerre pour passion. La folie du carnage les poussait à se jeter les uns contre les autres, et à combattre sans merci jusqu'à l'extinction totale de la race. C'est de cette manière qu'ils se détruisirent, au cours d'une immense bataille qui embrasa toute la planète. Une bataille sans quartiers qui dura dix années entières. Et quand le dernier guerrier rendit l'âme, la terre de la planète avait bu le sang de centaines de millions d'hommes. C'est ce sang qui a donné sa couleur à la poussière du désert. Le sang des morts. »

Ce mythe avait toujours impressionné Koban, et, malgré les années, il continuait à y croire. Il devait utiliser la poussière rouge pour ses modelages. Les prodiges venaient d'elle, le protoplasme ne jouait qu'un rôle de support.

Il « modifia » une jeune femme ayant subi une greffe de peau à la suite d'un accident de voiture sur la route de Mulholland, là où les yuppies s'obstinaient à faire la course au mépris des règles de conduite les plus élémentaires. Cette fois, sa cible se nommait Norma Kipple et travaillait dans un jardin d'enfants. Elle ne se rendit même pas compte des modifications

imposées à son organisme, et s'envola un lundi matin, les bras gonflés comme des ailes, à la grande stupeur des gamins rassemblés dans le bac à sable. Certains prirent peur, d'autres trépignèrent parce qu'ils désiraient partir avec elle. Un petit garçon s'accrocha à son pied droit et l'accompagna dans son ascension sur une hauteur de quatre mètres, puis il lâcha prise et tomba dans le sable sans se faire mal.

La métamorphose provoqua l'affolement des collègues de Norma qui prévinrent la police. Des centaines de témoins purent suivre le voyage de la jeune femme pendant qu'elle remontait les rues en direction du front de mer. Elle dérivait à dix mètres du sol, les bras en croix, les yeux révulsés. Les gens se signaient à son passage et les voyous lui jetaient des bouteilles de bière qui ricochaient sur elle sans lui arracher le moindre gémissement.

Des équipes de télévision filmèrent sa progression qui ne fut pas lente, et l'événement eut un retentissement considérable. Koban, l'oreille collée à la radio vétuste du bungalow, se réjouissait de la tournure des choses. P'pa hochait la tête en souriant. Cette fois le sens du miracle ne serait pas occulté par son ampleur.

Norma Kipple vola jusqu'à la mer, suivie par une foule immense qui avait paralysé la circulation. Des milliers d'hommes et de femmes descendaient vers l'océan, escaladant les voitures bloquées par les embouteillages. Lorsqu'elle fut au-dessus des vagues, Norma s'immobilisa, les bras en croix, face à la cité. La plage était maintenant noire de monde. Une foule haletante et silencieuse, le nez levé vers le ciel. Des milliers de lunettes noires dont les verres miroirs jetaient des éclats de soleil. Alors, avec l'ongle de son index droit, Norma s'incisa la paume de la main gauche, et l'on put voir son sang tomber goutte à goutte dans la mer. Très vite, l'eau devint rouge et une grande nappe se forma, s'étendant de minute en minute.

L'odeur de la mer fut aussitôt dominée par celle, facilement identifiable, de l'hémoglobine. À présent les rouleaux étaient rouges, et les surfers qui n'avaient pas eu le réflexe de gagner la plage émergeaient de l'écume couverts de sang, tels les rescapés d'une immense boucherie. Cette vision provoqua l'effroi des

curieux qui refluèrent en désordre, se piétinant. Indifférente au tumulte, Norma Kipple continuait à flotter dans les airs et à se vider en une lente hémorragie tandis que tout le littoral devenait écarlate.

La section médico-légale fut mobilisée et Faning dépêché sur les lieux pour effectuer un prélèvement. On ne savait pas exactement ce qu'il convenait de faire. Shonacker courait à la lisière des vagues, un mégaphone inutile à la main. Éclairée à contre-jour, Norma avait l'apparence d'un crucifix de chair. Des centaines de personnes s'étaient agenouillées sur l'asphalte pour prier à haute voix et chanter des psaumes. Il s'ensuivait une horrible cacophonie rendant impossible tout échange verbal. Sur MTV, un présentateur émit l'idée qu'il serait peut-être utile de dépêcher un hélicoptère de la Croix Rouge auprès de la malheureuse pour lui faire une transfusion « en vol » avant qu'elle ne soit totalement exsangue. Une déléguée des associations de consommateurs fit remarquer qu'il serait sans doute profitable de récupérer tout le sang répandu s'il était d'un groupe utilisable et dépourvu de tout virus. La marée rouge continuait à s'étendre, on s'inquiétait d'une éventuelle contamination des plages. Un groupe d'extrémistes proposa de nettoyer le littoral au napalm et de brûler la fauteuse de trouble au lance-flammes. Faning regagna le laboratoire avec les prélèvements.

Grégori Mikofsky se mit aussitôt au travail. Il avait l'air inquiet, et sa lèvre inférieure (la seule visible sous son épaisse moustache grise) tremblait sous l'effet d'un tic régulier. Les résultats qui s'affichaient sur les écrans de contrôle ne paraissaient pas le rassurer. Mathias crut que le sang véhiculait un virus dangereux et s'empressa de lui poser la question, mais le savant secoua négativement son crâne chauve.

— Ce n'est pas ça, murmura-t-il. Bon Dieu... c'est à n'y rien comprendre. Il y a quelque chose qui cloche.

Il se rapprocha du monitor principal, nettoya ses lunettes, et se replongea dans l'étude des chiffres verts.

— C'est bien du sang, dit-il dans un souffle, mais qui n'appartient à aucun groupe connu à ce jour.

— Cette fille est peut-être une mutante ? hasarda Faning. Les rapatriés sont sujets à tout un tas d'aberrations chromosomiques qui...

— Non, coupa Mikofsky. Vous ne comprenez pas. La quantité est bien trop énorme. On dirait qu'il s'agit d'un concentré se reconstituant par addition d'eau, selon le principe de la soupe en sachet, si vous voyez ce que je veux dire... C'est incroyable. C'était inerte, déshydraté, et ça reprend vie. Et il y a mieux encore... C'est comme si un géant avait décidé de s'ouvrir les veines en prenant l'océan Pacifique pour une baignoire !

Il recula, s'essuya le visage avec la manche de sa blouse. Mathias comprit qu'il hésitait à révéler ce que venaient de lui dire les écrans.

— C'est une question de proportions, murmura-t-il. La taille des éléments constitutifs est trop grande pour appartenir à un être humain. Les globules rouges sont trop gros... énormes ! Si l'on devait déterminer par rapport à leur seul diamètre la taille de l'individu auquel ils appartiennent on obtiendrait un être gigantesque. Un colosse que la Terre elle-même ne pourrait pas porter... Je n'invente rien, c'est de la simple logique mathématique. Regardez la taille des leucocytes, des hématies, et comparez-les aux vôtres ! Je vous le répète : c'est une banale question d'échelle physiologique. Le diamètre des globules détermine la taille des veines, qui elles-mêmes impliquent un certain volume musculaire, et ainsi de suite. C'est une chaîne, une progression proportionnelle à laquelle on ne peut pas échapper.

Il était devenu blême. Il pianota sur la console.

— Nous allons demander une simulation en 3D, balbutia-t-il. L'ordinateur va tenter d'ébaucher une représentation humanoïde à partir de la « prise de sang » que vous avez effectuée.

Ils n'échangèrent pas un regard pendant tout le temps que la machine travailla. Ils n'auraient pas supporté de lire leur propre peur sur le visage de l'autre. Des colonnes de chiffres et de symboles chimiques défilaient à une vitesse vertigineuse sur l'écran. L'ordinateur cherchait à établir des rapports de grandeur. Une silhouette apparut, flottant dans la lumière verte.

Une échelle comparative l'accompagnait. Mathias mit trois secondes à saisir ce que représentait la petite boule figurant en référence, et dont le volume semblait à peu près égal à celui de la tête de la créature. Tout d'abord il crut qu'il s'agissait d'un ballon de football... La vérité lui arracha un gémissement.

C'était la Terre. La tête du géant était aussi grosse que la planète Terre.

Mikofsky éteignit précipitamment la console. Il était livide et respirait avec difficulté.

— Ça nous dépasse, bredouilla-t-il. Il ne faudra en parler à personne. Surtout pas aux gens des médias, vous entendez ?

— Mais pourquoi ? protesta Faning. C'est une nouvelle extraordinaire...

— Merde, gronda Mikofsky. Ce n'est pas de notre ressort. Ça concerne directement le Département d'État, la Sécurité Nationale, la C.I.A... Vous voulez qu'on nous retire de la circulation ? Vous voulez finir vos jours dans un hôpital psychiatrique avec assez de RubOut dans les veines pour oublier jusqu'à votre nom de baptême ?

Sa voix chuintait, déformée par la crainte.

— Je sais de quoi je parle, siffla-t-il. Ce n'est pas la première fois que je vois surgir ce serpent de mer. C'est un truc qu'on se dépêche d'oublier entre scientifiques. Un domaine interdit. Ne vous y frottez pas. D'autres ont essayé avant vous, on ne les a jamais revus. J'ai été moi-même un hérétique en mon temps, je l'ai payé chèrement, aujourd'hui je suis trop vieux pour retourner en camp de rééducation.

Mathias continuait à fixer l'écran éteint. La frayeur du savant lui faisait encore plus peur que la silhouette entrevue.

— Ça ne peut pas exister, dit-il pour rompre le silence qui s'installait.

— Ben sûr que si, souffla Mikofsky. Ça remonte à la création de l'Univers. C'était là avant nous. Il ne faut pas en parler, il faut faire comme si ça n'existait pas.

C'était avant le Big-bang... Ça... ça ne nous regarde pas !

Il y avait tant de désespoir et d'impuissance dans cette naïve formulation que Faning faillit éclater de rire.

Le savant se mit à arpenter l'allée, entre les machines, aussi vite que le lui permettait son arthrite.

— Il faut enterrer ça, décréta-t-il, prétendre qu'il s'agit d'une simple coloration due à une bactérie inoffensive. Ce n'est pas une explication totalement idiote. Vous comprenez ce qui se passera si nous rendons publics les résultats que nous venons d'obtenir ?

Ils restèrent face à face un moment. Fanning se débattait, en proie à des sentiments contraires. Une envie perverse le poussait à bondir sur le téléphone pour appeler CNN. Ce qu'il venait d'apprendre était trop fabuleux pour qu'il l'enfouisse à jamais au fond de sa mémoire. Il fallait qu'il en parle à quelqu'un.

Mikofsky le saisit aux épaules.

— Je sais à quoi vous pensez, fit-il avec lassitude. Je suis passé par là moi aussi. Il ne faut pas. Vous savez ce que nous allons faire ? Truquer les résultats, nous débarrasser des échantillons, effacer de la machine les données compromettantes. Il nous faudra une heure pour taper un rapport inoffensif qui mettra le phénomène sur le compte de l'oxyde de fer, par exemple. Puis nous prendrons chacun un quart de comprimé de RubOut, ce sera suffisant pour gommer de notre mémoire ce que nous venons d'entrevoir. Ainsi vous n'aurez pas la tentation de débiller ce que vous savez à un journaliste... et moi je pourrai dormir tranquille, sans faire de cauchemars. Qu'en pensez-vous ? Fanning eut un geste vague.

— Si vous croyez que c'est ce qu'il y a de plus sage, fit-il avec une grimace.

— Il n'y a pas d'autre solution, martela le scientifique. Je sais de quoi je parle. Croyez-moi, quand ce vieux serpent de mer pointe le museau hors de l'eau, mieux vaut tourner la tête et faire comme si on ne le voyait pas. C'est un domaine où la curiosité peut se payer très cher, et ni vous ni moi ne sommes des chevaliers à la blanche armure. Tout juste des fonctionnaires mal payés.

Il se tut, à bout de souffle. La tension nerveuse lui donnait l'air plus âgé, et ses mains tremblaient comme celles d'un vieillard.

— Bouclons ce rapport, soupira-t-il. Disons que cette femme a subi un début de mutation tératogène suite à des rapports sexuels avec un rapatrié, ça n'étonnera personne, et surtout pas les journalistes. Disons également que son hémoglobine trop fortement chargée en fer a déclenché une oxydation spectaculaire des eaux du littoral. Qui se donnera la peine de vérifier ? Voulez-vous écrire quelque chose qui va dans ce sens pendant que j'efface les vraies conclusions de la mémoire de l'ordinateur ?

Mathias s'assit devant la console. Il avait envie de protester, mais la frayeur de Mikofsky bridait ses pulsions de révolte. Peut-être valait-il mieux obéir sans chercher à comprendre ? N'avait-il pas déjà assez d'ennuis comme ça ?

Il tapa le rapport pendant que le professeur faisait disparaître les échantillons sanguins. Quand tout fut en ordre, Mikofsky tira de la poche intérieure de sa veste un tube de RubOut et alla remplir deux gobelets au distributeur d'eau potable.

— Vous voyez, murmura-t-il, au cours des dernières années, tous les scientifiques ont appris à se prémunir contre le démon de la curiosité en conservant un tube de cette excellente médecine à portée de la main. Il est des choses qu'il vaut mieux se dépêcher d'oublier. Nous allons avaler ces cachets, faire une petite sieste, et dans une heure, nous nous réveillerons l'âme en paix, préservés des tourments intérieurs et de l'angoisse.

Il fit rouler un cachet dans sa paume et le fractionna de manière que le fragment engendre une heure d'amnésie.

— À votre santé, lança-t-il en avalant la part qui lui revenait.

Mathias l'imita. Qu'est-ce qu'il en avait à foutre, après tout, des secrets de l'Univers ?

Norma Kipple saigna jusqu'à la nuit, puis l'hémorragie eut raison de ses forces, et son cœur flancha. Dès qu'il cessa de battre, elle s'abattit dans les flots au milieu d'une gerbe d'éclaboussures. La police la repêcha et tenta vainement de la ranimer. Sur la plage, la foule avait allumé des milliers de

cierges dont le vent de la mer faisait vaciller la flamme. Il y eut un début d'émeute quand l'ambulance du coroner voulut emmener la « sainte ». Les véhicules blindés du SWAT durent l'escorter jusqu'à l'hôtel de police.

Comme Mathias avait fini son service, il ne put assister à l'autopsie pratiquée par l'équipe de nuit. Cette intervention ne permit pas au praticien de mettre à jour les organes greffés par Koban car ceux-ci s'étaient désagrégés dès que Norma Kipple avait rendu le dernier soupir. L'affaire fut classée sans autres répercussions. Si les vagues diluèrent le sang du rivage, le sable, lui, resta rouge sur des centaines de mètres, teint de manière indélébile. Il fallut le ratisser pour affaiblir cette coloration étrange qui tenait les baigneurs à l'écart. Dans plusieurs églises, on vit fleurir des statuettes de bois colorées représentant Sainte Norma Kipple la main gauche ouverte sur une étoile de sang, mais cette dévotion ne vécut pas plus d'une semaine.

Seul Billy Shonacker demeurerait maussade.

— Merde, grognait-il lorsqu'il s'arrêtait dans les bars pour boire une bière. De l'oxyde de fer ? Oxyde de fer, mon cul, ouais ! J'ai assez reniflé de cadavres pour reconnaître l'odeur du sang à dix lieues à la ronde. C'était une hémorragie, une foutue saloperie d'hémorragie. Comme si on avait saigné King Kong sur la plage de Malibu.

Quand il disait cela, Mathias sentait une ombre traverser son esprit, et il avait l'impression vague d'avoir quelque chose « sur le bout de la langue », mais ce malaise ne durait pas.

— Mikofsky a signé le rapport d'analyse, bâillait-il alors. Tu te crois plus fort que lui ? Tu ne serais même pas capable de faire la différence entre une bouteille de pisse et une canette de bière mexicaine !

— Pauvre con ! concluait Shonacker.

Et ils en restaient là.

CHAPITRE IV

Sarah reprit son travail à la morgue dès la fin des événements. Les bouleversements des dernières semaines avaient rendu secondaires les accusations dont elle avait été l'objet, et Billy Shonacker ne paraissait plus se rappeler les menaces qu'il avait proférées à son endroit. Il faut avouer à sa décharge que le LAPD croulait sous les dossiers de plaintes et les demandes d'indemnisation, suite aux dévastations occasionnées par l'averse de verre pilé qui avait fait trente mille blessés et six cents morts.

Sarah se remit donc à l'ouvrage sans poser de question.

Un soir qu'elle passait un balai imprégné de désinfectant sur le carrelage de la salle de morpho-clonage, elle surprit Mikofsky assis devant le terminal. Dans la lumière verte de l'écran, il paraissait plus vieux, plus vulnérable. Sa blouse blanche était tachée de café, et ses joues mal rasées se couvraient d'un pelage gris qui lui donnait l'allure d'un sans-abri. Sarah savait qu'il vivait là presque à demeure dans le but de parfaire l'installation, et qu'il ne se donnait parfois même pas la peine de regagner son hôtel, dormant au milieu des ordinateurs, sur un lit de camp. En dépit de sa haute stature et de son impressionnant crâne chauve, on devinait en lui un homme sans attache, solitaire, en proie à d'indéfinissables démons.

Elle voulut faire un pas en arrière en murmurant un mot d'excuse, mais le scientifique lui fit signe d'approcher. Il la fixait de manière étrange, une expression apeurée sur le visage. Au cours des trois derniers jours, elle l'avait croisé à plusieurs reprises, et chaque fois, il avait fiché sur elle cet étrange regard. Une sorte d'appel hésitant et angoissé.

Elle ne put s'empêcher d'obéir. Laissant tomber son balai, elle s'approcha. Il se tassa sur son siège, regrettant déjà son audace, et, quand elle fut devant lui, c'est avec beaucoup de prudence qu'il leva sa main droite marbrée par les taches de

cholestérol pour lui effleurer les lèvres. Mais le geste n'avait rien d'érotique, et l'index tremblait.

— Votre bouche, murmura Mikofsky. Elle est rouge... Je connais cette couleur. C'est celle du sable de Mars... Quelqu'un vous a fait absorber la poussière triste, n'est-ce pas ?

Il avait parlé dans un souffle, soudant les mots entre eux pour les faire passer plus vite. Sarah hocha la tête sans réfléchir. La poussière triste. La phrase dansa dans son esprit.

— C'est lui, n'est-ce pas ? ajouta le professeur d'une voix à peine audible. Celui qui nous a plongés dans la nuit avant de changer la mer en sang ? Vous pouvez me le dire, je ne suis pas flic. Je sais des choses que la police ne soupçonne même pas. Ils cherchent un psychopathe, mais c'est bien plus compliqué. Quelque chose de formidable se prépare. Vous le sentez, vous aussi. Vous avez approché cet homme... ce « Marqueur ».

— Oui, fit Sarah. Comment le savez-vous ?

— La marque rouge sur vos lèvres. Elle brille dans la nuit. Seule la poussière de Mars possède cette propriété. Il vous a touchée, il vous a marquée à sa manière. N'avez-vous pas fait des rêves étranges ces derniers temps ? Des visions, des hallucinations ?

— Si, avoua la jeune femme. Des rêves très puissants, des souvenirs que le RubOut ne parvient pas à effacer.

— C'est normal, fit Mikofsky en baissant la tête. Désormais tout ce qui entretiendra un quelconque rapport avec la planète rouge se gravera en vous de manière indélébile. Vous allez devenir une sorte d'enregistreur humain. Et aucune tête d'effacement ne pourra altérer ce que vous savez.

Il se redressa péniblement.

— Venez, dit-il, il faut que je vous parle. Mais pas ici. Je savais que tôt ou tard je rencontrerais quelqu'un comme vous. Quelque chose est en train de se mettre en place. Quelque chose qui nous dépasse tous.

Il se débarrassa de sa blouse pour enfiler une veste de cuir écaillée, une sorte de vieux bomber à col de mouton crasseux. Il boitait mais essayait de se passer de canne, par coquetterie.

Ils quittèrent l'hôtel de police comme des voleurs pour se faufiler dans un petit bar principalement fréquenté par les

ouvriers chinois de la blanchisserie Tong's Laundry. Des canards laqués accrochés en grappe tenaient lieu de décoration.

Ici, personne ne comprendra ce que nous dirons, dit Mikofsky en commandant de la bière de soja. C'est important. Je ne plaisante pas. Ce que nous allons évoquer serait assimilé par le FBI à un complot contre la sûreté de l'État. Tenez-vous à continuer sur cette voie ?

— Oui, s'entendit murmurer Sarah. Je veux savoir. J'en ai assez d'être dans le brouillard, j'ai l'impression de devenir folle.

— Vous devriez farder votre bouche, observa le professeur. D'autres que moi pourraient deviner ce qui s'est passé.

Sarah cacha ses lèvres derrière la paume de sa main. Il faisait sombre dans le bar. Des paravents grasseyant isolaient les tables. Les murs badigeonnés au rouge impérial semblaient aspergés de sang, comme ceux d'un abattoir. Elle songea qu'elle devenait morbide et fit un effort pour se ressaisir.

— Je veux vous raconter quelque chose, balbutia le scientifique. C'est en moi depuis longtemps, il faut que ça sorte. Je sais que vous me croirez... Je ne vous apprendrai peut-être rien que vous ne sachiez déjà, mais je sens que vous êtes la seule personne capable d'entendre ce que j'ai à dire. Vous portez la marque.

Il se tut, hésitant, ses gros doigts malaxant la bouteille à long col. La lumière des lampions allumait des reflets d'ivoire sur son crâne chauve.

— Ce qui s'est passé ces derniers jours n'a rien à voir avec la pollution, comme les médias essayent de le faire croire, attaqua-t-il, vous le savez ?

— Oui, dit Sarah. Quelqu'un met en scène l'Apocalypse de Saint Jean.

— Quelqu'un que vous avez rencontré ?

Elle hésita. Portait-il un micro ? Était-elle en train de tomber dans un piège tendu par Billy Shonacker ?

— Oui, dit-elle avant d'avoir eu conscience d'ouvrir la bouche. Je l'appelle le « chirurgien de la nuit ».

— Je savais qu'il viendrait un jour ou l'autre, balbutia Mikofsky. Quelqu'un l'a activé. Ce n'est qu'un pion, il est là pour frapper les trois coups. Le plus terrible est encore à venir. J'ai

toujours su que ça se passerait ainsi. Il y a trente-cinq ans que j'attends.

— Que vous attendez quoi ?

— Le réveil des géants... Le retour des anges du Chaos.

Ils se regardèrent dans la pénombre, les yeux dans les yeux. Sarah se demandait si elle ne ferait pas mieux de s'enfuir avant d'apprendre des choses effrayantes.

— Il faut que je vous explique, dit le vieil homme. Vous ne pouvez pas continuer à vous déplacer à l'aveuglette. Quelqu'un doit vous enseigner les règles de la partie sinon vous serez broyée comme j'ai moi-même failli l'être.

Sarah attendit sans rien dire. La bière n'avait plus aucun goût.

— Cette affaire, commença Mikofsky, on l'a souvent comparée au Monstre du Loch Ness, à cette différence près que le monstre, lui, n'a jamais causé la mort de personne. Pour y comprendre quelque chose, il faut remonter assez loin en arrière, à l'époque où la NASA lançait dans l'espace des choses aussi vétustes que l'Orbiting Solar Observatry, l'OSO S16, ou encore l'Orbiting Astronomical Observatory. Toutes ces machines, en traversant les étoiles, ont commencé à engranger des photos, des millions de clichés sur les corps célestes dérivant dans le cosmos. Tout cela allait nourrir les banques de données, formant un immense catalogue de cailloux numérotés. On croyait alors qu'il s'agissait de simples blocs minéraux. Des rochers flottants. Puis les sondes sont devenues de plus en plus performantes, elles ont permis d'obtenir un rendu en 3D des corps célestes, d'en modeler les aspérités avec une précision incroyable. Désormais on était en mesure d'en façonner des reproductions aux centimètres près. Pendant un siècle, on a mis en fiches tout ce qui se promenait dans notre galaxie, puis on a laissé les ordinateurs travailler là-dessus, un peu au hasard, pour voir ce qu'ils pourraient en tirer. Ils avaient pour ordre de flairer la piste et de voir où elle les conduirait, sans idée préconçue. L'arrière-pensée était de mettre la main sur des morceaux d'architecture stellaire, des ruines satellisées ou, qui sait : une soucoupe volante ? Le signal d'alarme a retenti pour la première fois en 2003, à l'observatoire du Mont Palomar. Une

équipe de chercheurs a découvert que l'ordinateur chargé de trier les archives, s'était amusé à emboîter un certain nombre de météorites et d'aérolithes comme les pièces d'un puzzle. Il avait bâti, en réalité virtuelle, ce qu'un gosse de deux ans peut faire avec un jeu de cubes de construction sur la moquette de sa nursery. À partir de ces morceaux épars – ces miettes de planètes – il avait reconstitué un objet compact, parfaitement reconnaissable, et qui fit dresser les cheveux sur la tête de ceux qui l'avaient programmé.

— Un artefact ? interrogea Sarah. Une sculpture ? Un vaisseau spatial ?

— Non, grogna Mikofsky. Vous n'y êtes pas du tout. Un artefact, tout le monde ce serait frotté les mains et il y aurait eu de la promotion dans l'air. Non, là, c'était quelque chose d'impossible, de... gênant. Un tibia. Un tibia long de 400 000 kilomètres. L'ordinateur avait procédé à une simulation parfaite. Il avait emboîté tous les cailloux présentant des cassures complémentaires – mâles et femelles, si vous préférez. Et le résultat c'était ça : un os. Un os géant, avec ses deux têtes parfaitement identifiables. Un os auprès duquel n'importe quel dinosaure faisait figure d'animalcule microscopique.

— Ce ne pouvait pas être un simple hasard ? fit la jeune femme. Un effet de ressemblance. Sur certaines planètes on a cru découvrir des palais extraterrestres qui n'étaient en fait que des falaises creusées par le vent.

— Non, affirma sourdement Mikofsky. On y a aussitôt pensé, bien sûr. Avec même un certain espoir, je dois l'avouer. Mais cette hypothèse ne résistait pas à l'analyse. Les emboîtements étaient trop parfaits. Le calcul des probabilités rendait une telle théorie pratiquement impossible. S'il n'y avait eu que deux aérolithes en présence, on aurait pu admettre un simple jeu du hasard, mais là, on se trouvait en présence de milliers de pièces s'imbriquant à la perfection. Une coïncidence ne peut pas se reproduire autant de fois. L'ordinateur avait accompli un boulot magnifique, procédant à des millions de recoupements à travers les banques de données 3D, complétant son puzzle au fil des années. Le directeur de l'équipe – il s'appelait Vernon Shieldrake – a décidé de garder la découverte secrète. C'était

trop énorme. Il redoutait un canular qui lui aurait fait perdre toute crédibilité. En fait, pendant près d'un an, il a choisi d'oublier purement et simplement la simulation effectuée par l'ordinateur. C'est sa femme, Irina, qui a rouvert le dossier, parce que le programme d'assemblage continuait à façonner des morceaux de squelette humanoïde : des phalanges, des côtes. Tout cela dans une matière osseuse fossilisée, pétrifiée par les millions d'années, et qui avait désormais l'apparence de la pierre. Shieldrake a vérifié toutes les sources. Il redoutait qu'un étudiant n'ait piraté l'installation de l'observatoire pour y injecter un programme fantaisiste. À la fin, il lui a fallu se rendre à l'évidence : ni hackers ni crackers, les données étaient réelles, l'ordinateur n'était pas devenu fou. Il lui fallait bel et bien affronter son destin et résoudre cette énigme au risque de se ridiculiser aux yeux de la communauté scientifique.

— Comment savez-vous tout cela ?

— J'étais étudiant, je travaillais à l'observatoire pour assurer la permanence de nuit. L'une des assistantes de Shieldrake, Rondha McGovern, était ma maîtresse. Elle me racontait tout. Elle crevait de trouille et d'excitation. C'était prodigieux, vous comprenez ? Ça remettait en question toutes les théories sur l'origine de l'Univers. Elle ne trouvait plus le sommeil. L'équipe était en train de perdre la boule, ça les rongait de l'intérieur comme une fièvre. Ils ne pensaient plus qu'à ça. Les types qui ont mis au point la bombe atomique ne devaient pas être plus stressés.

— Un tibia ?

— Oui. Ça signifiait que le cosmos n'était peut-être qu'un gigantesque ossuaire éparpillé. Des catacombes cosmiques où tous les morts avaient fini par se mêler. Les cadavres d'une race de géants. Et l'on pensait bien sûr aux statues de l'île de Pâques. Y avait-il eu, jadis, bien avant le Big-bang, une race colossale auprès de laquelle nous n'étions que des microbes ? Soulever un tel lièvre nécessitait une certaine dose de courage. L'équipe a procédé à d'autres simulations, mais le grand moment, c'est quand Shieldrake a mis la main sur le répertoire complet des aérolithes satellisés autour de Saturne. Les fameux « anneaux ». Il y avait là des millions de fragments mêlés, tournant autour de

la planète depuis l'aube des temps, et il y a vu la possibilité d'obtenir la preuve qu'il cherchait.

— Comment cela ?

— L'attraction. L'attraction de la planète avait empêché la dispersion des fragments à travers du cosmos. Cela signifiait que si la potiche s'était cassée, tous les morceaux étaient restés au même endroit, préservés du coup de balai.

— La potiche ?

— Oui, c'est de cette manière qu'il avait choisi d'appeler sa théorie, à cause d'une histoire de vase Ming que sa femme avait fait tomber de la cheminée. Il a programmé l'ordinateur pour effectuer un tri et une identification 3D des corps satellisés. Pour cela, il disposait des banques de données de la sonde Cronos 4 qui avait fait pendant sept ans le relevé laser des anneaux. Jusqu'à présent personne n'avait eu l'idée d'essayer d'assembler les cailloux tournant autour de la planète. Ça aurait été une hypothèse de travail trop délirante. Je me rappelle que Rondha ne tenait plus en place. Elle mourait de peur, à tel point qu'elle en devenait superstitieuse. Elle disait qu'ils étaient en train d'autopsier le cadavre de Dieu, et que cela leur porterait malheur. Cette nuit-là – la nuit précédant la simulation – nous avons fait l'amour et beaucoup bu. À un moment, je me suis réveillé. Il devait être quatre heures du matin. Elle était agenouillée, toute nue, au pied du grand télescope. Elle priait en pleurant. J'ai eu peur moi aussi. J'avoue que je me suis demandé s'ils ne s'attaquaient pas à quelque chose d'interdit. Une sorte de connaissance maudite, taboue... Je l'ai suppliée de laisser tomber, mais elle ne pouvait plus. C'était trop tard. Il fallait qu'elle sache. C'était en elle comme une drogue. Je ne pouvais pas lui en vouloir, qui n'a jamais eu envie de toucher du doigt le mystère de la Création ? Rondha allait savoir... dans quelques heures. J'étais même un peu jaloux d'elle. Elle avait le pressentiment que les choses se passeraient mal, et peu de temps avant l'aube, elle a rédigé un testament par lequel elle me léguait tous ses biens. Elle avait l'âge d'être ma mère, mais je l'aimais énormément. Pendant un moment j'ai imaginé des choses absurdes : lui faire avaler un somnifère à son insu, la

transporter dans ma voiture et l'emmener dans un autre État... Je n'ai pas osé. J'ai eu tort.

— L'expérience s'est mal passée ?

— Je n'y ai pas assisté. Je n'étais qu'un étudiant. Ce que j'en ai appris, je le tiens de Rondha. Des phrases incohérentes qu'elle bredouillait lorsque je l'ai trouvée le lendemain soir, recroquevillée devant la porte de mon studio. Elle était dans un état de terreur frisant la démence, les pupilles dilatées comme après une ingestion de mescaline. Elle tremblait de la tête aux pieds et ses vêtements ruisselaient de sueur. Elle avait pissé dans son jean. Je lui ai fait prendre deux valiums. J'ai essayé d'appeler les autres membres de l'équipe, mais je n'ai pas tardé à comprendre qu'ils étaient tous dans le même état. Choqués. Ce que leur avait montré l'ordinateur leur avait fait perdre la tête.

— La simulation ?

— Oui... Je pense que vous savez de quoi il s'agit, n'est-ce pas ?

Sarah hocha la tête.

— Le crâne reconstitué... dit-elle dans un souffle. Je l'ai aperçu dans une... vision.

Mikofsky fit la grimace et détourna les yeux.

— Oui, soupira-t-il. La simulation leur a montré l'emboîtement de tous les cailloux constituant les anneaux de Saturne. Un puzzle gigantesque se complétant au fond du cosmos. Et, au fur et à mesure que les « pièces » se mettaient en place, la construction révélait sa véritable nature. À la fin, personne ne pouvait plus nier la réalité de ce qui était en train de se produire sous leurs yeux. Un crâne... une tête de mort humanoïde au centre de laquelle Saturne flottait comme un cerveau fossilisé. Cette vision leur a brillé l'âme... Je ne trouve pas d'autre formulation. C'était une image de pure terreur, quelque chose de trop grand, de trop mystérieux qui les dépassait et les anéantissait tous. Rondha avait l'impression d'avoir regardé Dieu au fond des yeux. Elle ne cessait de répéter cette phrase.

Il s'interrompit pour se passer la main sur le visage. Sa moustache grise tremblait au-dessus de sa lèvre inférieure.

— À l'époque, dit-il, le RubOut n'existait pas encore, on ne pouvait pas choisir d'oublier. Et d'ailleurs, il n'est pas dit que la drogue aurait pu effacer une telle image.

— Que s'est-il passé ? s'enquit doucement Sarah.

Mikofsky parut rassembler ses forces. Les coudes sur la table, il se rapprocha de la jeune femme. Maintenant leurs visages se touchaient presque.

— Ils ne pouvaient pas vivre avec ça, dit-il d'une voix atone. Aucun des membres de l'équipe. Il fallait qu'ils s'arrachent cette vision du crâne sous peine de devenir fous. Rondha ne dormait plus, les somnifères n'avaient aucun effet sur elle. Elle marchait toute la nuit, se cognait la tête contre les murs. Dès qu'elle s'assoupissait une minute, elle se réveillait en hurlant. Elle avait exigé que j'obstrue ses fenêtres avec des briques, pour que « la chose dans le ciel » ne puisse pas la regarder. Elle disait que le crâne géant était là, embusqué derrière les nuages, à la fixer de ses orbites creuses. Elle délirait. Avec un couteau, elle avait essayé de s'ouvrir la tête pour se curer le cerveau. Elle me disait : « Gratte, nettoie bien, ça doit former un noyau noir. Enlève-le ! Vite ! » Un jour, pendant que je tentais de sommeiller, ils sont venus la chercher.

— Qui ça « ils » ?

— Shieldrake, Irina et les autres, toute l'équipe. Ils avaient pris une décision, celle d'en finir collectivement. Ils se sont rendus à l'observatoire et ils ont détruit toutes les données dans la mémoire de l'ordinateur. Ils ont même falsifié une partie des programmes des banques de stockage, de manière que, dans le futur, aucune simulation ne puisse plus parvenir aux mêmes conclusions qu'eux. Ensuite, Shieldrake est descendu dans les jardins de l'observatoire, s'est enfoncé une cartouche de dynamite dans la bouche et l'a allumée. On n'a retrouvé que ses mocassins Gucci.

— Et les autres ?

— Irina s'est injecté dans le cerveau une substance qui l'a transformée en légume en moins de deux heures. Quand on l'a appréhendée, trois jours plus tard, elle se promenait nue sur Rodeo Drive et ne savait même plus parler.

— Et Rondha ?

— Oh, Rondha... Comme elle travaillait parallèlement à des recherches sur la nécro-vidéo, alors balbutiante, elle a choisi de s'implanter les souvenirs tirés d'une cervelle momifiée extraite d'un vase canope égyptien. Elle a tellement « monté le volume », si je puis dire, que l'écriture des souvenirs d'emprunts a effacé les siens, lui grillant à demi les neurones. Au bout d'une heure de ce traitement, elle se prenait pour une danseuse nubienne à la cour de Cléopâtre. Les autres l'ont imitée, puisant dans la mémo-vidéothèque de l'institut des sciences égyptiennes. Ça a donné une belle brochette de schizophrènes qu'on a dû interner.

— Mon Dieu, soupira Sarah. Sont-ils toujours enfermés ?

— Non, lâcha Mikofsky avec un sourire cynique. Trois semaines après leur hospitalisation, ils se sont tous pendus dans leurs cellules. Étrange, non ? Surtout dans un établissement aussi bien surveillé.

— Qu'essayez-vous d'insinuer ? interrogea la jeune femme. Qu'on les a... supprimés ?

— À votre avis haleta le professeur. Nous touchons là à un domaine dangereux. C'est ça que vous devez savoir. Le gouvernement entretient depuis des dizaines d'années un service spécial, occulte, chargé de faire disparaître tous ceux qui ont eu le malheur de s'approcher un peu trop près de ce cher vieux serpent de mer. Ne me croyez pas paranoïaque. Ce serait stupide. C'est un complot qui nous dépasse tous, une vérité qui pourrait remettre en cause les fondements de la morale, de la religion, de la philosophie. En haut lieu, personne ne tient à ce que les secrets du cosmos fassent l'objet d'un débat à la une des journaux télévisés. Cela pourrait déclencher une crise de société sans précédent, l'émergence d'une secte plus puissante que tout ce qu'on a pu connaître à ce jour. Et il y a fort à parier que les prêtres de ce nouveau culte prendraient vite les rênes du pouvoir.

Il parlait de plus en plus bas, et Sarah devait, au fil des minutes, rapprocher son visage du sien pour comprendre le sens de ses paroles. Elle songea qu'ils devaient tous deux offrir l'image trompeuse d'un couple mal assorti absorbé dans une

tendre conversation. Dieu ! Si ceux qui les observaient avaient pu se douter !

Les muscles de son dos formaient des nœuds douloureux au-dessus de ses omoplates. Elle aurait aimé pouvoir se réfugier dans la certitude que Mikofsky était fou, évacuer par cette simple pirouette la dangereuse connaissance qu'il était en train de lui transmettre.

Un dingue... Un vieux dingue. Tous les savants avaient des zones d'ombre, des lubies, des marottes imbéciles fleurant le gâtisme précoce. Pour Grégori Mikofsky, c'était les géants flottant dans l'espace. Pourquoi pas après tout ? Hugues Polardi-Fragens, Prix Nobel 2015 de biologie appliquée, avait fini sa vie dans un asile, rédigeant une monographie sur une peuplade de gnomes imaginaires censée vivre dans le placard de sa chambre. Il mettait la main au tome XII de son étude quand un transport au cerveau l'avait foudroyé sur ses manuscrits à l'âge avancé de quatre-vingt-trois ans. Elle se dit qu'il serait reposant de s'accrocher à cette idée. Grégori Mikofsky, un vieux monsieur charmant montrant des signes de sénilité ou de fatigue mentale. Le crépuscule d'un grand esprit.

Mais les yeux du professeur la brûlaient. Elle savait qu'il disait la vérité.

— Ce n'est pas tout, reprit-il. La liquidation de l'équipe du Mont Palomar n'a pas gommé le problème fondamental. Peu à peu, d'autres scientifiques ont flairé la même piste, déniché des indices analogues à ceux exhumés par Shieldrake. On a redécouvert le mystère, par d'autres biais, soit, mais les points d'interrogation ont continué à fleurir. À travers le monde, de petits groupes de chercheurs ont mené une enquête feutrée et secrète, sans jamais publier leurs conclusions. Personne ne voulait endosser la responsabilité d'un tel bouleversement. Une sorte de peur vague paralysait les universitaires qui se racontaient en chuchotant la fin mystérieuse de l'équipe Shieldrake. Certains ont choisi de se réfugier sous une carapace d'incrédulité et de se boucher définitivement les oreilles, mais, çà et là, on a continué à collecter des preuves terrifiantes. Savez-vous ce qu'un bathyscaphe de l'Underwater Research Team a découvert au fond de la faille de San Andréas en juillet 2024 ?

Sarah secoua négativement la tête. La faille de San Andréas, perdue sous les eaux du littoral, longeait la Californie. On prétendait que les séismes déferlant sur la Coastline partaient de cette immense crevasse sous-marine. C'était un territoire mal connu, un abîme plongeant dans l'intimité de l'écorce terrestre et où la lumière du jour ne parvenait même pas à s'infiltrer. Des races de poissons aveugles s'y développaient, des poissons blancs, caparaçonnés pour résister à la pression, et qui explosaient lorsqu'on tentait de les ramener à la surface.

— Tout au fond, chuchota le professeur, là où personne n'avait encore mis le pied, on a trouvé un objet immense et pointu, fiché dans la vase. Cette fois, c'était bel et bien un artefact, mais un artefact grand comme une montagne. Du silex, à peine érodé par l'immersion, et qui avait la forme d'un triangle équilatéral. On a d'abord cru qu'il s'agissait d'une sculpture géante, un totem de l'ancienne Atlantide jeté au fond des abîmes par un cataclysme. La forme aérodynamique évoquait, pour certains, un vaisseau spatial pétrifié, peut-être recouvert de concrétions marines, et ils ont vainement essayé d'y pénétrer. Un vaisseau, une vieille ferraille de l'espace, ça aurait arrangé tout le monde, ç'aurait été presque banal, rassurant. Mais les sondes ont révélé que l'objet était plein. Ce n'était ni un vaisseau, ni une sculpture. En réalité, c'était encore plus fantastique... Je l'ai tout de suite compris quand j'ai examiné les représentations ébauchées par les ordinateurs. C'était la pointe d'une arme rudimentaire. Une flèche, ou l'extrémité d'un poignard en silex. Une arme qui avait servi à perpétrer un crime. Vous voyez où je veux en venir ? La lame s'était cassée sous la puissance du coup, et la pointe était restée fichée dans la plaie mortelle qu'elle avait ouverte. La faille de San Andréas, c'est une blessure fossilisée. La plaie d'un cerveau pétrifié par le temps. Nous habitons la dépouille d'un être assassiné en des temps obscurs. Toutes les grandes fosses marines qui sillonnent le globe sont probablement des cicatrices de blessures ayant entraîné sa mort. Quelqu'un s'est acharné sur notre pauvre Terre, lui criblant la tête de coups de couteau. À la fin, la lame s'est brisée, et ce débris est resté coincé au fond de la plaie. C'est la seule explication. Elle est effrayante, mais il faut

se garder de la réfuter sous des prétextes imbéciles. L'espèce humaine a proliféré sur un cadavre assassiné, abandonné sans sépulture dans un recoin du cosmos. Nous sommes les descendants des anciennes races nécrophages qui ont nettoyé cette carcasse au fil des millénaires, avant qu'elle ne finisse par s'éparpiller.

Sarah luttait contre la voix de la raison qui lui criait de se lever sans attendre et de s'enfuir en se bouchant les oreilles. En d'autres temps Grégori Mikofsky aurait fini dans les flammes d'un bûcher, habillé d'une robe de soufre. Ou bouclé dans une camisole, au fond d'un asile d'État.

— Ne me regardez pas comme si j'étais fou à lier, grogna le professeur. Tout ce que je vous dis est vrai. Je n'invente rien. D'autres découvertes similaires ont permis de consolider l'hypothèse émise par Shieldrake. Je n'ai pas le temps de vous les exposer en détail, ce serait trop long, mais ces recherches ont pris peu à peu l'allure d'une gigantesque autopsie menée par des savants dissidents, hérétiques. Tout ce qu'on peut avancer avec certitude aujourd'hui, c'est que nous vivons bel et bien à la surface d'un cerveau fossilisé. Selon certains, les minerais précieux qu'on s'acharne à extraire du « sous-sol » depuis la nuit des temps seraient en réalité des idées pétrifiées.

— Des idées ? hoqueta la jeune femme.

— Oui, martela Mikofsky. Des idées... ou des pensées figées au moment de la mort. Il y aurait une échelle de valeur presque symbolique. L'or, les diamants correspondant à des pensées élevées, des sentiments religieux ou artistiques... le charbon à des pensées « basses », des peurs, des angoisses.

— C'est grotesque ! ne put s'empêcher d'observer Sarah. Tellement naïf !

— Qui êtes-vous donc pour en décider de manière si péremptoire ? gronda le professeur. Savez-vous seulement que lorsqu'on liquéfie l'or pur on provoque l'émission d'ondes radio qui semblent véhiculer un langage articulé ? Même chose pour les pierres précieuses. Leur destruction engendre une sorte de restitution, un peu comme si l'on régénérât un fossile tiré de l'ambre. Jusqu'à présent on n'a pas encore réussi à décrypter les messages émis. Le corpus n'est pas assez étendu, il faudrait

pour cela pouvoir désintégrer des kilos de diamants, des tonnes de lingots d'or, et aucun gouvernement ne voudrait financer une telle recherche. Mais je suis sûr du résultat. Ce que nous prenons pour un métal précieux, est en réalité une étincelle d'intelligence figée en plein crépitemment, à mi-course entre deux neurones. Nous en faisons des bijoux alors qu'il faudrait écouter ce qu'elle a à nous dire.

Il s'interrompit pour reprendre son souffle. Le brouhaha des ouvriers asiatiques rendait la conversation de plus en plus difficile.

« Au moins personne ne peut nous entendre ! » songea Sarah avec un réel soulagement.

— De toute manière, reprit le professeur, il nous est désormais impossible de progresser dans nos recherches. D'autres sont passés avant nous, ils ont raflé les pièces les plus intéressantes. Nous devons nous contenter aujourd'hui des miettes qu'ils ont laissées derrière eux.

— De qui parlez-vous ? s'enquit Sarah dont le vertige s'accroissait.

— Des Martiens, bien sûr ! s'impatiente Mikofsky. Ils étaient très en avance sur nous, techniquement et philosophiquement parlant. Ils ne craignaient pas de se salir les mains en malaxant la vérité. Ils sont très vite parvenus aux mêmes conclusions que Shieldrake et, au lieu de se voiler la face, ils ont aussitôt déclenché une opération d'envergure à travers tout le cosmos : l'autopsie générale des planètes de notre système solaire. Pourquoi croyez-vous qu'on a tant parlé des fameuses « soucoupes volantes » ? Ils venaient nous rendre visite... oh ! pas pour nous étudier, ça non ! Ils se fichaient pas mal de l'espèce humaine, et ce n'est pas moi qui leur donnerais tort ! Non, ils venaient effectuer des prélèvements. Ils venaient récupérer en secret tout ce qui pouvait être analysé. Ils ont autopsié la Terre à notre insu, pendant des dizaines d'années, et beaucoup de gens les ont entr'aperçus, mais ils n'ont jamais volé d'enfants, de femmes ou de chiens – comme le racontent ces abrutis d'auteurs de science-fiction – leur but, leur mission, c'était de récupérer toute la matière organique non fossilisée qui se trouvait encore dans notre sous-sol. Ils savaient que ces

zones n'étaient pas mortes et qu'elles continuaient à émettre des ondes très puissantes. Leur technologie leur permettait de capter ces signaux qui filtraient du cœur des planètes. Ils les enregistraient, comme on peut le faire des ondes cérébrales d'un rêveur. Tous ces tracés prouvaient une chose : le cerveau de la Terre n'était pas mort à 100 %, quelque part, en certaines zones profondément enfouies, les neurones continuaient leur travail. Les Martiens ont localisé ces « poches de pensée », ces « gisements d'intelligence ». Ils ont essayé de s'en emparer pour les décrypter, établir un contact et connaître enfin le secret de l'Univers. Ils ont établi un véritable pont aérien entre Mars et la Terre ; notre planète était en effet la seule à présenter des gisements « vivants » aussi importants, et capables d'émettre des signaux très clairs. Partout ailleurs, sur les autres mondes, ils n'avaient découvert que des zones cérébrales pétrifiées, ne propageant plus que des messages affaiblis, à peine audibles.

— Vous voulez dire qu'ils ont prélevé cette... matière ? interrogea Sarah.

— Oui, souffla le professeur. Ils nous ont dépouillés, c'est vrai, mais qu'en aurions-nous fait ? Hein ? À cette époque nous apprenions tout juste à entrechoquer des silex pour faire du feu. Ils ont continué à venir, au fil des siècles, afin de poursuivre leurs fouilles un peu partout, dans les Andes, dans les profondeurs du Lac Victoria, au Pôle sud, dans le Triangle des Bermudes. Peu à peu, ils ont extrait du « sous-sol », toute la matière vivante qui s'y trouvait encore. Ils ont emmené ces prélèvements sur Mars pour tenter de les régénérer et de ralentir le processus de fossilisation. Puis ils ont passé des siècles à essayer de comprendre les pensées véhiculées dans cette matière. Vous comprenez l'ampleur de la tâche et l'exaltation qui a dû s'emparer d'eux ? Se mettre à l'écoute des rêves d'un géant assassiné des centaines de millions d'années plus tôt ? Essayer d'obtenir son témoignage... faire parler son cadavre !

Il s'emportait, haussant le ton. Sarah lui saisit le poignet pour le rappeler à la prudence. Mikofsky lui jeta un coup d'œil égaré. Il semblait avoir la fièvre.

— De la pensée, bégaya-t-il, de la pensée pure, bourdonnante mais incompréhensible. C'était là, présent, mystérieux. Ça finissait par les rendre fous. Ils voulaient tellement savoir !

— Comment êtes-vous au courant de toutes ces choses ? fit abruptement la jeune femme. Vous les avez rencontrés ?

— Non, pas moi, haleta le professeur. Mais ils ont eu des contacts avec la communauté scientifique. Des contacts secrets. Au cours de la dernière décade du XX^e siècle, on a même vu s'instaurer une ébauche de collaboration. Tout cela se passait dans le secret le plus absolu, dans le dos des gouvernements. L'enjeu était formidable : faire parler le cerveau d'une planète assassinée, obtenir un témoignage fondamental sur la véritable nature de l'Univers, se débarrasser enfin des fausses vérités laborieusement échafaudées par la pseudoscience officielle ! Bon sang ! Bientôt il ne serait plus question de Big-bang ou « d'univers en expansion », une voix allait s'élever, une voix d'outre-tombe qui dirait tout. C'est alors que tout a basculé. Quelqu'un a vendu la mèche, la C.I.A. a ouvert un dossier, posé des micros, fait parler les plus fragiles. Ses agents n'ont pas mis longtemps à reconstituer toute l'affaire.

— Pourquoi cette « fuite » ?

— Chez nous, sur Terre, quelques-uns commençaient à avoir peur. Nous ne possédions pas la technologie suffisante pour prendre les Martiens de vitesse. De plus, ils détenaient à présent la presque totalité des gisements de pensée. Il était évident qu'ils triompheraient du problème bien avant nous. Cette perspective a mis le ver dans le fruit. On a émis l'idée que le message du géant pourrait bien donner aux gens de Mars les clefs d'une connaissance écrasante, totalitaire. On ne savait pas laquelle exactement, mais les esprits s'enflammaient, et on envisageait déjà des choses folles : le secret de la vie, le moyen de ranimer les morts, l'éternité à la portée de tous... Le contrôle total de la matière par l'esprit. Alors on a mouchardé, pour ne pas courir le risque de se retrouver coiffé au poteau. En quelque sorte, dominé.

— Et le gouvernement a pris cette menace au sérieux ?

— Oui, très au sérieux. Il ne voulait courir aucun risque. En haut lieu, on n'a pas tergiversé. Dès le rapport de la C.I.A. posé

sur le bureau de la Maison Blanche, toutes les bases spatiales de Californie et de Floride étaient en état d'alerte rouge. Cela s'est passé dans le plus grand secret, sans déclaration de guerre préalable. On a bombardé Mars, on a pilonné sa surface pour en faire un astre mort. Toute la planète y est passée avant d'avoir eu le temps de réaliser ce qui lui arrivait.

— Ils ne possédaient pas de système de défense ?

— Non, c'étaient des gens trop évolués. Ça s'est retourné contre eux. La civilisation martienne en était arrivée à ce point d'évolution où l'on ne règle plus les conflits avec des armes. Leur état d'esprit ne leur permettait même pas d'envisager une réaction aussi primaire. Imaginez des philosophes pacifistes, méditant dans une clairière, pour se réchauffer, ils allument un feu, se font du thé. Et soudain surgit une troupe d'hommes des cavernes armés de massues, qui les massacre jusqu'au dernier parce que la flamme du réchaud les a effrayés. C'est à peu près ce qui s'est passé.

— Et sur Terre, il y a eu des représailles ?

— Bien sûr, beaucoup de scientifiques « mineurs » ont succombé à des « accidents ». Jamais on n'a vu autant de laboratoires exploser à la suite d'une erreur de manipulation, de voitures sortir de la route, de sèche-cheveux tomber dans des baignoires. Seuls les grands pontes de la recherche sont passés au travers, on avait trop investi sur eux, pas question de les supprimer. J'étais dans ce cas-là. On m'a fait tâter du camp de rééducation, des affectations pourries. Pas mal de mes collègues ont renoncé à la poursuite de la vérité, et les choses ont paru rentrer dans l'ordre. En fait, au bout de cinq ans, une rumeur a commencé à circuler, à propos de Mars.

— Est-ce qu'on n'avait pas colonisé la planète, entretemps ?

— Si. C'est là-haut qu'on a expédié bon gré mal gré tous les chômeurs terriens. Vous n'étiez pas née à l'époque. C'est « l'invasion » de Mars qui nous a permis d'échapper à la guerre civile. Tous ces territoires à défricher, tous ces cailloux à casser... On a propulsé là-haut des millions d'ouvriers. La moitié d'entre eux sont morts, les autres sont devenus des Pieds Rouges. Officiellement, les Martiens s'étaient entre-exterminés depuis longtemps, victimes de leurs pulsions criminelles. Le

tapis de bombes n'avait laissé que de la poussière, presque pas de ruines, et aucun cadavre. Les colons ont pris possession de la planète comme si personne ne l'avait plus habitée depuis l'âge des cavernes. Tout a été fait pour accréditer cette idée : historique bidon, pseudo-études anthropologiques. On a installé, dans l'esprit des gens l'image d'une race suicidaire et sadique, élevant le sadomasochisme au rang de religion. On a même exhibé de fausses peintures confortant ces thèses. Tout semblait oublié, quand le déclic s'est produit. C'est en fait un reportage sur les conditions de vie des travailleurs du désert qui a relancé la machine. On y présentait, brièvement, la grande muraille écarlate dite « de la tristesse des Martiens », vous en avez entendu parler, bien sûr ?

— Oui, elle figure dans tous les guides touristiques. On raconte que les indigènes venaient y déposer leurs idées noires en s'y frottant la tête. J'ai toujours pensé que c'était une légende à l'usage des gogos.

Mikofsky se passa la main sur le visage. La transpiration faisait luire son front ridé.

— Une idée folle s'est répandue dans la petite société des anciens comploteurs, murmura-t-il. Et elle a donné naissance à une théorie. Bientôt, il nous est apparu comme évident que les bombes avaient tout détruit des laboratoires martiens... tout, sauf la substance qu'analysaient précisément ces foutus laboratoires ! Cette muraille rouge dont on perçoit le murmure incompréhensible dès qu'on s'y frotte la tête, c'est le gisement de pensée sur lequel travaillaient les savants martiens !

Il a résisté au souffle du cataclysme parce qu'un simple bombardement ne peut la détruire, lui qui vient du fond des âges. Il est resté là, compact, rassemblé en une sorte de paroi rocheuse, et toute l'architecture des laboratoires qui l'entourait s'est envolée.

Sarah frissonna.

— Vous croyez ? fit-elle stupidement.

— Oui, haleta le professeur. C'est la seule explication. La muraille rouge c'est l'agglomérat de tous les gisements de pensée récupérés par les expéditions martiennes sur les différents mondes de la galaxie. Tout est là, fondu dans la même

masse, un bourdonnement de pensées résiduelles provenant de diverses individualités ; certaines moribondes, en voie d'effacement, d'autres encore vivaces, émettant des signaux puissants. C'est là-dessus que travaillaient nos homologues martiens quand on les a détruits. Mais avec eux se sont envolés nos espoirs de décrypter le message mystérieux. Notre technologie est encore beaucoup trop balbutiante pour que nous prétendions prendre le relais. Il faudra attendre plusieurs siècles encore.

— Est-ce qu'un « complotteur » a pu approcher la muraille ?

— Oui, moi, lors d'un séminaire sur les hydroponiques. Le comité d'accueil avait organisé un circuit touristique, et nous avons eu droit à une promenade le long du mur de la tristesse. On nous a permis de le toucher durant une fraction de seconde, à titre d'expérience, et j'ai parfaitement senti la vibration psychique qui en émanait. C'était comme une sonde furetant dans mon esprit à la recherche de la bonne connexion. J'ai eu l'impression que cette « volonté » cherchait à établir le dialogue. Un peu comme si vous tentiez de téléphoner à quelqu'un dont vous ignorez le numéro, et que vous frappiez les touches du combiné au hasard. Il y avait un « désir » de contact. C'était effrayant. Là-haut, les ouvriers qui travaillaient à proximité de la muraille tombaient comme des mouches. Dépression nerveuse et méningite.

— Est-ce qu'on a « commercialisé » la muraille d'une façon ou d'une autre ?

— À une époque, oui. On essayait de la fragmenter pour fabriquer des sondes de nécro-vidéo, mais cette industrie est en complète régression. De toute manière, les prélèvements n'ont pas entamé la muraille du millième de son volume total. Aujourd'hui, c'est un endroit qu'on évite, une zone décrétée insalubre.

Sarah se sentait écrasée par tant de révélations.

— Où voulez-vous en venir ? s'enquit-elle. Pourquoi me racontez-vous tout ça ? Je ne suis qu'une femme de ménage après tout !

La main moite du scientifique s'abattit sur son poignet.

— Allons ! dit-il sévèrement. Ne déconnez pas ! Vous savez parfaitement ce qui est en train de se passer. Les aberrations auxquelles nous avons assisté ces quinze derniers jours viennent étayer ma théorie. Et cette marque rouge sur votre bouche... Quelqu'un a trouvé le moyen de ramener sur Terre un morceau du gisement de pensée. Quelqu'un qui est manipulé par la volonté inscrite dans ce fragment de mémoire fossile. Je pense qu'il s'agit d'un colon, ou plutôt d'un enfant de colon. Un mutant qui peut supporter le contact avec la « voix » des pierres sans sombrer dans le désespoir suicidaire. Et cette voix lui ordonne de faire des choses qui le dépassent. Il agit comme une sorte d'idiot/savant. Je ne sais pas ce qu'il prépare, et c'est là que se situe tout le danger. Vous comprenez ?

— Non ! se rebella Sarah. Je ne pige rien à tout ce délire. Laissez-moi !

Mais Mikofsky ne lâcha pas prise. La main de la jeune femme paraissait minuscule dans son énorme battoir.

— Ne déconnez pas, répéta-t-il. J'ai ma propre théorie sur la muraille rouge, et elle n'est pas réjouissante. Je vous rappelle que nous ignorons tout des conditions dans lesquelles les géants se sont massacrés. Guerre ? Querelle de jalousie ? Crise de folie ? Mais ils se sont bel et bien entre-tués, pensez au morceau de poignard gigantesque fiché au fond de la faille de San Andréas !

— D'accord ! capitula Sarah, et alors ?

— Alors, est-ce que les Martiens n'ont pas commis une erreur en agglomérant tous les gisements de pensée récupérés aux quatre coins de la galaxie, hein ? Ils espéraient, en procédant ainsi, faire naître un dialogue télépathique entre les voix mourantes. Une sorte de ping-pong mental qu'ils auraient patiemment écouté dans l'espoir de le décrypter un jour. Mais s'ils avaient fait une énorme erreur, hein ?

— Quelle erreur ?

— Obliger à cohabiter des gens qui se détestent au point de se détruire mutuellement... Des personnalités opposées, ennemies, en proie à une haine démentielle. La muraille rouge n'est peut-être remplie que de cris de rage, d'insultes et de menaces de mort. Vous voyez où je veux en venir ? Le gisement

de pensée n'est peut-être qu'un grand melting pot de folie furieuse et de volonté de destruction. Ces « gens »... nous ne savons rien d'eux, mais ce n'étaient sûrement pas des dieux dégoulinants de sagesse et de bonté. C'était une horde primitive, un clan mené par des pulsions élémentaires, une sorte de tribu guerrière... de brigade du chaos. Ils se sont battus pour le leadership, une fois de trop, et ils se sont exterminés. Que se passera-t-il si nous nous laissons contaminer par leurs dernières pensées, hein ?

Il était devenu très pâle et ses rides s'étaient creusées. Sa main lâcha le poignet de Sarah et retomba sur la table, paume ouverte.

— J'imagine sans peine ce qui a dû se passer, soupira-t-il. Après des millénaires de coups de sonde avortés, l'intelligence qui stagne dans les blocs a enfin réussi à établir le contact avec un autre esprit, et cet esprit – parce qu'il est anormal – ne s'est pas aussitôt racorni, carbonisé, comme tous les autres avant lui. Les géants ont pu enfin se mettre à dialoguer, c'est vrai, mais leur interlocuteur est un psychopathe.

— Est-ce que vous avez seulement pensé que ces « géants » étaient peut-être eux-mêmes des psychopathes ? trancha Sarah.

— Oui, avoua Mikofsky. Et c'est pour ça que j'ai peur. La question que je ne cesse de me poser, c'est : est-ce qu'ils ne cherchent pas à se réincarner pour reprendre leur querelle au point où ils l'ont laissée ?

— Mais à quoi rime cette mise en scène de la bible ? interrogea la jeune femme.

— L'homme qui leur sert de valet essaye de traduire les messages reçus au moyen d'images approximatives qui lui sont personnelles, tirées de sa propre culture, lâcha le professeur. Il a une formation religieuse très poussée. Qui peut connaître à ce point l'Apocalypse sinon un fils de prédicateur ? C'est un sujet qu'on n'étudie pas au catéchisme. Les pulsions que lui envoie le gisement de pensée éveillent en lui des images grandioses qui le dépassent, et qu'il assimile à une parole divine. Mais il ne s'agit que d'un vocable intermédiaire, il ne faut pas le prendre au pied de la lettre. Si nous avons affaire à un individu ayant grandi dans le culte de la religion germanique, il nous parlerait de

Thor, d'Odin et du Wallhala. L'important, ce qu'il faut retenir, c'est le sens des images : mort, destruction, ténèbres et flots de sang. Je crois quant à moi que les esprits qui s'agitent au sein de la muraille rouge n'ont qu'un désir : retrouver un corps pour reprendre le combat.

— Qui d'autre avez-vous mis au courant ? demanda la jeune femme. Je ne suis pas en odeur de sainteté à l'hôtel de police. L'inspecteur Shonacker ne me porte pas dans son cœur.

— Personne, assura le professeur. L'autre jour, le petit Faning a bien failli mettre le doigt sur la vérité lors des analyses de sang. Je l'ai aussitôt convaincu d'avaler un quart de RubOut en lui affirmant qu'il en allait de sa survie, ce qui n'est pas tout à fait un mensonge.

— Il a avalé le cachet ?

— Oui, j'ai moi-même fais semblant d'en prendre un et de m'assoupir. Il a dormi pendant la procédure d'effacement, et je me suis assuré que ses réflexes rétinien étaient bien ceux d'un sujet ayant absorbé du RubOut. Il a tout oublié, rien à craindre de ce côté. Il n'y a que vous, moi... et le « chirurgien de la nuit » qui partageons le secret. Sarah secoua la tête comme pour échapper à l'emprise du scientifique.

— C'est trop fou, gémit-elle. Il y a sûrement du vrai dans ce que vous dites, mais vous allez trop loin.

Mikofsky serra les poings, et une expression de rage enfantine déforma son visage.

— Vous êtes idiot ! cracha-t-il. Quand vous vous en apercevrez enfin, il sera trop tard.

Sarah se leva et quitta le bar en titubant. Quand elle émergea enfin à l'air libre, elle eut l'impression de sortir d'une caverne. Pendant tout le temps qu'elle mit à rentrer chez elle, elle se demanda si elle prendrait un comprimé de RubOut sitôt franchi le seuil de l'appartement.

« Ça ne te regarde pas, lui répétait la voix au fond de sa tête. Tu n'es qu'une femme de ménage... Est-ce qu'on te paye pour remettre de l'ordre dans la galaxie ? Non, alors ! »

CHAPITRE V

Koban reprit ses travaux de marquage dès que les habitants de LA se hasardèrent de nouveau dans les rues. Il n'ignorait pas qu'il prenait de gros risques en agissant ainsi, mais il ne pouvait s'en empêcher. Il lui arrivait d'errer des heures entières dans les rues à la recherche d'un individu digne d'être sauvé sans rencontrer un seul visage illuminé par la grâce. Les adultes lui semblaient tous médiocres et sans aucune des qualités qu'on peut attendre d'un survivant de l'Armagedon. Les adolescents arboraient des faces molles et revêches qui donnaient envie de leur coincer la tête entre les mâchoires d'un étau et de serrer à fond. Koban sentait son caractère s'aigrir. À part les chiens et les enfants, aucune forme de vie n'éveillait sa sympathie, et il ne pouvait tout de même pas marquer les chiens !

Il avait pourtant perfectionné son fer dont la résistance était à présent alimentée par une ceinture d'accus qu'il portait autour des reins, sous sa veste de treillis. Il gardait l'engin dans sa manche jusqu'au dernier moment, puis, d'une secousse, en faisait tomber la poignée au creux de sa paume. C'était simple et efficace.

Il marchait beaucoup, sillonnant la ville dans tous les sens. Quelque chose lui disait que ses jours étaient désormais comptés. Il ne s'en inquiétait pas. Chaque fois qu'il partait en expédition, P'pa le confessait et lui donnait l'absolution. De toute manière il agissait en service commandé, au nom du Christ Rédempteur, et s'il mourait, ce serait sans tache aucune. En attendant, il usait ses semelles sur les trottoirs de L.A.

En désespoir de cause, parce qu'il ne pouvait se permettre de perdre du temps, il décida de se rabattre sur les très jeunes enfants qui ne portaient pas encore sur eux la trace du péché. Il prit donc l'habitude de rôder autour des jardins publics, des bacs à sable ou des maternelles pour sélectionner les futurs élus du Seigneur. Quand il avait fait son choix, il poussait

l'interrupteur de la batterie, et enjambait la barrière qui le séparait du terrain de jeu ou forçait la porte d'un coup d'épaule. Le temps qu'il s'approche de sa victime, le fer était rouge, il n'avait plus qu'à l'appliquer sur le front du gamin assis au centre du bac à sable.

Les gosses avaient cela de pratique qu'ils ne pensaient jamais à s'enfuir et que son irruption les figeait sur place, les bras ballants. Oui, ils le regardaient venir, bouche bée, les yeux écarquillés. Par ailleurs, ils étaient trop jeunes pour donner de lui une description cohérente, et leurs parents s'opposaient féroce­ment à ce qu'on les soumette au moindre coup de sonde vidéo. Koban ne risquait donc rien. Par mesure de prudence toutefois, et parce qu'il se méfiait des institutrices qui – par esprit de sacrifice – pourraient bien se porter volontaires pour un charcutage mémoriel si elles venaient à l'apercevoir, il rabattait sur son visage une cagoule de laine kaki qui lui donnait l'allure d'un catcheur mexicain.

Les mômes le prenaient toujours pour un héros de bande dessinée, ou un acteur télé, ils le montraient du doigt en murmurant des noms que Koban ne connaissait pas. Marquer les enfants l'avait sorti du découragement qui s'emparait de lui, et c'est avec une certaine joie qu'il appliquait le fer brûlant sur les jeunes fronts levés vers lui.

— Ne pleurez pas, leur disait-il, maintenant vous êtes sauvés, le Seigneur vous prend sous sa protection.

Mais ils étaient trop petits pour comprendre, et ils éclataient en hurlements épouvantables, provoquant l'arrivée des institutrices qui, elles aussi, se mettaient à pousser des braillements de terreur.

La semaine passée, l'une d'elles, une matrone qui devait bien peser cent quarante kilos, s'était jetée sur lui pour tenter de l'immobiliser. Il avait eu la sensation d'être heurté par un autobus et l'avait frappé du plat de la paume, lui dessoudant tous les os de la face. Elle était tombée sur le dos avec un soupir de cachalot.

À ce jour, il avait marqué douze enfants sans rencontrer de véritables difficultés. Ces « agressions » avaient eu un impact disproportionné sur la population. Dans tous les journaux on ne

parlait plus que du « Marqueur fou », de « L'Homme au fer rouge », du « cow-boy de l'Enfer »... C'était absurde, à les écouter, on aurait pu croire que Koban était un criminel, alors qu'en réalité il avait sauvé chacun de ces enfants d'une mort abominable. Il éprouvait un peu d'agacement devant tant d'injustice, mais P'pa lui avait assuré que tout cela était de peu d'importance, seule comptait la tâche à accomplir. Tout était prévu, il fallait se contenter d'obéir, et si l'on tombait avant la fin de la mission, quelqu'un d'autre viendrait prendre le relais. En attendant, il n'y avait rien d'autre à faire qu'à continuer le marquage, et c'était déjà un sacré travail.

Chaque fois qu'il appliquait sur le front d'un gosse le sceau des élus, Koban traçait une petite croix dans un carnet quadrillé. P'pa lui avait dit que s'il dessinait une croix par case il n'aurait pas rempli son devoir avant d'avoir atteint la dernière page du calepin. Cela lui donnait parfois le vertige.

Au fil des jours, pénétrer dans les écoles devenait de plus en plus difficile, car la plupart des jardins d'enfants avaient fait appel aux services de vigiles armés jusqu'aux dents. Koban répugnait cependant à prendre des adultes pour cibles. Ils étaient trop laids, usés, et leur visage respirait le vice. Comment auraient-ils pu former le bataillon des élus ?

Si seulement Dieu avait admis les chiens, tout aurait été plus facile.

CHAPITRE VI

L'effervescence régnait à l'hôtel de police. Fanning avait été rappelé à la morgue pendant son jour de congé pour procéder au sondage d'une institutrice tuée par le fou au fer rouge. La malheureuse était si grosse qu'on avait dû la ficeler sur le chariot avec des sangles de cuir.

— Le type lui a défoncé tous les os de la face d'un simple coup de poing, expliqua Shonacker. Elle a eu le cerveau transpercé par les esquilles, elle est morte pendant le transport, mais il est à peu près certain qu'elle a vu le dingue de très près. Essaye de récupérer le maximum d'images.

Grégori Mikofsky, lui, avait tenté d'ébaucher un clone à partir des lambeaux de tissu humain prélevés sous les ongles de la morte, mais le résultat avait déçu tout le monde. En effet, c'est le double de la victime qu'on avait vu apparaître sous le dôme de verre. Un double beaucoup plus mince que l'original.

— Les fragments de peau lui appartenaient, annonça le professeur avec un haussement d'épaules. Probable qu'elle s'est grattée jusqu'au sang. Ce n'est pas étonnant parce qu'elle souffrait d'urticaire. Le clone que vous avez devant les yeux représente ce qu'elle aurait pu devenir si elle ne s'était pas empiffrée toute sa vie durant.

Mathias avait eu du mal à détacher son regard de la silhouette rose, étrangement séduisante, qui flottait sous la cloche.

Le professeur paraissait de mauvaise humeur. Sans doute parce que depuis le début des agressions il n'avait pas encore réussi à prélever un seul fragment utilisable sous les ongles des enfants ou des institutrices ayant approché l'agresseur.

— Il n'y a jamais le moindre contact physique, avait observé Shonacker. Il porte des gants, un treillis de grosse toile indéchirable, une cagoule. Il ne touche ses victimes qu'au

moyen de son fer rouge. Merde ! On ne sait rien de lui sinon qu'il est grand.

— Comme toi, ricana Mathias. C'est peut-être toi le Marqueur, après tout ? Et si tu cachais une cagoule au fond de ta poche, hein ?

— Connard ! grogna l'inspecteur, va donc sonder la grosse instit' au lieu de nous casser les couilles !

Mais l'investigation mémorielle ne donna rien d'utilisable. La victime avait bien approché l'agresseur. Ce contact n'apportait cependant rien de neuf. La cagoule verte envahit l'écran du monitor, l'image, brouillée par la peur, ne permettait même pas de déterminer la couleur des yeux du criminel.

— Des gadgets ! vociféra Shonacker avec un geste en direction des appareillages de nécro-vidéo et de morpho-clonage. Des millions de dollars de gadget, et tout ça pour quel résultat ?

Le sort de Koban Ullreider devait se sceller trois jours plus tard. Alors qu'il attaquait une autre maternelle, dans les faubourgs de Marine County, il fut griffé au poignet par Gaby Stainshaw, une institutrice de vingt-quatre ans qu'il assomma d'un coup de coude. En raison de son incapacité génétique à percevoir la douleur, il ne réalisa même pas qu'il était blessé. L'estafilade n'avait rien de spectaculaire. Aurait-il remarqué les quatre scarifications zébrant sa chair entre le gant de cuir et la manche du treillis, qu'il n'y aurait pas prêté une attention excessive, ignorant qu'il était de l'existence du morpho-clonage.

Lorsque la police arriva sur les lieux, les hommes du coroner s'empressèrent de prélever sous les ongles de Gaby Stainshaw les particules de chair qui s'y trouvaient. Ces échantillons furent apportés de toute urgence à Grégori Mikofsky afin qu'il déclenche la procédure de constitution du clone d'identification.

Sarah, qui nettoyait le carrelage de la morgue au moyen d'une solution aseptisante, perçut l'excitation des hommes. Les enquêteurs, les patrouilleurs chuchotaient dans les couloirs, installant une atmosphère de fourmilière en folie. C'était la première fois depuis le début de l'affaire du fou au bistouri qu'on possédait un indice sérieux. Cette fois on allait enfin voir ce que la machine du prof avait dans le ventre !

Mikofsky déposa dans le tiroir d'analyse du bloc de clonage le prélèvement épidermique. Il n'était pas inquiet, il y avait là assez de cellules pour fabriquer une armée de psychopathes, une seule suffisait, la machine détruirait automatiquement celles qui étaient en surnombre et qu'elle n'utiliserait pas.

La salle se remplissait comme pour un concert ou un meeting politique, on accourait de tous les services pour voir naître l'image en trois dimensions du dément qui avait tant défrayé la chronique.

L'unité de morpho-clonage se mit à bourdonner tandis que le dôme de verre s'emplissait d'étincelles électriques annonçant la formation du champ de forces. Sarah avait délaissé son balai pour se glisser dans la pièce. Personne ne fit attention à elle, tous les regards étaient fixés sur la cloche. La jeune femme savait ce qui allait se passer : à partir d'une unique cellule épidermique, l'invention du professeur Mikofsky ferait naître et croître en l'espace de quelques minutes un double du psychopathe dont les manipulations insensées avaient failli causer la destruction de la ville. Ce « double », privé d'organes comme de squelette, portait le surnom de « baudruche », ce n'était qu'un fantôme fragile incapable de parler ou de se mouvoir, un ectoplasme n'ayant que l'apparence de la vie car, s'il était bien fait de chair, il ne contenait rien d'autre que du vent, et se nécroserait au bout de quelques heures telle une fleur privée d'eau. Le clonage d'identification était ce qui se faisait de mieux en matière de portrait-robot à partir du moment où l'agresseur avait commis l'erreur d'abandonner sur place un quelconque débris tissulaire.

Un murmure parcourut la salle. Un fœtus venait de se former au centre du dôme de verre. Il grandissait déjà, parcourant en accéléré toutes les étapes de la vie. La croissance du « fantôme » ne s'arrêterait qu'une fois atteint l'âge des cellules prélevées sous les ongles de l'institutrice, restituant un portrait fidèle de l'ennemi public numéro 1 tel qu'il apparaissait aujourd'hui.

Un enfant se développait maintenant au cœur de la boule de verre, flottant en apesanteur dans le milieu stérile. Il était chauve et grandissait très vite, brûlant les étapes de

l'adolescence. Alors que le cadran de la machine annonçait un âge peu avancé, l'être offrait au regard la morphologie d'un homme fait, aux proportions colossales.

Mikofsky s'était penché sur l'écran de l'ordinateur pour examiner les résultats d'analyse.

— C'est un mutant, annonça-t-il d'une voix altérée. Il vient de Mars. Il a subi de graves mutations génétiques. Il est fort probable qu'il soit mentalement retardé. C'est un gosse de douze ans installé dans un corps d'adulte.

— Un putain de monstre ! Oui ! siffla un patrouilleur, vous avez vu son gabarit ? On dirait un gorille épilé à la cire !

Sarah était devenue très pâle, car elle venait de reconnaître le « chirurgien » de la nuit qui avait « opéré » Laura et dont l'image ne cessait de la hanter. Elle était partagée entre des sentiments contraires : d'une part elle souhaitait que les flics le trouvent au plus vite pour le supprimer, mais en même temps elle ne pouvait s'empêcher de trembler pour lui, et si elle avait possédé le numéro de téléphone du monstre, elle aurait couru l'appeler pour le prévenir que son visage était désormais connu des services de police.

Dès que le clone fut stabilisé, la machine le photographia sous tous les angles. Cette fois on n'avait pas à tenir compte des éventuelles modifications capillaires, de la présence ou de l'absence de pilosité chez le sujet, puisque l'ordinateur avait déterminé que le dément était frappé d'alopecie depuis sa naissance.

— Faites tout de même attention, intervint Mikofsky, il n'est pas exclu qu'il porte perruque et fausse barbe pour brouiller les pistes. Je vais demander à la machine de nous fournir des photos « maquillées ». Si les premiers avis de recherche ne donnent rien, nous diffuserons d'autres clichés représentant sa bobine habillée de différentes coiffures.

Le soir même, le journal télévisé s'ouvrit sur le portrait-robot de celui qu'on surnommait toujours « l'homme au bistouri ». Sa tête fut présentée sous tous les angles, tandis qu'était lancé un appel à témoins. Tout ceux qui avaient croisé un tel individu étaient invités à contacter le LAPD au plus vite.

Le standard de l'hôtel de police fut immédiatement submergé par les dénonciations fantaisistes, comme c'est la coutume. L'une d'elles émanait d'une vieille femme en larmes, la veuve Cummings, qui prétendait avoir loué un bungalow à un individu répondant au nom de Koban Ullreider, dont l'apparence physique correspondait en tous points à celle du portrait-robot. Cette dénonciation, semblable à beaucoup d'autres, fut enregistrée mais non traitée de manière prioritaire, ce qui explique qu'il se passa plusieurs heures entre l'appel de la vieille dame et l'intervention des forces de police.

Ce fut Shonacker qui finit par mettre la main sur la fiche du standard et descendit prévenir Mathias Faning.

— Hé ! petit père, souffla-t-il d'une voix qui sentait la bière. Je crois qu'on tient le bon bout, regarde ça : une veuve qui déclare avoir loué son bungalow à un prédicateur de la colonie martienne. « Un vieux monsieur accompagné de son fils »... des « gens très discrets, polis, serviables ». On va faire un saut en repérage, emporte ton matériel. Essaie d'être discret.

Mathias était en train de glisser son bloc portatif de ponction mémorielle dans une sacoche de cuir quand il perçut une présence derrière lui. Il se retourna. C'était Willoughby, un vieux journaliste de CBS à la figure de cocker neurasthénique. Sous des dehors apathiques, il cachait un flair redoutable et un sens inné de la magouille. Toujours mal rasé, les joues hérissées de barbe grise, il était connu dans tous les commissariats pour acheter à prix fort les confidences des patrouilleurs.

— Alors, grasseya-t-il en jetant un coup d'œil au matériel de Mathias. Ça y est, vous l'avez localisé ?

— Non, fit Faning, on fait la tournée des dénonciateurs, c'est la routine.

— Hé ! Ne vous foutez pas de ma gueule, grogna Willoughby. Shonacker est une épée. Ses intuitions ont toujours payé. S'il vous a dit de vous préparer, c'est qu'il est certain de son coup.

— Laissez tomber, s'impacienta Mathias. De toute manière je ne peux rien vous dire.

Le journaliste émit un rire sourd qui le fit tousser et le contraignit à soulager ses bronches encrassées en crachant dans son mouchoir.

— Ne me prenez pas pour un con, Faning, dit-il après avoir repris sa respiration. Je sais beaucoup de choses sur vous. Je sais que votre femme est camée au RubOut, par exemple... Qu'elle vous pompe tout votre fric pour s'envoyer cette saloperie... Je sais aussi que vous êtes le petit Mozart de l'enregistrement mémoriel...

— Ça suffit, soupira Faning, je n'ai pas le temps d'écouter vos salades.

— Vous auriez tort, lâcha Willoughby en prenant une expression menaçante. La loyauté c'est dépassé, mon vieux. On va vous virer, vous savez ça ? La ponction mémorielle c'est démodé, tout le monde s'en fout désormais. Dans deux mois vous battrez le pavé pour dénicher un job.

Il s'approcha de Faning et baissa la voix.

— Je vous propose une affaire, fit-il. Procurez-moi un double de l'enregistrement vidéo que vous tirerez du crâne de ce cinglé et je fais de vous un homme riche.

— Pour votre journal ? s'enquit Mathias. Sûrement pas, je serais accusé de détournement de pièce à conviction.

— Mais non, chuchota Willoughby, je ne suis pas si bête. Je ne suis qu'un intermédiaire agissant pour le compte d'une maison d'édition vidéo clandestine. Ce qui nous intéresse, c'est de mettre sur le marché clandestin des copies tirées des souvenirs de ce cinglé. Il y a un public pour ça. Un public qui n'hésitera pas à payer très cher. Si vous marchez dans la combine, vous n'aurez plus de souci à vous faire. Vous n'aurez même pas à attendre qu'on vous licencie... le pognon vous débordera des poches.

— C'est trop dangereux, fit Mathias en bouclant sa sacoche.

— Ne jouez pas les prix de vertu, ricana Willoughby. Vous n'avez pas le choix. Quand vous serez au chômage votre femme réclamera le divorce... Elle fera n'importe quoi pour se procurer sa drogue. Même la pute. Je sais bien que vous ne la laisserez pas tomber aussi bas. Pas vrai ?

Il tira de son gilet une carte de visite qu'il glissa dans la poche de Faning.

— Appelez-moi à ce numéro dès que vous aurez le double de la cassette, dit-il. Votre prix sera le nôtre. Pas de problème, le

fric n'est pas un obstacle. Ce que vous sortirez de la cervelle de ce cinglé vaut de l'or !

Il s'éloigna et se fondit dans la foule surexcitée qui encombrait les couloirs, laissant Mathias en proie au malaise.

CHAPITRE VII

Koban n'avait pas la télévision, et n'écoutait pas davantage la radio ; pourtant, sans qu'il sût pourquoi, il eut tout à coup la conviction qu'il était en danger. Pis : que ses heures étaient comptées. Cette évidence le foudroya alors qu'il préparait la soupe de son père dans la cuisine rudimentaire du bungalow. Il fut si surpris qu'il s'ébouillanta la main avec l'eau de la casserole, sans en éprouver la moindre douleur. Il s'assit pour regarder les cloques lever sur ses doigts, puis arracha machinalement la peau cuite d'un geste sec, démasquant la chair du muscle à vif. Il n'avait pas mal, il n'avait pas peur. Un sentiment d'urgence l'habitait, mais qui n'avait rien à voir avec l'affolement. Il ne chercherait ni à fuir ni à se défendre. Sa mort avait probablement été programmée il y avait bien longtemps par ceux qui le dirigeaient, et il aurait été stupide de chercher à s'y soustraire. Cela faisait partie du plan, et rien ne devait entraver le déroulement du projet.

Il déchira le sachet de soupe déshydratée et en versa le contenu dans le bol. Il était tout de même un peu inquiet pour son père. Le vieil homme déclinait. Au cours des dernières semaines il avait dû cesser de lire, car l'irradiation émanant de ses mains effaçait l'encre d'imprimerie des livres et blanchissait les pages en quelques secondes. Même les gants d'amiante qu'il avait utilisés un moment restaient désormais sans effet face à cette amplification du phénomène.

Koban traversa la pièce pour jeter un coup d'œil dans le jardin. Par-dessus la haie, il eut le temps d'entrevoir le visage blême de la veuve Cummings le guettant dans l'entrebâillement de ses rideaux. Dès qu'elle s'aperçut de sa présence, elle bondit en arrière, une main sur la bouche comme si elle cherchait à étouffer un cri de frayeur.

Il comprit qu'elle savait tout. De quelle manière elle avait accédé à cette connaissance lui importait peu, une seule chose

comptait : elle avait sans aucun doute prévenu la police qui serait là dans quelques minutes.

Koban hocha la tête, regarda le bol de soupe, puis chaque objet de la petite cuisine en se demandant s'il éprouvait de la peur ou du regret à l'idée de mourir. Il fut incapable de répondre. Il tendit l'oreille. Tout était silencieux aux alentours, comme si l'on avait déjà évacué les maisons voisines en prévision d'un assaut.

Il monta au premier étage et poussa la porte de la chambre du père.

— Ça y est, dit-il doucement. Ils vont venir me chercher.

Le vieux eut un sourire calme.

— Tu n'as pas peur, j'espère ? dit-il. Tu savais que cela finirait de cette manière, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ta mort n'est qu'une étape nécessaire. Je pense que tu reviendras sous une autre forme... dans très peu de temps. Tout a été prévu. Il ne faut pas être triste.

— Je ne suis pas triste. Je suis seulement inquiet à l'idée qu'ils puissent vous faire du mal. Ils sont si stupides.

Le vieillard leva une main tremblante pour signifier que cela n'avait pas d'importance.

— Je vais vous installer dans la baignoire, dit Koban. Vous vous tiendrez bien allongé au fond, comme ça, dès qu'ils commenceront à tirer, les balles ne risqueront pas de vous atteindre.

— Comme tu veux, mon fils, fit le vieil homme. Mais c'est te donner bien du souci pour ma pauvre carcasse.

Koban fit comme il venait de dire. Le père ne pesait rien entre ses bras, il ne le sentait pas plus qu'il n'avait perçu la morsure de l'eau bouillante tout à l'heure. Il l'arracha au lit et l'emmena dans la salle de bains vétuste pour le coucher dans la grande baignoire d'émail que personne n'avait utilisée depuis des années. Elle était très épaisse, montée sur des pattes griffues. Koban pensa que les projectiles du SWAT s'écraseraient sur ses flancs. Le père n'aurait qu'à rester allongé jusqu'à la fin de la fusillade.

— Je ne me défendrai pas, dit le colosse en se redressant, mais ils me tueront quand même, parce qu'ils ont peur de moi.

— Je sais, fit le père. Ça n'a pas d'importance. Je suis heureux que tu aies pu mener ta mission à bien. D'autres prodiges t'attendent, cette mort n'est qu'une étape. Tu réaliseras de grandes choses, mon fils.

Koban crut percevoir un claquement de portière.

— Il faut que j'y aille, dit-il. Je préfère qu'ils me voient en bas.

Il sortit et regagna le rez-de-chaussée.

Shonacker et Faning étaient arrivés sur les lieux dans la première voiture, engoncés dans leurs gilets pare-balles. Les hommes de la brigade d'intervention étaient tous très nerveux. C'était la première fois qu'on leur demandait d'arrêter un monstre extraterrestre, et tous gardaient en mémoire les prodiges des dernières semaines. Penser que le dénommé Koban Ullreider était à l'origine de la mini-apocalypse qui avait failli rayer Los Angeles de la carte ne contribuait pas à les rassurer.

La nuit tombait déjà, et tous les tireurs d'élite avaient été équipés de lunettes de vision nocturne. Cette précaution se révéla du reste inutile, car le fou ne cherchait nullement à se dissimuler. Il se tenait debout dans la cuisine du bungalow, les bras pendants, le regard fixe, et la lumière tombant de l'ampoule fixée au plafond faisait scintiller son crâne chauve.

Il aurait été facile de l'abattre, et les gars du SWAT sentaient la détente les démanger. Personne n'avait envie d'entrer en contact avec le monstre, et tous sentaient la sueur leur venir au front à la pensée de ce que pourrait donner un corps à corps avec un individu de cette espèce.

Les services d'immigration avaient sorti le dossier de la famille Ullreider de leur base de données. Les informations qu'on avait pu y pêcher faisaient dresser les cheveux sur la tête. Ce colosse était en réalité un simple adolescent qu'une aberration génétique privait de toute sensation physique... par-dessus tout, il n'était pas exclu qu'il fût détenteur de pouvoirs supranormaux dont la nature restait indéterminée. Bref, c'était un mutant... L'un de ces putains d'immigrés martiens que la

poussière rouge avait contaminés jusqu'à faire d'eux des monstres ! Les flics du LAPD abhorraient cette engeance qui leur foutait une trouille de tous les diables.

Avant de partir, on s'était largement pourvu en balles explosives, mais certains continuaient à penser qu'un ou deux chars d'assaut n'auraient pas été de trop.

Koban ne faisant toujours pas mine de bouger, Shonacker et Faning s'étaient transportés chez la veuve Cummings dans la maison qui jouxtait le bungalow du criminel. Il y avait trouvé une vieille dame en pleurs, blême d'effroi, recroquevillée au fond d'un fauteuil d'osier, une petite bombe lacrymogène à portée de la main. Elle leur avait parlé de son chat que Koban avait gentiment enterré derrière les rosiers, des haies que le même Koban taillait avec un soin tout particulier, de l'immense tendresse que le géant manifestait à l'égard de son père, un ancien prédicateur à demi paralysé. Quand elle y pensait, elle regrettait d'avoir appelé la police, mais la ressemblance avec le portrait-robot était flagrante, n'est-ce pas ?

Shonacker s'impatientait, Faning essayait de tirer de la vieille dame un renseignement qui fût utilisable. Elle se décida enfin à leur révéler que le géant avait annexé l'appentis du jardin pour le transformer en atelier. Elle ne savait pas ce qu'il y faisait, mais il y disparaissait pendant des heures et prenait soin de fermer le local au moyen d'un énorme cadenas.

L'existence de ce cabinet de Barbe-Bleue électrisa les policiers, et Shonacker utilisa son Motorola pour ordonner à ses hommes d'investir le jardin par l'arrière. On dut découper le cadenas au chalumeau. La tension était extrême car tous s'attendaient au pire. Toutefois, ce qu'ils découvrirent les glaça d'effroi. Il y avait là, posés sur un torchon sec, des poissons rouges qui frétilaient des nageoires, sans paraître souffrir de leur séjour à l'air libre... des souris qui nageaient au fond d'un aquarium au milieu d'herbes aquatiques, et des dizaines d'autres animaux « truqués » auxquels on avait greffé des membres surnuméraires.

Ce pandémonium provoqua la colère des policiers et leur désir d'en finir au plus vite. Déjà, ils n'envisageaient plus de

capturer le dément et se promettaient d'ouvrir le feu si Ullreider faisait mine de lever le petit doigt.

Shonacker prévint le district attorney de l'imminence de l'assaut. Il sentait qu'il fallait faire vite avant que quelqu'un en haut lieu ne décide de repasser l'affaire aux autorités militaires.

— Ces tarés seraient bien foutus de l'amnistier pour mieux l'étudier en laboratoire, souffla-t-il à Faning. C'est à nous de faire le ménage, et vite !

Le bungalow était à présent encerclé. On alluma les projecteurs, et Shonacker s'empara d'un mégaphone pour faire l'annonce officielle et demander à Koban Ullreider de sortir les mains sur la tête.

— Hé ! déconnez pas ! marmonna l'un des patrouilleurs, s'il obéissait on n'aurait pas de menottes assez grosses pour son tour de poignet !

Dès les premières minutes, Koban avait deviné la présence des hommes tout autour de la maison. Son oreille s'était affinée au point de saisir le moindre de leur murmure. Il percevait leur angoisse, leur excitation, leur besoin de tuer. Ils avaient beau assurer qu'il ne lui serait fait aucun mal, il savait qu'ils étaient d'ores et déjà décidés à le fusiller. Ils avaient beaucoup trop peur de lui pour se décider à l'approcher.

Cédant à une impulsion, il se dévêtit totalement. Sans doute parce qu'il avait envie de quitter la vie comme il était venu au monde : nu, débarrassé de tout haillon social.

La lumière des projecteurs, bleuâtre, rendait indiscernable celle de la petite ampoule pendant au plafond. Koban regarda attentivement chaque objet, et surtout le bol de soupe que P'pa ne boirait plus maintenant. Il lui fut désagréable de penser que l'un des flics, tout à l'heure, s'installerait à l'écart pour le déguster à petites gorgées, et il préféra aller le vider dans l'évier.

Il bougeait au ralenti, goûtant la durée de chaque geste. Il contemplait son corps comme jamais il n'avait pensé à le faire au cours des années passées. Enfin il décida de sortir. Des insectes dansaient dans le halo des projecteurs, formant une poussière très dense. Une poussière vivante. Koban songea que la poussière de Mars était à l'image de ces minuscules vies en

suspension. Il poussa la porte moustiquaire, puis le battant et posa le pied dans l'herbe.

Il n'était pas ébloui et distinguait nettement les silhouettes des hommes embusqués. Il y en avait partout, cramponnés à des fusils d'assaut surmontés de lunettes. Comme ils avaient peur !

D'une voix mesurée il leur dit que son père se trouvait à l'étage, dans la baignoire, et il leur demanda poliment de ne pas le brutaliser, parce que c'était un très vieil homme incapable de faire du mal à quiconque.

— Ferme-la et approche, les mains sur la tête ! lui cria grossièrement le policier au mégaphone.

Koban sourit. Il savait qu'il aurait pu tuer la plupart d'entre eux avant de tomber sous les balles, son organisme était préparé à ce genre d'épreuve. Avec un peu de chance, il aurait même pu s'enfuir, mais cela ne l'intéressait pas. Il ne devait pas chercher à sauver sa vie coûte que coûte si les puissances d'En-Haut avaient décidé qu'il était temps pour lui d'entamer sa métamorphose.

Il traversa lentement la pelouse dont l'herbe desséchée crissait sous ses pieds nus avec un bruit de papier de bonbon froissé.

Puis il décida que l'heure était venue d'en finir, et leva les deux poings en poussant un rugissement grotesque. Un cri d'ogre de conte de fées qui fit sursauter les policiers embusqués. Koban s'amusa de leur terreur, et il devina que plusieurs d'entre eux avaient pissé dans leur caleçon !

Le premier coup de feu retentit, suivi de beaucoup d'autres. Les flics avaient tiré par réflexe sans même attendre l'ordre de Shonacker. Koban eut l'impression qu'un camion le poussait en arrière mais ne perdit pas l'équilibre. Il baissa la tête pour contempler les trous rouges qui s'ouvraient sur son torse, son ventre. Un... deux, trois, quatre... Du sang en jaillissait, mais il ne ressentait toujours rien. Curieux, il enfonça son index dans l'une des cavités qui venaient de s'ouvrir sous son sein droit. Le trou était profond, trois phalanges y tenaient sans peine. Il éprouva de la difficulté à respirer et se mit à tousser. Le sang lui emplissait la bouche. Il cracha et continua à marcher vers les voitures. Les flics s'étaient dressés, la joue collée à leur arme. Ils

tiraient tous en même temps. Une décharge emporta la main gauche de Koban, éparpillant ses doigts, puis son oreille droite. Les balles le frappaient, venues de toutes parts, arrachant ses muscles les uns après les autres, dénudant les os de son squelette. Il dut plaquer la main qui lui restait sur son abdomen pour empêcher ses entrailles de couler hors de son ventre. Il était tout rouge à présent, de la tête aux pieds, et cette couleur lui plaisait, il regarda ses os qui lui parurent rouges, eux aussi. Il se demanda si cela était dû au sang qui s'échappait de ses veines en grande quantité ou si la poussière de Mars s'était mêlée jadis au calcium de son squelette, en affectant la coloration...

Une décharge de shot-gun l'atteignit en plein visage et lui creva les yeux. Cette fois il perdit l'équilibre et s'abattit sur le ventre.

C'est au moment où il touchait le sol que la chose se produisit...

D'un seul coup la souffrance le submergea telle une vague brûlante, et pour la première fois de sa vie. L'espace d'une seconde, il perçut son corps dans sa matérialité... son existence charnelle. Il sentit le goût salé du sang dans sa gorge, la moiteur brûlante de ses intestins dégringolant sur ses cuisses. Et il en fut heureux.

« Ainsi c'était ça ! pensa-t-il dans un dernier éclair de conscience. Ainsi c'était ça la vie ? »

Il ouvrit la bouche toute grande pour essayer de mordre l'herbe, la terre, mais la confusion s'emparait de son esprit. Il eut envie de crier : « Du pain... apportez-moi du pain, je veux connaître le goût de cette chose qui semble si importante pour vous... » Puis il mourut.

CHAPITRE VIII

La civière du coroner n'étant pas assez grande pour transporter le cadavre, on renonça à le déplacer. Les flics avaient investi le bungalow et découvert le père du dément au premier étage, couché au fond d'une vieille baignoire pleine de poussière. Les hommes étaient dans un tel état de nervosité qu'ils passèrent les menottes au vieux bonhomme. Après la scène de carnage qui venait de se dérouler dans le jardin, ils étaient prêts à admettre les pires sortilèges et n'auraient pas été outre mesure étonnés de voir l'ancêtre entrer en lévitation ou cracher des flammes par les narines.

Le prédicateur était si faible qu'on dut le porter. Ses mains se révélèrent trop maigres pour retenir les menottes. Les infirmiers le déclarèrent dans un état de déshydratation des plus graves et voulurent le coucher sur la civière primitivement réservée à son fils. Le vieillard refusa et exigea qu'on le porte près du cadavre. Comme ses cris aigus risquaient de donner à penser qu'on le maltraitait, on dut céder à son caprice. Il se pencha sur le défunt et dit la prière des morts sans verser une larme, après quoi il se laissa emporter.

Mathias se pencha sur le grand corps effondré dans l'herbe. Sous la lumière des projecteurs le sang prenait une curieuse coloration vert sombre. Couché, Koban Ullreider paraissait immense. Les décharges de shot-gun lui avaient arraché les muscles des bras et des jambes, mettant ses os à nu. On n'avait d'ailleurs aucune peine à distinguer les plombs noirs incrustés dans ses tibias ou ses fémurs. Il s'était effondré lorsque son squelette n'avait plus disposé d'assez de muscles pour continuer à se mouvoir, et Mathias savait d'ores et déjà qu'il lui faudrait des mois avant de parvenir à effacer de son esprit l'image du géant en charpie continuant à marcher vers les voitures de police en dépit des balles à pointe creuse qui faisaient exploser ses organes.

Shonacker avait donné l'ordre d'épargner la tête afin que Faning puisse effectuer ses prélèvements mémoriels dans de bonnes conditions, et si la figure du dément avait été arrachée à la dernière seconde par une volée de plombs c'était sur un faux mouvement.

Les ordres s'entrecroisaient, braillés à tue-tête par des hommes que la fusillade avaient rendus à moitié sourds. Faning posa sa sacoche sur l'herbe brûlée. Le sang de Koban Ullreider coulait sous ses semelles, les imprégnant d'une chaleur qui mettait mal à l'aise.

Mathias dégagea la sonde de son étui, prit son maillet, et ficha la longue aiguille de métal dans l'occiput du cadavre. Un enregistrement effectué dans ces conditions était toujours d'une netteté formidable. Il enfonça les touches de l'enregistreur, résistant au besoin de visionner les images au moyen du monitor. Elles seraient excellentes, il était prêt à le parier. Jamais il n'avait réussi un « sondage » aussi peu de temps après la mort du sujet. Ce qui s'inscrivait en ce moment même sur les bobines de l'appareil pourrait donner naissance à des centaines de copies de qualité exceptionnelle.

Il songea à Willoughby, à la carte de visite au fond de sa poche...

Bon sang ! C'était facile... Dans la tempête administrative qui allait suivre l'annonce de la mort d'Ullreider, il aurait tout le temps d'effectuer une copie rapide de la bande témoin avant de la placer sous scellés. Il lui suffirait pour cela de se ménager dix minutes de tranquillité au fond du laboratoire.

Les Mémoires du plus grand psychopathe de tous les temps... Des heures d'images fascinantes : Mars, les expériences organiques dans l'appentis du bungalow, l'opération des « anges », le marquage des victimes... Combien lui proposerait-on en échange du vidéodisque intégral ?

Allait-on vraiment le licencier d'ici deux mois ou Willoughby s'amusait-il à lui faire peur ?

— T'as fini ? interrogea Shonacker. La presse est en route. Le district attorney et le maire aussi... Tout le monde veut se faire photographier un pied sur la dépouille de la bête.

— C'est fait, murmura Mathias après un rapide coup d'œil aux cadrans de contrôle. Je file au labo mettre ça sur master.

Il eut l'impression que ses paroles sonnaient faux et que Shonacker le regardait d'un œil curieux, et se dépêcha de s'éloigner en frottant ses semelles dans l'herbe pour les débarrasser du sang qui les couvrait.

Il eut le plus grand mal à sortir sa voiture de la cohue. Une foule de curieux envahissait les rues attenantes, paralysant le trafic. Mathias dut donner de la sirène et du gyrophare pour parvenir à rejoindre le freeway.

Quand il débarqua à l'hôtel de police, sa chemise et sa veste lui collaient à la peau. Le gilet antiballes dont il s'était débarrassé sur la banquette arrière empestait la sueur. Il descendit tout de suite au labo. On l'interpellait de toutes parts pour lui réclamer des détails. En bas, il buta sur Sarah penchée sur la cireuse automatique.

— Alors c'est fini ? demanda-t-elle. Ils viennent de l'annoncer à la radio... Vous y étiez ?

— Oui, fit Mathias avec gêne. Excusez-moi, je ne peux pas en parler maintenant. Je dois sortir en urgence un master pour le bureau du district attorney.

— Bien sûr... On en parlera plus tard. Si vous en avez envie.

Mathias grimaça un sourire et s'enferma dans son labo. Tout de suite après il s'en voulut d'avoir fermé la porte, précaution à laquelle il sacrifiait rarement. Ce manquement à la tradition n'allait-il pas éveiller la méfiance de la jeune femme ?

Ses mains tremblaient. Il effectua une copie illicite de la bande mémorielle et chercha un endroit où la dissimuler, car il ne voulait pas courir le risque de la sortir du labo au cas où Shonacker le ferait fouiller, pris d'un doute subit.

Car le grand flic n'était pas idiot, il n'ignorait pas qu'une occasion pareille ne se représentait pas deux fois dans une vie. Les souvenirs de Koban Ullreider, c'était encore mieux que ceux de Jack l'Éventreur ou de Charles Manson.

Mathias finit par se décider à glisser le disque à l'intérieur du faux plafond, en soulevant l'une des dalles. Ça n'avait rien d'une cachette inviolable mais il n'avait plus assez de présence d'esprit

pour trouver mieux. Au moins, là, l'enregistrement serait hors de portée de Sarah lorsqu'elle nettoierait le labo.

Il fallait attendre, voir venir... Ne pas se précipiter. Si Shonacker ne se montrait pas trop fouinard, Mathias pourrait alors envisager de contacter Willoughby. Il suffisait d'être un peu patient. Rien de plus.

Ce soir-là Sarah demeura à l'écart des bruyantes manifestations de joie de l'hôtel de police. Dans tous les services on fêtait la mort de Koban Ullreider et la victoire du LAPD. Après un tel coup, le maire n'oserait plus refuser les crédits qu'on lui réclamait depuis si longtemps ! Vrai ! L'exécution de ce dingue était du pain bénit !

Des demi-pintes de gin et de whisky sortirent des tiroirs pour additionner le Coca des distributeurs. Mathias Faning lui-même n'avait pu continuer à faire bande à part. On était venu le chercher pour le traîner dans les étages. Il avait consenti à suivre Shonacker après avoir placé l'unique master mémoriel dans le coffre-fort du service de nécro-vidéo.

Sarah l'avait regardé partir. Maintenant elle était seule dans les sous-sols. Seule avec le clone d'identification qui continuait à flotter sous le dôme de verre de la machine. La jeune femme s'approcha de la cloche, les sourcils froncés. Quelque chose la gênait... Une chose que les hommes, dans la liesse de l'exécution, n'avaient pas encore remarquée. Elle consulta sa montre, reporta son regard sur la baudruche. Normalement le clone aurait déjà dû commencer à se flétrir. Cela s'était toujours passé ainsi lors des précédentes démonstrations de Mikofsky. Les clones se fanaient vite. Au bout de quelques heures leur chair se ratatinait comme celle d'un ballon qui se dégonfle. Ils rapetissaient, perdaient leurs traits distinctifs pour se changer en une espèce de nuage pâteux qui s'effiloçait à son tour, pour disparaître tout à fait.

Sarah regarda de nouveau sa montre. Le portrait-robot de Koban était toujours intact, d'une étonnante vitalité sous le dôme transparent. Ses contours n'avaient rien perdu de leur fermeté...

La jeune femme ressentit une brûlure insolite à la base du crâne. C'était comme si quelqu'un s'agitait dans son cerveau...

un corps étranger. Ou un petit animal se retournant d'un flanc sur l'autre pour trouver une bonne position de sommeil.

Elle sut d'emblée qu'il s'agissait d'une conséquence de la poussière rouge qu'on lui avait fait ingérer. Quelqu'un essayait de prendre possession de son intelligence pour la pousser à faire quelque chose...

Oui. C'était en elle, ça prenait peu à peu l'aspect d'une évidence.

Elle tendit la main, posa les doigts sur la fermeture du dôme. Elle n'avait aucune idée de ce qui se passerait si elle provoquait l'ouverture prématurée de la cloche de verre. Sans pouvoir le moins du monde intervenir, elle vit ses doigts faire sauter le verrou. La cloche fut rejetée en arrière par les ressorts de sa charnière, tel un cockpit dont on repousse la verrière. Il y eut un chuintement formidable, quelque chose qui donnait à penser qu'un typhon essayait de passer par un trou de serrure... Puis le calme revint, et le clone demeura planté dans son habitacle, grande poupée gonflable aux yeux inexpressifs.

« Tu n'as rien à craindre, murmurait une voix étrangère et impérieuse dans la tête de Sarah. Personne ne s'en apercevra. Demain, en découvrant le dôme vide, Mikofsky croira tout simplement que le clone s'est dissous. Si tu te débrouilles bien, personne ne te soupçonnera. »

La jeune femme avait horreur de ce qu'elle était en train de faire, mais elle était incapable de résister à l'impulsion qui faisait bouger ses bras.

Elle alla chercher l'un des sacs poubelles noirs qu'elle utilisait pour le ménage des bureaux, l'ouvrit et le disposa sur le sol. Après quoi, elle tendit les mains et saisit le pantin à bras-le-corps, comme elle l'aurait fait d'un amant. La chair du clone avait exactement le toucher de la peau humaine... sa chaleur aussi. On ne s'apercevait de la différence que lorsqu'on enfonçait les doigts. Là, on avait soudain l'illusion de pétrir un matelas gonflable, ou un ballon de baudruche. C'était vide... creux. Sous la peau il n'y avait rien : pas de muscles, pas d'organes, pas de squelette.

Sarah sortit le clone de son habitacle et entreprit de le rouler sur lui-même, comme elle l'aurait fait d'un tapis. L'air

emplissant le pantin s'échappait en sifflant par sa bouche dépourvue de dents. Bientôt elle eut entre les mains l'équivalent d'un matelas de plage dégonflé. Un matelas rose... équipé d'un curieux pénis glabre de petit garçon.

Elle se hâta d'enfouir le clone dans le sac poubelle, puis de glisser celui-ci dans son propre fourre-tout de cuir.

« Que fais-tu ? songeait-elle en se regardant agir. C'est complètement idiot... Tu vas voler un portrait-robot qui va se dissoudre d'ici quelques heures... Dans quel but fais-tu cela ? »

Mais elle ne savait que répondre. Elle referma la cloche, la verrouilla. Qui s'inquiéterait de la disparition du clone puisque Koban Ullreider était mort et ne pouvait plus faire de mal à personne ?

La tête sciée par la migraine, elle rangea ses ustensiles de ménage dans un placard, ôta sa blouse et quitta la morgue. Elle n'eut aucune difficulté à quitter l'hôtel de police. Qui se serait intéressé à une technicienne de surface fatiguée rentrant à la maison après une soirée de dur labeur ?

Elle héla un taxi, car elle n'avait aucune envie de se hasarder dans le métro à cette heure. Le sac pesait sur sa hanche. La chaleur animale du clone, légèrement supérieure à la moyenne, traversait le cuir et Sarah perçut cette présence contre sa cuisse tout le temps que mit le taxi pour la reconduire chez elle.

CHAPITRE IX

Le lendemain matin, à l'aube, selon la législation régissant le stockage des défunts suspects de mutation génétique, un exécuter procéda devant plusieurs officiers de police, la presse et l'équipe du coroner à l'incinération de la dépouille mortelle de Koban Ullreider.

On savait peu de chose sur la désagrégation des cadavres de mutants, aussi préférait-on couper court au risque de contagion en les détruisant par le feu aussi radicalement que possible.

Il fallut huit heures d'horloge pour réduire Koban en cendres et la cérémonie se déroula dans une atmosphère de grande tension nerveuse, chacun s'attendant à quelque prodige de dernière minute.

Jugé trop faible, le père du défunt ne put quitter l'infirmerie de la prison où il avait été placé en attendant qu'on statue sur son sort. On ne savait d'ailleurs que reprocher à cet ancêtre sans doute frappé de gâtisme qui n'avait même plus la force de s'alimenter, et dont les médias exigeaient déjà la remise en liberté. Une maison de retraite de Floride avait du reste offert de l'héberger gratuitement, jugeant que c'était là un excellent placement publicitaire.

Les cendres de Koban furent récupérées par un préposé en scaphandre antiradiations et placées dans une urne plombée qu'un hélicoptère de l'armée convoya jusqu'à une décharge de déchets nucléaires dont le nom fut tenu secret.

Ainsi fut enseveli Koban Ullreider, l'enfant de Mars qui, pendant si longtemps, avait préparé l'Apocalypse dans une remise de jardinier.

CHAPITRE X

De retour chez elle, Sarah sortit la baudruche de son sac et l'étala sur son lit à la manière d'une chemise de nuit. Dès qu'elle cessa d'être comprimée, la silhouette rosâtre se remplit d'air et retrouva son volume initial.

La jeune femme se versa un fond de téquila et se mit à faire les cent pas dans l'appartement, l'œil fixé sur ce grand homme nu étendu sur ses draps. C'était un géant, mais un géant fragile, dont le poids n'excédait pas celui d'une poignée de plumes et qu'elle aurait pu soulever d'une seule main.

Elle alluma la lampe de chevet pour l'examiner. La lumière électrique traversait ses flancs, l'illuminant tel un lampion de papier de soie rose. Ce n'était rien d'autre qu'une immense poupée gonflable remplie d'air, quelque chose d'inoffensif, se répéta-t-elle. Un jouet auquel elle n'avait su résister mais qui aurait sans doute cessé d'exister dans quelques heures.

« Je vais dormir, pensa-t-elle, et lorsque je me réveillerai, demain, il sera dissous. Et ce sera mieux ainsi. »

Cette perspective la rassura, mais elle s'aperçut qu'elle éprouvait quelque difficulté à se dévêtir en présence du clone. Quand elle le saisit à bras-le-corps pour le porter dans la salle de bains, la peau du « fantôme » lui parut plus chaude que tout à l'heure, au moment du vol. Elle ne sut quelle conclusion en tirer.

— Reste-là, lui dit-elle. J'ai droit à un peu d'intimité, tout de même.

Elle essayait de plaisanter mais elle était très nerveuse. De retour dans la chambre, elle se débarrassa de ses vêtements et passa le maillot de footballeur qui lui servait de chemise de nuit.

Puis elle se versa un nouveau verre et alla récupérer le clone. C'était drôle de traîner ce colosse par la main sans le moindre effort. Il ne pesait réellement rien, cependant aucune poupée gonflable n'avait jamais atteint une telle perfection dans

l'illusion. Elle posa la main sur la poitrine de « l'homme ». C'était chaud, et si elle l'avait griffé, un peu de sang aurait suinté des lacérations, Mikofsky le lui avait expliqué : l'enveloppe de chair, quoique très mince, était bien réelle, irriguée par une multitude de vaisseaux.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ? dit-elle à mi-voix. Tu as une idée ?

Le clone ne lui répondit pas. Il avait toujours les yeux clos, ce qui rendait la situation moins gênante. Sarah essaya de l'appuyer contre un mur mais le bonhomme, trop léger, piquait invariablement du nez au bout de quelques secondes. Elle dut se résoudre à le réinstaller sur le lit et s'allongea à ses côtés, les yeux au plafond pour éviter de le dévisager.

— C'est bien la première fois que je couche avec un homme nu qui n'essaie pas de me sauter dessus ! ricana-t-elle nerveusement.

Elle réalisa qu'elle ne pouvait se décider à éteindre la lumière.

« Bon sang ! Ne sois pas idiote ! songea-t-elle. Ce n'est qu'un ballon rempli d'air, que veux-tu qu'il te fasse ? S'il essayait de te violer, tu n'aurais qu'à lui enfoncer les ongles dans le dos pour le faire éclater ! »

Elle se tourna sur le côté pour examiner le profil du pantin. Quand la lumière ne soulignait pas sa transparence, l'illusion était complète.

Avec un rire un peu bête, elle tendit l'index pour effleurer le pénis du clone, la sensation de chaleur la fit tressaillir. Réaliste... un peu trop, sans doute.

Elle décida d'aller dormir sur le canapé de la salle à manger et se servit un troisième verre en guise de somnifère. L'ivresse finit par avoir raison de son excitation et elle réussit à s'endormir toutes lumières allumées.

Elle rêva qu'elle se faufilait dans les couloirs de la morgue pour aller voler un enregistrement caché dans le faux plafond de la salle de nécro-vidéo. Elle ne savait pas de quoi il s'agissait, mais il était très important qu'elle réussisse.

C'était un rêve stupide dont elle se réveilla en sueur. Il faisait très chaud dans l'appartement mal aéré, et elle resta un moment

frappé de stupeur, incapable de se rappeler ce qu'elle faisait là, couchée sur le canapé. En proie à une vague migraine.

C'est en apercevant le clone étendu en travers du lit que tout lui revint en mémoire. Elle s'en approcha, maussade, maudissant l'impulsion qui, la veille, l'avait poussée à commettre ce larcin imbécile.

« Il va se décomposer dans la matinée, pensa-t-elle. Pourvu qu'il ne se mette pas à puer ! »

Mais quand elle posa la main sur le grand corps sans poils elle fut frappée par la fermeté de sa chair. C'était stupide, mais le clone lui semblait soudain plus... épais que la veille. Plus compact.

Elle enfonça les doigts dans la chair qui résista. Prise d'un doute, elle alluma la lampe de chevet et constata que la lumière ne traversait plus la baudruche... Cela ne pouvait signifier qu'une chose : la couche épidermique qui la formait s'était épaissie au cours de la nuit.

Sarah recula, frottant machinalement ses mains sur le devant de sa chemise de nuit.

Elle ne comprenait rien à ce qui se passait.

Néanmoins, le lendemain, elle vola à la morgue le disque qui se trouvait bien caché dans le plafond ainsi que le lui avait montré son rêve. Pour faire bonne mesure elle y ajouta une unité portable de ponction mémorielle. Ce fut facile car ce matériel, maintenant frappé d'obsolescence, n'intéressait plus personne et ne faisait l'objet d'aucune précaution de stockage particulière.

CHAPITRE XI

Chaque matin, quand Sarah ouvrait les yeux, elle s'attendait à ce qu'IL ait disparu au cours de la nuit. (L'aventure était si folle qu'il ne pouvait en aller autrement, n'est-ce pas ?) Elle le souhaitait même, mais IL était toujours là. Elle avait beau essayer de se convaincre du contraire, le double de Koban se tenait toujours couché sur le lit, les yeux grands ouverts fixant le plafond. Le troisième jour, la jeune femme posa la main sur lui. Elle le trouva étrangement chaud.

« Tu es idiote, songea-t-elle. Tu lui as communiqué ta chaleur au cours de la nuit, rien de plus. » Pour se prouver qu'il n'était pas vivant, elle s'amusa à le caresser comme elle l'aurait fait d'un amant, faisant aller et venir ses doigts sur son sexe. L'absence de réaction la rassura quelque peu. Ce n'était pas un homme, rien qu'une poupée qui se flétrirait dans deux ou trois jours.

Elle se leva, bien décidée à ne plus lui accorder un regard. Elle réalisa bien vite que c'était difficile, car elle ne pouvait se défaire de l'impression que le clone d'identification se mettait à bouger dès qu'elle lui tournait le dos.

Bizarrement, cette compagnie silencieuse ne lui était pas désagréable. Pour la première fois depuis longtemps elle ne se sentait plus aussi seule. C'était assez plaisant, cet « homme » qui n'ouvrait pas la bouche et se tenait bien tranquille dans son coin. Assez insolite également, car la plupart de ses amants s'étaient toujours montrés fort bruyants et incapables de vivre autrement que vautrés devant un téléviseur allumé, le son poussé au maximum.

Dans le cours de la matinée, alors qu'elle faisait son ménage, elle se surprit à lui parler, comme l'on fait à un chien, sans attendre de réponse.

— Je deviens folle, marmonna-t-elle, gagnée par une peur vague.

Elle abandonna l'aspirateur pour s'approcher du lit, souleva le drap, examina l'immense corps du double de Koban Ullreider. Une fois de plus, elle le toucha. Cette fois, cependant, elle tremblait à l'idée de découvrir qu'il se refroidissait. Elle le palpa pour vérifier que sa chair ne prenait pas déjà cette mollesse suspecte propre aux plantes vertes en train de faner. Non. Il était encore « bien ».

Elle passa la journée ainsi, s'alarmant soudain, procédant à de fréquentes vérifications pour se réconforter. Elle avait éloigné du lit tout ce qui, à son sens, aurait pu causer préjudice à la baudruche : les ciseaux, la radio avec son antenne acérée, les couteaux et les fourchettes sales qui traînaient ici et là. Elle se coupa les ongles à ras et les polit afin qu'ils ne présentent plus aucune aspérité.

Elle ne savait pas si toutes ces précautions avaient un sens ou non. Elle obéissait sans réfléchir à toutes les impulsions qui la traversaient, comme si c'étaient là des ordres dictés par son subconscient.

Le téléphone sonna, mais elle ne décrocha pas. Elle s'aperçut qu'elle avait laissé passer l'heure de se rendre au travail. Elle décida que ça n'avait plus aucune importance à présent.

Elle restait là, assise au fond de son vieux fauteuil, telle une infirmière veillant un malade. Seule la lampe de chevet éclairait encore l'appartement.

Quand vint le soir elle commença à s'alarmer, car il lui sembla que la baudruche s'allégeait. En effet, dès qu'elle se levait pour se rendre aux toilettes, le simple appel d'air causé par le mouvement de son corps suffisait à soulever le clone au-dessus du matelas. Pendant quelques secondes, il flottait à cinq ou six centimètres des draps, en lévitation, puis retombait doucement. Sarah savait ce que cela signifiait : la poupée perdait du poids. La pellicule de chair qui la composait était en train de s'amincir. C'était la première phase de la dissolution. Si l'on ne tentait rien pour y remédier, le double de Koban s'effilocheait bientôt au gré des courants d'air, telle une hostie trempée dans l'eau.

Il fallait... Il fallait lui apporter un surcroît de force, d'existence. Du sang neuf.

Elle s'agenouilla au bord du lit. L'amincissement de l'enveloppe ne faisait aucun doute. La lumière de la lampe de chevet illuminait Koban à la manière d'un lampion. Sarah l'effleura du bout des doigts, aussitôt le corps du géant se mit à flotter.

Du sang neuf. Les mots tournaient dans sa tête. La jeune femme songea qu'ON essayait de lui dire quelque chose. De la guider. Elle se leva et dévissa le pied du lit dans lequel elle conservait la seringue qu'elle utilisait pour se shooter, à l'époque où son séjour à l'hôpital l'avait rendue dépendante des dérivés de la morphine. Elle fit rouler l'instrument au creux de sa paume, examina l'aiguille pour s'assurer qu'elle n'était pas épointée. Sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle passa dans la salle de bains pour désinfecter l'outil à l'alcool. Elle procéda avec beaucoup de soin en essayant de ne pas surprendre son visage dans le miroir suspendu au-dessus du lavabo.

Peut-être bien qu'elle devenait dingue, oui... Peut-être qu'elle aurait mieux fait d'appeler Mikofsky pour lui demander conseil ? Non, non. Personne ne devait savoir qu'elle avait volé le clone d'identification. C'était capital.

Quand la seringue fut propre, elle se fit un garrot au bras gauche avec la ceinture de sa robe de chambre, et piqua dans la veine saillante, pour pomper le plus de sang possible. Ce n'était pas très facile à faire d'une seule main. Elle avait perdu l'habitude de ce genre de manipulation. Une sueur glacée lui vint aux tempes, et, pendant un moment, elle crut qu'elle allait perdre connaissance. La seringue était pleine. Sarah coinça un morceau de coton au creux de son bras et attendit que les points noirs qui dansaient devant ses yeux se soient enfin dissipés. Puis elle retourna dans la chambre. Piquer le clone avec une aiguille lui semblait à première vue une idée totalement idiote, mais elle ne chercha pas à discuter. Si la baudruche explosait, elle serait peut-être débarrassée de la curieuse obsession qui s'emparait d'elle ?

— Qu'elle pète ! grogna-t-elle. Bon débarras !

Elle feignait l'arrogance, mais en réalité elle procéda avec beaucoup de minutie. À genoux sur le lit, elle approcha l'aiguille biseauté de la poitrine de « Koban », là où la peau lui paraissait

le plus épaisse. Elle s'appliqua à piquer l'enveloppe sans la transpercer. Elle s'imagina en train de faire une transfusion à un ballon de baudruche et faillit céder à un fou rire nerveux. Quand elle fut certaine de n'avoir pas traversé la chair, elle commença à presser le piston. Le sang se mit à serpenter par capillarité, dessinant un curieux réseau arborescent à la surface du pantin. C'était une merveille de le voir courir si vite, se ruant de veinule en veinule. En quelques secondes, la totalité du clone s'en trouva irriguée de la tête aux pieds. Sarah dégagea la seringue et lécha du bout de la langue le trou laissé par l'injection et auquel perlait une goutte sombre.

« Voilà, se dit-elle, maintenant il n'y a plus qu'à attendre. »

Elle posa la seringue dans un cendrier et retourna s'asseoir dans son fauteuil. Elle se sentait très fatiguée, car elle n'avait rien mangé de la journée et la prise de sang avait contribué à l'affaiblir encore un peu plus.

Elle n'eut pas le courage de se lever pour aller se confectionner un sandwich et finit par s'assoupir, vaincue par l'épuisement.

Le lendemain, la baudruche s'était épaissie. L'enveloppe d'épiderme qui la constituait ne laissait plus passer la lumière et se révélait plus consistante sous la main. Sarah savait désormais ce qu'il lui restait à faire.

Dans les jours qui suivirent elle injecta régulièrement son sang au clone. Elle n'avait plus à prendre de précautions particulières au moment de l'injection car la peau du « fantôme » était de plus en plus solide. Koban s'alourdissait, comme si le vide interne de son corps se remplissait peu à peu d'organes mystérieux. La jeune femme eut la conviction que la baudruche n'était plus creuse mais que l'organisme du géant se reconstituait.

Contrairement à toutes les lois de la nature, l'écorce allait sécréter le fruit, et non l'inverse...

Chaque fois qu'elle essayait de le soulever dans ses bras, elle constatait sans peine les progrès de cet accroissement invisible. Le double de Koban Ullreider pesait plus lourd ! Maintenant les courants d'air étaient sans effet sur lui et il ne lui arrivait plus de flotter au-dessus du matelas. Elle aurait aimé pouvoir le

radiographier, suivre la progression de la reconstitution intérieure, voir la coquille se combler.

En ce qui la concernait, les transfusions l'épuisaient et elle était sujette à de fréquents vertiges. Elle essayait de se contraindre à manger pour reprendre des forces mais elle n'avait aucun appétit. Elle se disait, avec un rire triste, que le clone était en train de la vampiriser. Quand se déciderait-il à donner enfin un signe de vie ? Quand elle n'aurait plus rien à lui offrir ? Quand elle s'effondrerait sur le parquet, exsangue ? Jusqu'à présent elle avait l'impression de nourrir une plante carnivore, une sorte de gros légume avide mais dépourvu de cerveau.

Elle avait conscience que l'appartement se changeait en taudis puant, mais elle ne possédait plus assez d'énergie pour y remettre de l'ordre. Elle tremblait à l'idée que quelqu'un pourrait bien s'inquiéter de son absence et venir sonner d'ici peu, aussi avait-elle collé un mot sur la porte en prévision des visites inopportunes. Le message disait : « Je suis chez une amie. Je rentrerai dans quelques jours. Merci de votre visite. »

Elle n'avait rien trouvé de mieux, et la rédaction de ces deux phrases l'avait conduite au bord de l'évanouissement.

Elle passait beaucoup de temps assise en tailleur sur le lit, à observer les modifications du corps de Koban. Il était maintenant assez lourd pour creuser le matelas sous lui. Sa peau était chaude et curieusement rouge par endroits, mais lorsque la jeune femme plaquait son oreille contre la poitrine du clone elle ne percevait aucun battement de cœur. Par curiosité, elle avait glissé une lame de couteau entre les lèvres de « l'homme » pour lui desserrer les mâchoires. De cette façon elle avait pu voir les dents percer ses gencives une à une, et sa langue (d'abord pas plus grosse qu'un haricot) enfler jusqu'à emplir toute la cavité buccale.

Elle était si pressée de voir la transformation arriver à son terme qu'elle ne se ménageait plus et injectait à la créature quatre ou cinq seringues de sang par jour. Lorsqu'elle s'examinait dans la glace elle était effrayée par sa pâleur et ses traits tirés. Les creux de ses bras, maculés d'hématomes jaune et noir, lui donnaient l'apparence d'une droguée.

Enfin, un matin, « Koban » battit des paupières. C'était la première fois qu'il faisait preuve d'une quelconque initiative et Sarah en fut électrisée. La minute suivante, il bougea les doigts, ouvrant et fermant les mains. Ses ongles griffaient les draps avec un bruit agaçant témoignant de leur solidité.

La jeune femme se pencha sur lui, s'attendant à ce qu'il parle, mais il resta là, couché sur le dos, à la regarder avec un air stupide. Elle sauta du lit et se déplaça à travers la pièce pour vérifier que le clone la suivait bien des yeux. Il la regardait aller et venir sans témoigner le moindre sentiment.

« Ce n'est qu'un légume ! constata-t-elle avec amertume. Je me suis saignée pour un abruti sans cervelle ! »

Si elle n'avait pas été aussi faible, elle aurait couru sur le palier chercher la hache d'incendie pour lui fendre le crâne. Au lieu de cela, elle s'effondra entre les bras de son fauteuil et se mit à pleurer.

Quand elle releva le nez, un peu plus tard, ce fut pour constater que Koban la fixait toujours, de son regard vide d'animal à l'attache. Elle se demanda ce qu'elle allait faire de lui. Elle ne pouvait tout de même pas continuer à se vider les veines pour l'engraisser ! Elle avait ramené un assassin d'entre les morts, mais ce miraculé avait à peu près autant d'intelligence qu'un veau trépané. Le prodige se changeait en grosse farce.

Elle n'avait aucune envie de vivre en compagnie d'un énorme bébé de deux mètres de haut, de lui apprendre à marcher, de lui tenir la main comme une mère.

Elle se demanda dans un début de panique s'il lui serait possible de faire sortir le géant de l'immeuble au cours de la nuit pour aller le perdre quelque part en ville.

N'y avait-il pas un risque pour qu'il retrouve son chemin à l'imitation de ces animaux qu'on abandonne au bord d'une route et qui finissent par vous rejoindre trois mois plus tard, alors qu'on s'en imagine définitivement débarrassé ?

Et d'ailleurs, cet énorme paquet de viande serait-il capable de tenir sur ses pieds ?

Elle s'avança au chevet de l'homme pour contempler cette masse immense de chair nue qui lui faisait horreur. Comment la

fragile baudruche du début avait-elle pu donner naissance à ce quartier de bœuf ?

« Tu aurais dû t'en défaire quand il suffisait d'un simple coup d'épingle pour la faire éclater ! songea-t-elle. À présent il est trop tard. Quoi que tu tentes, ça aura l'air d'un vrai crime. »

Et puis, soudain, la révélation la fusilla de son flash.

Pourquoi n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Elle avait tout ce qu'il fallait pour transformer cette chose sans âme en un véritable être vivant...

Mais oui... N'avait-elle pas volé l'enregistrement mémoriel pirate réalisé par Mathias ? Elle avait tout : le matériel d'implantation, la sonde cérébrale... Il lui suffisait d'enfoncer l'aiguille dans le cerveau de la créature et d'enfoncer la touche « lecture » de l'appareil pour que les souvenirs de Koban Ullreider viennent s'inscrire sur le cerveau vierge du clone comme sur une bande magnétique neuve !

Un simple transfert. Une duplication, d'un cerveau sur un autre, comme jadis on repiquait une cassette vidéo sur une autre. Tout ce qui avait fait la vie du psychopathe martien retrouverait sa place naturelle dans le labyrinthe des neurones et des circonvolutions mentales.

Sarah tremblait. Elle ne s'interrogeait pas sur le bien-fondé de sa décision. Quelque chose la commandait. La même volonté extérieure qui présidait à tous ses actes depuis quelque temps. Elle se secoua et alla récupérer le matériel volé au laboratoire dans sa cachette. Elle regardait ses mains bouger comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre.

« Ce que je vais faire est aberrant, constata-t-elle. Je vais redonner naissance à un monstre que la police a eu le plus grand mal à abattre... Dans quelques heures nous serons revenus à la case départ, mais je ne peux pas m'en empêcher. C'est à cause de la poussière rouge. Je le sais, je le sens. Elle est en moi, elle me force à agir. »

Elle eut beaucoup de mal à faire rouler le clone sur le ventre. Ses doigts fichèrent la longue aiguille dans la nuque de la créature avec une habileté qui la laissa ébahie. Jamais elle ne se serait crue capable d'une telle maîtrise chirurgicale.

Enfin elle enfonça la touche du lecteur et laissa la tête laser parcourir les souvenirs enregistrés par Mathias. Le clone s'agita.

— Hé ! ricanait la jeune femme avec amertume, ne panique pas mon pote, tout va bien, tu rentres à la maison.

CHAPITRE XII

Dès le lendemain Koban fut en mesure de bouger par ses propres moyens. Il n'était guère habile toutefois, et ses gestes manquaient de précision. De force également. C'était étrange de voir ce géant incapable de soulever une tasse ou un livre. S'il insistait, ses os encore trop mous pliaient sous le poids de l'objet, donnant à ses membres des angles plutôt bizarres. Il ne maîtrisait pas très bien la parole et bredouillait des mots que Sarah ne parvenait pas à comprendre. Mais son regard, lui, avait changé. Il brûlait d'une persuasion froide qui effrayait la jeune femme. Elle se répétait qu'il était criminel d'avoir fait renaître de ses cendres un tel prédateur, mais, en même temps, elle était fascinée par l'aura étrange de ce personnage sans commune mesure avec tous les hommes qu'elle avait approchés.

Elle avait l'impression de vivre dans l'intimité d'un dictateur, d'un tyran. Gengis Khan... ou quelque chose d'approchant. Un homme dont la mission consistait à remodeler le destin de la Terre.

Koban ne mangeait ni ne buvait. Quand on posait l'oreille sur sa poitrine, on percevait le bruit mouillé de ses organes en cours de développement.

« Comme les feuilles d'une plante verte qui se déplieraient sous l'effet de la rosée », se disait Sarah.

Elle s'étendait à côté de lui pour dormir, goûtant avec un frisson la proximité de cette machine de destruction qui avait failli causer la destruction de Los Angeles. Elle savait qu'elle ne jouissait plus de son libre arbitre mais ne cherchait nullement à se rebeller. Il lui était agréable de servir enfin à quelque chose. Depuis qu'elle avait cessé de peindre, elle menait la vie d'une épave. Son travail de femme de ménage à l'institut médico-légal l'avait amenée au bord de l'écoeurement. Avec la renaissance de Koban Ullreider, quelque chose se profilait à l'horizon. L'excitation trouble d'un destin hors norme qu'elle estimait

avoir mérité. Elle voyait enfin le bout du tunnel... et elle en était heureuse, même si ce tunnel risquait de déboucher sur un spectacle d'apocalypse.

À la fin de la deuxième semaine, la créature fit un geste dans sa direction pour lui demander de s'approcher. La jeune femme obéit.

— Prends un couteau, murmura le double de Koban, coupe la première phalange de mon petit doigt. Ensuite tu iras à l'institut. Tu prétendras que tu as été malade. Quand ils seront tous partis, ce soir, tu mettras le morceau de chair dans la machine et tu fabriqueras un nouveau clone. Ne lui donne pas mon âge actuel. Fais-le beaucoup plus jeune, de manière qu'il ait l'apparence d'un enfant. De cette façon, personne ne se doutera que c'est un autre Koban.

Sarah hocha la tête.

— Quel âge ? demanda-t-elle simplement.

— Cinq ans, dit la créature. J'étais déjà très développé à cinq ans. Tous les jours tu fabriqueras un nouveau double d'âge différent : huit, dix ans. Toujours des enfants parce qu'on ne se méfie pas d'eux. Au fil des semaines nous constituerons une petite armée.

— Est-ce qu'il faudra les nourrir avec mon sang ? s'inquiéta Sarah. Je ne pourrai pas tenir le coup.

— Non, expliqua laborieusement Koban. Ce seront des doubles de la seconde génération. Ils seront autosuffisants. Leur durée de vie sera limitée, mais pendant cette période ils n'auront besoin de rien. Au bout d'un mois ils se faneront, et tu devras en fabriquer d'autres.

— Mais quel intérêt y a-t-il à posséder une armée d'enfants qui ne pourront pas grandir ? interrogea la jeune femme.

— Ils n'auront d'enfantin que l'apparence, chuchota Koban. En réalité ils seront aussi forts que je l'étais de mon vivant. Ce seront des boutures, mais des boutures parfaitement efficaces. Maintenant assez parlé, va chercher le couteau et ne pleurniche pas. Je n'aurai pas mal. Coupe la première phalange de mon doigt, ça ne me gênera pas. De toute manière je ne peux plus me montrer dans la rue sous mon aspect actuel. Tout le monde me connaît. Je resterai caché ici, les enfants agiront à ma place.

Sarah alla chercher un couteau suffisamment aiguisé dans le tiroir du buffet. Elle songea qu'à une autre époque elle se serait évanouie à cette seule idée. Aujourd'hui une force étrangère la guidait, suppléant à ses déficiences. Quand elle revint, Koban avait posé sa main sur la table de chevet, le petit doigt écarté. Son visage n'exprimait rien. Sarah posa le fil de la lame à la jointure de l'articulation et pesa de tout son poids pour en finir au plus vite. Elle s'était préparée à rencontrer une résistance, elle eut la surprise de constater que les os du clone étaient encore très mous. C'était comme trancher un morceau de réglisse. Il y eut très peu de sang, et la plaie coagula presque instantanément.

— C'est bien, dit Koban. Maintenant va à ton travail et invente une histoire convaincante. Je ne bougerai pas. Tu ramèneras le premier enfant dans ton sac, comme tu l'as fait pour moi. Quand nous serons assez nombreux, il faudra déménager.

Sarah se prépara. La tête lui tournait un peu. En s'examinant dans la glace, elle se fit la réflexion que personne ne mettrait en doute le fait qu'elle avait été malade. Elle avait dû perdre sept ou huit kilos au cours des dernières semaines. Comme elle n'avait jamais été très grosse, cela se remarquait.

Elle prit la précaution de passer une chemise à manches longues dont elle boutonna les poignets pour dissimuler les marques de piqûres marbrant ses bras. Puis elle téléphona à l'agence de nettoyage pour faire savoir qu'elle reprenait son service à l'institut médico-légal. Le patron de l'officine n'éprouva guère de difficulté à la réinsérer dans le planning, car personne ne voulait travailler à la morgue en raison de la présence de cadavres souvent très abîmés. Elle raconta qu'elle avait subi une attaque de fièvre bleue. On ne mit pas sa parole en doute. Il y avait de plus en plus de gens malades, la plupart des mal portants ignoraient du reste qu'on leur avait volé un organe à leur insu.

En quittant l'immeuble elle éprouva un vertige. Elle crut que ses jambes ne la porteraient pas jusqu'au métro. Elle retrouva ses habitudes en franchissant le seuil de l'hôtel de police. Quelques fonctionnaires lui posèrent des questions sur son

absence. Elle évoqua de nouveau sa prétendue fièvre. Elle lut sur le visage de ses interlocuteurs qu'ils pensaient tous qu'elle avait été victime des voleurs d'organes mais se refusait à envisager cette hypothèse.

Elle n'eut d'ailleurs pas à feindre une fatigue qu'elle éprouvait réellement. Ayant passé sa blouse, elle gagna la morgue. Faning était déjà parti et Mikofsky pas encore arrivé. C'était le moment idéal pour utiliser la machine de morpho-clonage. Elle procéda comme elle l'avait fait pour Koban, à cette différence près qu'elle régla le curseur de maturité sur cinq ans. Puis elle introduisit le fragment de doigt dans la trappe de l'analyseur.

Koban lui avait dit que le morceau de chair ne se décomposerait pas avant un mois et qu'elle pourrait donc le réutiliser autant de fois qu'elle voudrait durant ce laps de temps, ceci sans avoir à prendre de précautions particulières pour le conserver.

Le clone se forma très vite sous la coupole. Koban n'avait pas exagéré. À cinq ans, il avait déjà la morphologie d'un enfant d'une dizaine d'années. Sarah récupéra la baudruche qu'elle roula au fond de son sac, comme un pull.

Elle se dépêcha de terminer son travail pour pouvoir partir avant l'arrivée de Mikofsky, le seul homme dont elle redoutait le regard perçant et qui semblait capable de lire dans ses pensées.

Elle recommença le lendemain, et le jour suivant, et encore et encore... Chaque soir elle ramenait à la maison un nouvel enfant roulé au fond de son sac. Le clone avait tantôt huit ans, tantôt sept... L'important, c'était qu'ils aient l'allure de simples gosses. Une fois dépliés, ils passaient par une phase de consolidation au cours de laquelle ils avaient tendance à flotter comme des ballons au moindre déplacement d'air. Deux d'entre eux ayant explosé en passant au-dessus de la flamme de la gazinière, elle avait dû se résoudre à les attacher à l'aide d'une ficelle à un quelconque objet faisant office de lest : une chaise, une table. Quand ils se décidaient à prendre du poids, ils redescendaient progressivement sur le sol. À la différence de Koban, ils ne parlaient pas. Ils restaient là, assis par terre, tout

nus, les yeux perdus dans le vague à attendre qu'on leur donne un ordre.

— Il faut leur acheter des vêtements, décida Koban. On ne peut pas les laisser comme ça. Prends leurs mesures et va dans un supermarché. Achète des choses très simples : des tee-shirts, des sneakers, des jeans. Ils n'auront besoin de rien d'autre.

Sarah ne pouvait se déprendre d'un curieux sentiment d'irréalité en observant la bande d'enfants muets qui colonisait peu à peu son appartement. Elle avait le plus grand mal à réaliser que chacun d'entre eux représentait Koban à une époque particulière de sa vie. Elle savait qu'elle aurait pu varier l'aspect de ces avatars à l'infini en jouant simplement sur la position du curseur de maturité. Si elle l'avait désiré, elle aurait pu donner naissance à des « Koban » de soixante-dix ou quatre-vingts ans ! Elle aurait peut-être à le faire, d'ailleurs...

N'empêche que ces gosses trop sages dont les regards glissaient sur elle la mettaient mal à l'aise.

« Bientôt ils seront assez nombreux pour former une colonie de vacances ! » songeait-elle en s'enfermant pour faire sa toilette.

Elle alla dans d'autres quartiers, là où personne ne la connaissait, pour se procurer des vêtements. Les mioches les enfilaient docilement, sans qu'elle ait à leur expliquer ce qu'ils avaient à faire. Elle soupçonnait Koban d'être en liaison télépathique avec eux. Quand elle lui avait demandé s'il fallait eux aussi les « nourrir » au moyen de l'enregistrement mémoriel, il le lui avait farouchement interdit.

— Ce ne seront que des outils, avait-il consenti à lui expliquer. Ils n'ont pas besoin de posséder la connaissance suprême.

Certains soirs, quand Mikofsky s'attardait à la cantine ou au bar, elle profitait de son absence pour produire deux ou trois clones qu'elle glissait précipitamment dans son sac en les roulant le plus serré possible. L'appartement sans fenêtres abrita bientôt une soixantaine d'enfants. Il y en avait partout. Assis au sommet des armoires, allongés sous les lits. Se déplacer d'une pièce à l'autre devint de plus en plus difficile.

— « S'ils avaient besoin de respirer, nous finirions tous asphyxiés ! » songeait parfois la jeune femme. Par bonheur les petits Koban ne respiraient pas plus qu'ils ne mangeaient, ne déféquaient ou ne faisaient pipi.

Il faut partir, décida un jour Koban Ullreider. Je possède un hangar, à la lisière du quartier. J'y entrepose des sculptures rouges de Mars. Nous nous installerons là. Les pierres produisent des émanations de tristesse qui poussent les humains au suicide, mais aujourd'hui tu es immunisée contre leur irradiation. Tout au plus éprouveras-tu un vague sentiment de dépression prémenstruelle. Rien de très dangereux.

Il fallut déménager en pleine nuit, pour ne pas éveiller la curiosité des voisins. Les enfants étaient très silencieux, souples comme des ombres et forts comme des déménageurs. Ils portèrent des paquets que Sarah n'aurait pas réussi à soulever même au prix d'un claquage musculaire.

— Officiellement nous fonderons un orphelinat, expliqua Koban à mi-voix. De toute façon, personne ne viendra nous chercher noise au fond de ce quartier. Les émanations de tristesse nous protégeront des curieux. Le hangar deviendra notre QG, c'est de là que nous lancerons nos commandos. Je comprends aujourd'hui pourquoi ma mort était nécessaire : elle permettait notre rencontre, et grâce à toi la création d'une armée. Tout a été programmé depuis longtemps. Nous ne faisons que suivre un plan écrit il y a des millénaires.

Sarah hocha docilement la tête, essayant d'oublier la peur qui lui nouait l'estomac.

Elle chassa toute pensée de son esprit, se contentant de marcher dans la nuit, étrange nurse à la tête d'une colonne d'enfants curieusement silencieux.

Personne ne leur demanda où ils allaient, et les maraudeurs des bas quartiers s'écartèrent instinctivement de cette troupe insolite de même que les petits prédateurs fuient sans demander leur reste quand les lions se déplacent en bande. À cette seule différence que les enfants de Koban auraient pu sans difficulté mettre un lion en pièces si un tel animal avait commis l'erreur de leur barrer la route.

CHAPITRE XIII

Koban souffrait de n'avoir pas récupéré toute sa puissance d'antan. Il savait obscurément qu'il ne serait plus jamais aussi fort qu'avant sa mort. La charpente fragile du clone d'identification ne le lui permettrait pas. Il devrait se contenter d'exister en tant qu'esprit, et c'était déjà beaucoup pour un homme haché par la mitraille. Même ses pensées n'avaient plus la rectitude sans faille de jadis. La duplication les avait amoindries. Tel un enregistrement repiqué, les contours en étaient plus flous, les sons plus sourds. Il vivait certes, mais c'était d'une vie de seconde main, gauchie par la ponction mémorielle effectuée une seconde trop tard.

De bizarres obsessions le hantaient. Notamment cette découverte de la sensation et du goût qui avait précédé de peu sa plongée dans le néant. Il se rappelait l'odeur de l'herbe, la douleur dans sa chair béante déchiquetée par les balles. Il se souvenait de la formidable exaltation qui s'était alors emparée de lui.

Avoir connu cela le rendait moins fort aujourd'hui. Il sentait qu'il en conserverait toujours une mélancolie déplacée, un regret vague. La mort l'avait humanisé le temps d'une seconde, et c'était une seconde de trop...

Il aurait voulu oublier cette faute, mais – sans doute parce que c'était là le dernier souvenir enregistré par sa mémoire – ses pensées revenaient toujours au même point.

Il avait honte de ce qu'il était devenu. Il ne sentait rien, mais il voyait ses os se tordre sous son poids lorsqu'il essayait de soulever quelque objet trop lourd. Son bras jadis plus dur que l'acier se pliait sous la charge comme une tige de plastique. Même ses organes ne pesaient plus le bon poids, il l'avait vérifié en grimpant sur la balance que Sarah conservait dans sa salle de bains. Il était fait d'une matière poreuse, allégée, et qui menaçait de se flétrir dès qu'elle était en manque de sang frais.

Seules les injections répétées que lui faisaient la jeune femme l'empêchaient de devenir aussi léger qu'un ballon de baudruche. Il détestait être devenu tributaire du fluide vital d'une inconnue, même s'ils luttaienent tous les deux pour la même cause.

Il aurait aimé pouvoir parler de ces choses avec son père, mais il ignorait où était le pasteur, et il ne voulait pas courir le risque d'être reconnu en se lançant à sa recherche.

Lorsque Sarah se faisait prier pour lui injecter un peu de sang, il devenait fébrile et se mettait à guetter sur son corps les signes de sa prochaine désagrégation. Il n'avait alors qu'à lever sa main devant une lampe pour la voir devenir un peu plus transparente au fil des heures. S'il marchait, il lui fallait très vite glisser des objets dans ses poches pour se lester, car sinon il avait tendance à flotter au-dessus du plancher. Au bout d'un moment, ces mêmes objets devenaient un fardeau qui faisaient se plier les os de ses jambes. Quelque chose le submergeait qui ressemblait à de la peur, et il avait honte de sa faiblesse.

Les « enfants » auxquels il avait donné naissance ne connaissaient pas ces problèmes. Ils étaient remplis d'organes sommaires capables d'assurer leur travail pendant trente jours. Leur cerveau était celui d'une fourmi, régi par un instinct embryonnaire et l'obligation d'obéir aux ordres. Il en allait toujours ainsi des clones de seconde génération. La troisième et la quatrième étaient pires encore, et Koban espérait qu'il n'aurait jamais à faire des duplications de créatures déjà dupliquées. Pourtant, s'il tenait à s'entourer de clones de seconde génération, il devrait se mutiler chaque fois qu'il lui faudrait reconstituer son armée personnelle. À ce train-là, si la réalisation du plan s'éternisait, il finirait couché sur un lit sous la forme d'un homme-tronc.

Voilà deux jours déjà qu'ils avaient investi le hangar où étaient entreposées les statues des anges rouges de Mars. Les émanations de tristesse avaient vidé le quartier, déclenchant une vague de suicides et de maladies de langueur qui plongeait les psychologues et les services d'hygiène dans un abîme d'incompréhension. Aux alentours de l'entrepôt la plupart des immeubles étaient maintenant déserts, il ne serait pas très difficile d'y installer l'armée des enfants dès que le hangar

deviendrait trop petit pour la contenir. Les gosses se satisfaisaient de conditions de survie très précaires. Ils n'avaient pas été conçus pour nourrir d'états d'âme, et c'était ce qui faisait d'eux de parfaits soldats-suicide. Ils feraient ce qu'on leur ordonnerait de faire sans se soucier d'exposer leur corps à la destruction, et aucun système de sécurité ne pouvait arrêter de manière véritablement efficace quelqu'un qui se fichait de mourir.

Sarah avait découvert avec horreur les ravages exercés par les ondes de tristesse sur les pâtés de maisons entourant le hangar. Contrairement à ce qu'elle avait d'abord redouté, elle ne vit pas son état dépressif s'aggraver dans les jours qui suivirent l'emménagement. Seul le moment du réveil était dur à affronter, mais la sensation d'accablement qui l'accompagnait s'allégeait dans la matinée pour devenir peu à peu supportable.

— Tu es protégée, lui répétait Koban, tu n'auras que le cafard là où les simples humains trouveront matière à s'ouvrir les veines.

Sarah hochait la tête, essayant de se convaincre qu'il disait la vérité. Au vrai, l'entrepôt obscur qu'encombraient les hautes statues de pierre rouge lui faisait peur. Elle ne pouvait fixer très longtemps ces « anges » terribles sculptés à la hache, et dont les visages semblaient autant de figures de proue destinées à éventrer la coque d'un navire ennemi. Dès leur arrivée, Koban avait ramassé un morceau de pierre rouge détaché de l'une des statues et le lui avait tendu en disant :

— Garde-le en permanence dans ton sac. Les ondes de tristesse qui s'en dégagent suffiront à éloigner les gens de toi. Personne n'osera plus t'approcher, ni les voleurs d'organes ni les flics de l'hôtel de police. Ils s'écarteront instinctivement pour fuir ton aura.

Elle avait obéi et découvert que Koban avait vu juste. Désormais les plantons de la morgue ne venaient plus bavarder avec elle et se contentaient de la saluer à l'abri derrière la vitre de leur casemate de contrôle. C'était bien pratique, surtout lorsqu'elle quittait l'institut médico-légal le sac rempli d'enfants clonés à la hâte.

L'armée de Koban se composait maintenant d'une centaine de gosses entre six et douze ans. Des gosses silencieux qui jamais ne chahutaient ou ne jouaient, et se contentaient d'attendre, assis dans la pénombre du hangar, qu'on leur donne des ordres. La nuit venue, ils demeuraient à la même place, dormant assis, les yeux fermés, les mains posées à plat sur les genoux.

Quand il les jugea suffisamment nombreux, Koban Ullreider leur commanda de briser l'un des anges de pierre et d'en piétiner les morceaux pour les réduire en poudre. Ils s'exécutèrent avec une force stupéfiante, cassant les blocs à mains nues. Quand la sculpture fut réduite à un tas de sable écarlate sur le sol, Koban leur ordonna d'avalier cette poussière, de s'en remplir la poitrine et d'aller porter la bonne parole à travers la cité.

Sarah frissonna à l'énoncé de cette sentence.

Koban Ullreider venait de reprendre ses travaux là où la mort l'avait momentanément contraint de les interrompre.

CHAPITRE XIV

Mathias Fanning ne remarqua pas tout de suite les bandes d'enfants qui sillonnaient la ville. Depuis quelque temps il ne prêtait guère attention à ce qui se passait autour de lui. Le capitaine du district lui avait fait savoir que sa présence à la morgue ne serait désormais plus nécessaire que deux ou trois soirs par semaine. Comme l'avait annoncé Shonacker, la ponction mémorielle entraînait au musée des accessoires périmés. Il devenait évident qu'on cesserait bientôt de l'utiliser autrement que dans quelques cas bien précis.

« Et cela signifie que tu seras au chômage ! » songeait-il en remontant Sunset, les mains dans les poches.

Trois jours auparavant, il s'était aperçu qu'on avait volé une unité de prélèvement mobile dans le magasin d'équipement, mais il n'avait pas jugé utile de faire un rapport. Pourquoi donner l'alarme ? Ça aurait été comme de signaler la disparition d'un lance-pierres. Aujourd'hui tout le monde se fichait des enregistrements mémoriels, même les trafiquants d'hier qui avaient fait fortune en commercialisant au noir les souvenirs des psychokillers célèbres. De nouvelles filières voyaient déjà le jour. On essayait de bricoler des machines de morpho-clonage approximatives grâce auxquelles on pouvait créer de magnifiques poupées gonflables à partir d'une seule cellule vivante. Des rabatteurs écumaient les salons de beauté de Rodeo Drive, à Beverly Hills, pour récupérer de minuscules fragments tissulaires volés aux vedettes de l'écran. Les manucures vendaient à prix d'or les rognures d'ongles ou de cuticule, les mèches de cheveux à l'aide desquelles on pouvait fabriquer de magnifiques doubles des vedettes cinématographiques. Bien sûr, il ne s'agissait que de poupées gonflables d'un genre amélioré, mais les obsédés s'en satisfaisaient pleinement. Certains payaient même des dizaines de milliers de dollars pour pouvoir faire l'amour avec leur star

préférée, et tant pis si cet avatar leur éclatait parfois entre les mains.

Toutes ces magouilles dégoûtaient profondément Mathias. Quant à Candy, elle désertait de plus en plus souvent le domicile conjugal. Fanning en était arrivé à ce point où l'on souhaite confusément que l'apocalypse vienne remettre les compteurs à zéro.

Pour toutes ces raisons, il ne remarqua pas tout de suite les groupes d'enfants trop sages qui déambulaient le long des grands boulevards : Wilshire, Sunset, la Cienega, Pico. Ils paraissaient étrangement sages par comparaison avec les bandes de gosses qu'on croisait d'ordinaire... De plus, il y avait entre eux une curieuse ressemblance. Un air de famille qui leur donnait l'allure de frères se suivant à deux ou trois ans près. D'abord Fanning crut qu'il croisait et recroisait le même groupe d'enfants, puis il réalisa enfin que les mêmes n'étaient jamais habillés pareil. Il ne pouvait donc s'agir des mêmes individus, ou alors il fallait admettre qu'ils passaient leur temps à changer d'habits au détour des ruelles !

Sans qu'il parvienne à savoir pourquoi, la physionomie des gamins le mettait mal à l'aise. Elle lui rappelait quelqu'un sans qu'il puisse se souvenir de qui. Un camarade d'école ? Un copain de lycée ? Il avait beau se creuser la tête, il ne parvenait pas à trouver la réponse.

La vague de suicides commença une semaine environ après que Mathias eut aperçu pour la première fois les gosses sur le trottoir de Sunset, juste à la hauteur du Chinese Theatre. Des gens se jetèrent du haut des ponts, des buildings, des échangeurs routiers. On en retrouvait pendus à des palmiers, à des panneaux de signalisation. Certains, renouant avec une tradition du XX^e siècle, escaladèrent les grandes lettres du mot HOLLYWOOD, sur le mont Lee, pour plonger dans le vide et se fracasser le crâne. Quand on interrogeait leurs proches, on recueillait toujours la même réaction : non, la victime n'avait aucune raison de mettre fin à ses jours, tout allait très bien pour elle, ses affaires comme sa vie personnelle... on ne comprenait pas.

Les psychiatres en vinrent à parler de « dépression spontanée », de « vide cyclothymique », ce qui revenait à dire n'importe quoi.

L'épidémie ne cessait de prendre de l'ampleur. En l'espace de deux semaines on dénombra mille deux cents suicides, tous mortels. Les gens partaient travailler, souriants, leur attaché-case à la main, et, au cours du trajet, sans qu'on parvienne à déterminer pourquoi, ils décidaient soudain d'en finir avec la vie et enjambaient un parapet, ou se jetaient sous les roues d'un camion...

Un matin, alors qu'il déambulait sur la jetée de Santa Monica, Mathias assista à une scène curieuse. Un enfant, vêtu d'un tee-shirt bon marché, d'un jean blanchi aux genoux et d'une paire de sneakers, s'approcha d'un couple de touristes occupé à photographier le célèbre manège de chevaux de bois, et leur souffla au visage un nuage de poussière rouge...

L'espace d'une seconde, Faning crut avoir été victime d'une illusion, mais il constata que les deux adultes s'essuyaient machinalement le visage avec un kleenex... et que le mouchoir en papier était bel et bien rouge.

Déjà, le gosse avait pris la fuite, rejoignant un groupe de camarades embusqués entre les baraques foraines. Mathias se préparait à chasser l'incident de son esprit quand les deux touristes enjambèrent soudain le garde-fou du *pier* pour se jeter dans la mer. Ils disparurent dans les vagues avec un grand « vlouf » écumeux et ne cherchèrent nullement à se maintenir à la surface. On leur jeta une bouée, ils ne firent pas un geste pour la saisir et se laissèrent couler, les traits empreints d'un immense soulagement.

« Bon sang ! grogna Faning, mais ils sont en train de se suicider ! »

C'est alors seulement que son esprit fit la relation avec les enfants. Mais, quand il se retourna, ceux-ci avaient disparu.

Dès lors, dès qu'il repéra une bande de gosses dans la rue, il se mit à les suivre à bonne distance. La plupart du temps ces filatures ne donnaient rien, mais, parfois, lorsqu'il parvenait à mettre la main sur ces curieux garçonnets qui se ressemblaient comme des frères, il assistait à un suicide spontané.

La mise à mort était chaque fois précédée d'une aspersion de poussière rouge. Le gosse s'approchait de sa victime, l'air timide, comme pour mendier un quarter... et lui soufflait brusquement en pleine figure une bouffée de poudre écarlate qui jaillissait de sa bouche comme du trou d'un aérosol.

« Je suis en train de devenir cinglé ! » songea Faning. À qui pouvait-il aller raconter ce qu'il avait vu sans passer aussitôt pour un halluciné ? À Shonacker ? Sûrement pas ! Celui-ci l'aurait aussitôt dénoncé à l'Internai Service.

En désespoir de cause, parce qu'il ne pouvait pas garder plus longtemps pour lui un tel secret, il se résolut à aller trouver Mikofsky. Contrairement à ce à quoi il s'attendait, le gros homme ne lui éclata pas de rire au nez. Il devint blême et se passa la main sur les yeux.

— Des gosses, murmura-t-il. Vous avez bien dit des gosses qui se ressemblent tous ?

— Oui, comme des frères, répéta Mathias. Mais ça ne tient pas debout parce qu'à ce train-là ils seraient déjà au moins une centaine à errer dans les rues de L.A.

— Et ils soufflent de la poussière rouge à la face des gens ?

Faning se dandina, gêné.

— Je sais, marmonna-t-il, ça a l'air grotesque...

— Non, dit sombrement Mikofsky. Avez-vous entendu parler de la tristesse des Martiens ?

Fin de la seconde partie